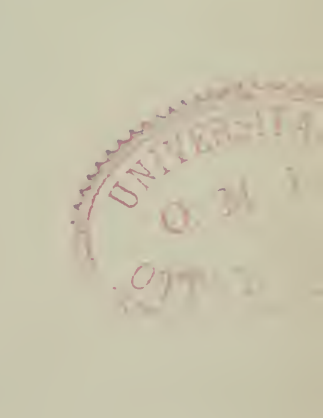
LE SÉJOUR

DE

LAMARTINE A BELLEY





PORTRAIT DE LAMARTINE

à vingt ans

D'après un original de la collection J. Protat, de Mâcon.

LE SÉJOUR
DE
LAMARTINE
A BELLEY

SOUVENIRS DE SON ÉDUCATION CLASSIQUE D'APRÈS SES OUVRAGES ET DES DOCUMENTS INÉDITS. — NOTES DIVERSES. — MANIFESTATIONS EN SON HONNEUR.

Par MARIUS DÉJEY

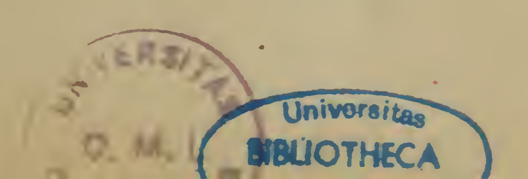
> Croyez... à mes vœux bien affectueux pour des condisciples dont aucun nom ne s'est effacé de mon cœur, et *pour une ville qui fut ma patrie classique*.
>
> (LAMARTINE.)

DEUXIÈME ÉDITION

Revue et augmentée, précédée d'une lettre de M. FERRAZ, ancien professeur de philosophie à la Faculté de Lyon, correspondant de l'Institut et suivie de LAMARTINE POÈTE-PHILOSOPHE, du même auteur.

SIX GRAVURES

PARIS
BLOUD & BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS
4, rue Madame et rue de Rennes, 59





QUELQUES MOTS

D'AVERTISSEMENT

LAMARTINE disait du peuple : « Il est plus poète par l'âme que nous, car il est plus près de la nature ». Et il rêvait de donner au peuple une poésie spéciale, exprimant, « dans sa langue, ce que Dieu a mis de bonté, de noblesse, de générosité, de patriotisme et de piété dans son cœur ».

De cruelles nécessités ne lui permirent pas de réaliser son désir de poésie populaire. Mais il n'en est que plus utile de populariser ses pensées et de faire connaître le genre d'éducation qui les lui inspira.

C'est pour le peuple, auquel songeait Lamartine, qu'a été composé ce volume. C'est pour la ville qui réchauffa dans son sein l'enfant prédestiné, c'est pour les élèves et anciens élèves de son collège, qu'un habitant de Belley a fait appel aux souvenirs de tous et notamment à ceux du poète. C'est, enfin, pour rendre honneur à

Lamartine lui-même et le montrer tel qu'il fut à la solennelle époque de son apparition sur le monde, qu'ont été recueillies, dans les pages qui suivent, ses premières pensées poétiques et littéraires.

Lamartine se souvenait, avec autant de constance que de prédilection, des contrées qui soulevèrent ses premiers enthousiasmes. Il est juste que nous lui gardions la même fidélité. Puissent, ce petit volume en main, nos jeunes compatriotes être tous en état de dire : « Voici sa place, dans le haut dortoir, où il composa une ode au rossignol !... Voici le pilier de l'église à l'ombre duquel il allait se recueillir dans la solitude et le silence !... Voici les bosquets de charmilles qu'il aimait tant !... Ce torrent, c'est celui qu'il a chanté !... Ces sentiers, sont ceux qu'il a parcourus et nos pieds touchent la terre sur les vestiges même des siens !... Ces cascades, ces forêts, ces montagnes sont celles dont son âme était ravie !... »

Il serait désirable, en outre, que l'éducation classique de Lamartine servît d'exemple et fît naître, dans l'esprit de tous ceux qui raisonnent, de salutaires réflexions. C'est pourquoi nous avons laissé Lamartine en décrire lui-même les différents caractères. Toute autre plume n'aurait pu que décolorer et amoindrir le récit de ces délicieuses impressions d'enfant. Tel qu'il est présenté, ce récit conservera tout au moins le mérite d'un document lumineux, bien propre à mettre en relief les principes nécessaires à la formation morale et intellectuelle des hommes.

Où donc Lamartine avait-il pris cette vue supérieure, qui lui permettait de tout illuminer d'un mot, au grand

étonnement des sceptiques, de prévoir, avec une exactitude merveilleuse, les grands faits de l'avenir ? Où donc avait-il puisé ce dévouement inaltérable à la chose publique, cette générosité d'âme qui le faisait aimer de tous et nous contraint à l'admirer encore ? Où donc avait-il trouvé cette force d'expansion et de cohésion, avec laquelle il pouvait s'étendre à tout, pour tout rapprocher, cette puissance magique à réaliser, dans une trêve sublime, l'union de tout un peuple, et, après cela, l'union de tous les peuples ?

« Nous étions tous suspendus à ses lèvres, s'écriait M. Jules Simon, dans son éloquent panégyrique(1). Chacun disait, d'un bout de la France à l'autre : « Il nous reste Lamartine ! » On disait, comme autrefois : « C'est un poète. » Mais la poésie apparaissait à tous dans son rôle pacifique et sauveur...

« On apprit, le 4 mars, qu'il venait, comme ministre des affaires étrangères, de parler à la diplomatie européenne un langage qu'elle n'avait jamais entendu... Une coalition se préparait contre nous. On reconnut la nation française dans les paroles de Lamartine. On nous tint compte de l'ascendant qu'il exerçait. Nous lui dûmes la paix du monde, comme nous lui devions la sécurité de la rue et de nos demeures. »

Quelle était la cause de cette influence inouïe ? Les lecteurs répondront. Peut-être penseront-ils que, si l'on avait fait le vide dans son âme et fermé pour elle les vastes horizons, Lamartine n'eût été ni le grand poète

(1) Mâcon, fêtes du Centenaire, 19 octobre 1890.

des *Méditations* et des *Harmonies*, ni le citoyen à l'esprit large et au cœur vaillant qu'on a connu ? Peut-être se demanderont-ils s'il ne serait pas sage de laisser s'épandre en toute liberté, sur le peuple, les bienfaits d'un enseignement capable de lui donner de tels hommes, de tels tribuns ? Peut-être quelques braves gens, qui l'ignoraient, comprendront-ils que l'idée spiritualiste et chrétienne, source de poésie, de civilisation durable, de progrès social, est la sauvegarde d'une grande nation comme la nôtre, son centre de ralliement, sa vie ?

Ce serait une douce récompense pour l'humble artisan de cette mosaïque, faite, pour la plus grande part, avec les souvenirs et les notes mêmes de Lamartine : la seule qu'il ambitionne, avec celle de montrer que cet admirable poète appartient à Belley, à la fois par son cœur et par son éducation.

M. D.

L'ÉCOULEMENT rapide du volume annoncé par les lignes qui précèdent et paru sous la signature d'*un Belleysan*, la salutaire impression produite par les pensées de Lamartine dont il est empreint, la beauté du projet de monument qu'il a contribué à faire naître et qui doit faire revivre le poète dans tout l'éclat de son adolescence, le besoin d'idéal et de foi qui se manifeste de toutes parts à l'heure présente, nous imposent le devoir de publier cette deuxième édition. Nous l'offrons

aux nombreux amis, aux hommes éminents qui nous ont félicité de notre travail, à toutes les âmes généreuses pour lesquelles le nom de Lamartine est resté, malgré tout, comme une synthèse du beau et du bien, comme un symbole d'apaisement et d'union.

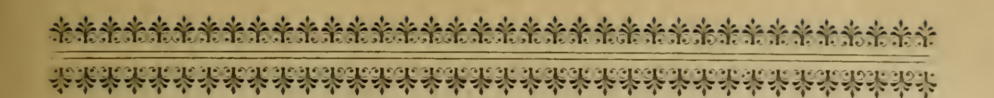
On y trouvera — non sans plaisir, espérons-le — une introduction tirée de ses grandes œuvres, quelques nouveaux documents inédits, quelques notes complémentaires sur les professeurs du collège de Belley de 1803 à 1808 et sur l'histoire des Pères de la Foi, quelques réflexions et remarques destinées à relier d'une manière plus intime les récits ou fragments de récits que nous citons. Des élogieux articles de la presse, des lettres si bienveillantes que nous avons reçues, nous ne pouvons ni ne voulons user à cette place. Nous n'en donnerons qu'une : celle d'un illustre professeur, M. Ferraz.

M. Ferraz a grandi dans le même collège, dans le même pays que Lamartine. Sa lettre a d'autant plus de valeur pour nous qu'il représente, en philosophie, la grande idée spiritualiste et chrétienne dont Lamartine fut le chantre inspiré.

M. D.

Belley, 15 novembre 1894.





Lettre de M. Ferraz

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DE LYON,

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

MONSIEUR,

J'ai lu votre précieux volume avec un vif intérêt, en ma qualité de Bugiste, d'ancien élève du Collège de Belley et de fervent admirateur de Lamartine. Il se recommande, d'ailleurs, aux esprits cultivés de toute provenance, par l'exactitude des recherches, par le choix des citations et par l'excellence des réflexions dont elles sont accompagnées.

C'est une œuvre sérieuse que la vôtre : on voit que vous êtes au courant et que vous connaissez, non seulement les documents relatifs à la vie du grand poète, mais encore les travaux de haute critique dont il a été l'objet dans ces derniers temps. C'est aussi une œuvre pure et distinguée, où le sentiment esthétique et le sentiment moral s'avivent

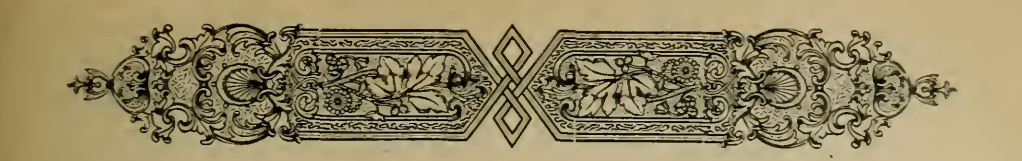
mutuellement et qui devrait être le livre de chevet de tous les jeunes gens de notre pays. En leur faisant aimer de bonne heure la noble poésie de Lamartine, il les dégoûterait pour toujours des productions communes et grossières qui nous inondent à l'heure qu'il est. Vous savez le mot de Joseph de Maistre : quand on s'est longtemps nourri d'ambroisie, on a de la peine à se faire au régime des vins frelatés et de la piquette.

Recevez, cher Monsieur, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus distingués.

FERRAZ.

Annecy, le 20 janvier 1893.





INTRODUCTION

Cette étude est celle d'une âme de poète, de son éclosion dans un temps où la poésie semblait morte. A l'entrée de Lamartine dans le monde, « il n'y avait qu'une voix sur l'irrémédiable décadence, sur la mort accomplie et déjà froide de cette mystérieuse faculté de l'esprit humain... C'était l'heure de l'incarnation de la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle dans le gouvernement et dans les mœurs. Tous ces hommes géométriques, qui seuls avaient alors la parole, croyaient avoir desséché pour toujours la partie morale, divine, mélodieuse, de la pensée humaine. » (*Les Méditations. — Des Destinées de la Poésie.*)

L'orgueilleuse stérilité de la fin du dernier siècle et des premières années du dix-neuvième apparaissait comme le sourire « d'un génie infernal », planant sur des ruines. Calcul et force, chiffre et sabre, tout était là. Dans les écoles, comme ailleurs, « le chiffre seul était permis, honoré, protégé, payé ». On n'avait rien à craindre du

chiffre, car « le chiffre ne raisonne pas », et « c'est un merveilleux instrument de tyrannie, qui ne demande jamais à quoi on l'emploie, qui n'examine nullement si on le fait servir à l'oppression du genre humain ou à sa délivrance, au meurtre de l'esprit ou à son émancipation. » Rien n'est morne, silencieux, brutal comme le chiffre. On n'y trouve de la poésie qu'en s'élevant au delà. Le chef militaire de cette époque s'en servait comme d'un moyen, il y voyait la source de son omnipotence et, dans une perspective plus ou moins lointaine, la couronne d'Occident.

Après le despotisme révolutionnaire aux têtes sans nombre, le despotisme couronné ou d'un homme. Le premier avait poussé Chénier sur l'échafaud, livrant la place publique aux seuls bruits des discordes civiles et du couperet qui tombe. Le second, étourdi par le retentissement des batailles, poursuivait de ses vexations Mme de Staël et Chateaubriand, Mme Récamier elle-même (1), qui, remarquable par son esprit et sa beauté, n'avait qu'un tort, celui de tenir le célèbre salon où se donnaient rendez-vous toutes les illustrations de l'Europe. Sous de pareils régimes, toute floraison

(1) Elle fut, tout aussi bien que Mme de Staël, exilée à quarante lieues de Paris.

Mme Récamier, née Julie-Adélaïde Bernard, était fille d'un riche bourgeois lyonnais, appelé à Paris, en 1784, par M. de Calonne, qui lui confia un emploi de receveur général des finances. Elle avait épousé, en 1793, M. Récamier, grand banquier et hardi spéculateur parisien, originaire d'une ancienne famille de Rochefort en Bugey.

Ce M. Récamier était de la même famille que le célèbre professeur et ingénieux chirurgien Joseph Récamier (né à Cressin près Belley en 1774, mort en 1852). Cressin et Rochefort forment la même commune.

poétique était étouffée par avance. Pendant quelques années, on put croire qu'il en était fait des nobles conceptions de l'esprit et que l'aridité du désert allait se perpétuer sur notre sol généreux.

Mais il est au fond des âmes quelque chose de divin qui ne meurt pas, quelque chose qui tient à la nature essentielle de l'homme et fait sa force. Principe de vie, lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, on ne peut l'éteindre tout à fait. L'homme se vautre dans la matière et s'avilit sans le détruire. L'orgie s'achève sans avoir satisfait celui qui s'y livre, car rien n'est plus vivant que la partie invisible et supérieure de notre nature, celle qui ne trouve son repos que dans l'Etre Infini d'où nous venons. Il suffit d'une voix inspirée de Dieu — celle d'une sainte, comme Jeanne d'Arc, ou d'un poète, comme Lamartine — pour réveiller cette faculté divine dans l'âme des individus et des peuples.

Lamartine a reçu, dans son pays natal, les premières étincelles du feu qui l'embrasera. Le voici sur la route de Belley en compagnie de sa pieuse mère. Dieu s'entretient avec lui par les sites grandioses du Bugey, par ces merveilleux tableaux que forment, dans le lointain, les pics étincelants des Alpes. Dieu lui parle lorsque à l'entrée de la chapelle du collège, il s'agenouille auprès de sa mère, si tendre, si chrétienne, lorsqu'il parcourt les longs corridors de l'établissement ou s'avance sous les ombrages de ses jardins, lorsqu'on le présente aux graves et bons religieux. Dieu se communique à son âme pendant les leçons de ces maîtres vénérés, dans la pompe des cérémonies et les extases du lieu saint, durant ses soli-

taires promenades à travers les rocs escarpés et les forêts sombres.

Comme Jeanne d'Arc, il entend ses voix. Déjà il s'essaye à chanter. Pendant qu'au dehors les esprits languissent dans le marasme et la prostration, pendant qu'il manque à tous des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, il admire, il écoute. Il chante le rossignol qui gazouille dans les bois. Il chante la cascade qui mugit son hymne inconscient au créateur. Il chante l'asile vertueux qui forma son enfance

A l'amour des humains, à la crainte des dieux.

L'âme du poète amasse ses trésors. Mille pensées l'assiègent, mille éclairs l'illuminent, mille formes, empruntées à la Bible, à Bossuet, à Racine, s'y gravent et s'y retrouveront plus tard. Grâce à l'existence recueillie menée au collège de Belley, la nature et Dieu ont accompli leur œuvre.

Lamartine atteint sa vingtième année. Il s'avance, le front tantôt rayonnant d'inspiration, tantôt assombri par ses rêves mélancoliques. Il n'est plus au collège de Belley, mais il y revient par ses souvenirs. Les grandes pensées morales et chrétiennes, qui causaient les extases et les enthousiasmes de l'adolescent, le possèdent encore. Ce sont ces mêmes pensées qui, de son âme, vont tomber en immortelles Méditations et en flots d'Harmonie. « Amour, philosophie, religion, enthousiasme » : on ne connaît plus ces choses. Mais tout est si sincère, si conforme à la nature, que chacun se sentira remué d'une émotion inattendue. L'âme humaine, altérée d'idéal

et comme l'a dit un illustre Père de l'Eglise, si naturellement chrétienne, a retrouvé ses aliments et le langage qui lui convient.

Le jeune poète complète son éducation par des voyages à Paris, à Rome, à Naples. Son âme subit toutes les impressions qui peuvent naître de la nature « parlant par ses mille voix au cœur encor vierge de l'homme. » Il regorge de sentiments comprimés. Il en souffre. Mais l'ère des convulsions politiques et des batailles est terminée. Semblables au fer de la charrue, qui creuse et retourne le sol pour le faire produire, elles n'ont servi qu'à préparer une merveilleuse éclosion de littérature et de poésie. Avec des idées nouvelles, les lettres vont renaître et prendre un essor nouveau. Lamartine est, avec Châteaubriand, l'agent principal de cette rénovation.

Date mémorable pour la littérature et pour lui-même ! Il a réuni dans un petit volume quelques-unes des poésies crayonnées depuis sa sortie du collège. Il le présente à de nombreux éditeurs, mais tous accueillent par d'impitoyables refus poète et poésie. Un libraire, du nom de Nicolle, se décide enfin, et le livre — tout petit in-18, sorti de l'imprimerie Didot — paraît en mars 1820, sans nom d'auteur, sans autre garantie que l'âme du poète qu'il y a mise tout entière, sans autre recommandation que les nobles pensées qui bouillonnaient déjà en lui lorsqu'il essayait sa lyre sous les charmilles de Belley. Mais la découverte, dans ces phrases musicales et ces délicieux accords, d'une âme qui vibre et qui sent, la révélation de ce quelque chose de divin dont nous parlons plus haut est précisément la cause de l'immense émotion

produite. L'amour s'ennoblit, se purifie, s'idéalise ! Le ciel s'ouvre, l'éternelle beauté se montre aux regards avides, ses reflets retombent sur la terre avec l'espérance et se mêlent aux miroitements azurés des lacs ou des golfes ! Tous les cœurs éprouvent les palpitations de cette âme, tour à tour baignée de lumière ou plongée dans les ténèbres, transportée de joie ou brisée par les larmes ! Tous s'unissent à ces mélodies captivantes, à cette profusion de radieuses images et de vérités éternellement vraies ! Le jeune Victor Hugo — il avait dix-huit ans en 1820 — pousse cette exclamation enthousiaste : « Voici donc enfin des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie ! » Il n'est pas jusqu'à Talleyrand qui ne soit fasciné par le nouveau livre, et toute une nuit il le savoure, comprenant « qu'il y avait là un homme ».

Chacun veut lire ces pages où l'humanité se reconnaît, avec ses infirmités et ses misères, comme avec ses célestes aspirations. Chacun veut respirer la fraîche poésie qui « monte comme un lis du milieu des décombres et du fond de la stérilité » (1). Chacun veut avoir sa part du concert divin dont les accents viennent de retentir et, comme la mystérieuse cantilène du *Lac*, rendent attentif le flot lui-même. Les éditions se succèdent et ne suffisent pas à la curiosité publique. On se passe le petit volume. On se répète les strophes les mieux frappées et les plus émues. On est tout entier suspendu à la voix du jeune barde qui vient de se révéler au monde. Et l'intérêt suscité par les *Méditations* se continuera, bien qu'un peu affaibli, pour

(1) *Emile Deschanel*, Lamartine.

les autres ouvrages, parce que tous contiennent, avec un retour à la nature et à son auteur, l'âme du Lamartine de Milly et du Lamartine de Belley — cette âme, imprégnée de tendresse par le cœur si compatissant et si chrétien de sa mère, fortifiée dans sa foi par la foi de ses maîtres et le spectacle des œuvres de Dieu.

Dans tous les ouvrages de Lamartine, même dans les œuvres le moins à l'abri d'une juste critique, domine la même élévation d'idées, le même souffle divin. Dans ses livres de poésie, il n'est pas ou presque pas de pièce qui n'ait son élan vers l'Infini, sa prière, son espérance céleste ou son acte de foi. Lorsqu'il ne va pas jusqu'à la précision du dogme, difficile à rendre dans les vers, il en revêt du moins les formes et celles de l'Ecriture. Sa religieuse poésie reste toujours, quoiqu'il en soit, dans les grandes données du spiritualisme sur Dieu, la Providence, l'immortalité, la vie future, le devoir. Il vit, il se meut dans le rayonnement de ces vérités, issues de la révélation primitive et des révélations intimes de l'homme, confirmées, éclairées, complétées par la révélation de Jésus-Christ, aussi chrétiennes que la théologie elle-même, et que le théologien étudie avant la théologie leur couronnement. Mgr Perraud l'a dit du haut de la chaire sacrée : « Glorifier, dans son essence et dans ses attributs, l'être qui est le principe de la vie universelle et se prosterner humblement devant le Dieu fait homme pour l'adorer n'implique aucune contradiction. »

Si le chantre inspiré de la nature et de Dieu s'arrête parfois sur l'idée du néant, si son regard se laisse assombrir par le désespoir, ce n'est qu'une impression passagère

ou le plus souvent un procédé de littérature. Qu'il soupire une plainte, qu'il exhale sa joie, qu'il s'interroge sur les fins dernières de l'homme et les graves problèmes de la vie, c'est vers Dieu, vers le ciel qu'il dirige sa pensée. Son état d'âme est la nostalgie du ciel, l'amour des régions supérieures, où les idées s'éclairent, où s'ennoblit le langage.

Nous voudrions pouvoir le suivre dans ses célestes envolées, rapprocher les pensées du poète parvenu à l'âge d'homme des pensées de l'adolescent. Que de perles étincelantes et de charme surhumain dans l'*Isolement* (Premières Méditations), dans les beaux vers à lord Byron, sur l'homme :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux...

dans l'*Immortalité,* dans l'*Invocation*, rêve d'amour que la piété divinise et termine au ciel :

... Si tu prends ton vol et si, loin de mes yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux!

dans la *Foi,* dans le *Temple*, soupirs exhalés au fond d'une petite église de village et confiés par le poète à Dieu qui le console, dans *Dieu*, lumière des intelligences, soleil moral sans lequel l'univers rentre dans la nuit du chaos :

L'homme cessa de croire, il cessa d'exister!

dans *La Poésie sacrée*, où retentissent tour à tour la voix de Dieu « Dieu dit et le jour fut », la triste voix de Job, les malédictions d'Isaïe, les promesses d'Ezéchiel, les plaintes immortelles de Jérémie et l'annonce du Rédempteur :

Silence, ô lyre ! et vous silence,
Prophètes, voix de l'avenir !
Tout l'univers se tait d'avance
Devant Celui qui doit venir.
Fermez-vous, lèvres inspirées ;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,
Une voix au monde inconnue
Fera retentir dans la nue :
Paix à la terre et gloire aux cieux !

dans *La Mort de Socrate*, où Socrate entrevoit et salue le Messie.

Quelles gerbes d'or à cueillir, dans *Les Etoiles* (Nouvelles Méditations), les étoiles que le poète suit du regard dans le bleu firmament et qui lui font désirer d'être l'une d'elles, pour briller sur le front de la beauté suprême, éclore sous les pas de Dieu :

Hélas ! combien de fois, seul, veillant sur ces cimes,
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres, fleurs du ciel, dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : « que ne suis-je un de vous !... »

dans *La Solitude*, cri d'admiration arraché par le bassin du lac Léman et l'amphithéâtre des Alpes, entrevus du Jura, dans *Consolation*, délicieux tableau de la vie de famille, dans les Stances :

Pour moi, je chanterai le Maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au reveil de l'aurore.

dans le *Crucifix*, dans sa réponse *à M. de Musset :*

L'homme répondra-t-il, quand le Souverain Maître
Lui criera, dans son cœur : « Pourquoi t'ai-je fait naître?
Qu'as-tu fait pour le temps, pour le Ciel et pour moi?
— J'ai ri de l'univers, de toi-même et de moi! »

dans *Le dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, qui meurt, après avoir éteint dans son âme les trois flambeaux de la foi, de la raison, du génie.

Quel merveilleux faisceau d'hymnes et de prières dans les *Harmonies!* Lisez l'*Invocation* qui les précède :

Elevez-vous, voix de mon âme,
Avec l'aurore, avec la nuit!
Elevez-vous comme la flamme,
Répandez-vous comme le bruit!
Flottez sur l'aile des nuages,
Mêlez-vous aux vents, aux orages,
Au tonnerre, au fracas des flots :
L'homme, en vain, ferme sa paupière;
L'hymne éternel de la prière
Trouvera partout des échos!

L'*Hymne de la Nuit :*

Le jour s'éteint sur tes collines,
O terre, où languissent mes pas!
Quand pourrez-vous! mes yeux, quand pourrez-vous, hélas!
Saluer les splendeurs divines
Du jour qui ne s'éteindra pas?

L'*Hymne du Matin*, l'*Hymne de l'Enfant à son réveil*, cette mélodie d'une grâce si touchante, d'une tendresse de sentiment si délicate, *Poésie ou Paysage dans le golfe de Gênes*, *L'Idée de Dieu*, *Pour le premier Jour de l'année*, *Encore un hymne*, l'*Invocation du Poète* :

Au nom sacré du Père et du Fils, son image,
Descends, Esprit des deux, Esprit qui, d'âge en âge,
Des harpes de Jessé, chérissant les concerts,
Par la voix de la lyre, instruisis l'univers !

Le Cri de l'âme, l'*Hymne au Christ* :

Verbe incréé, source féconde
De justice et de liberté,
Parole qui guérit le monde,
Rayon vivant de vérité.....
.....C'est en vain que l'homme ingrat et las de croire,
De ses autels brisés et de son souvenir,
Comme un songe importun, veut enfin te bannir :
Tu regnes, malgré lui, jusque dans sa mémoire,
Et, du haut d'un passé rayonnant de ta gloire,
Tu jettes ta splendeur au dernier avenir.
Lumière des esprits, tu pâlis, ils pâlissent !
Fondement des Etats, tu fléchis, ils fléchissent !
Sève du genre humain, il tarit, si tu meurs !
Racine de nos lois, dans le sol enfoncée,
Partout où tu languis, on voit languir les mœurs ;
Chaque fibre, à ton nom, s'émeut dans tous les cœurs,
Et tu revis partout, jusque dans la pensée,
Jusque dans la haine insensée
De tes ingrats blasphémateurs !...
Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,
Et de l'homme, à son Dieu, sois la divine chaîne !

Lisez *Le Tombeau d'une mère* :

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère!
En vain la vie est dure et la mort est amère......

Lisez *La Voix humaine* ; lisez *A l'Esprit-Saint* et bien d'autres morceaux de poésie ou de prose que l'on aurait pu citer encore, si le cadre de cette *Introduction* l'avait permis.

Lisez ses œuvres diverses, ses *Discours politiques*, son *Cours familier de littérature*, suivez dans toutes ses phases sa longue et laborieuse existence : partout vous verrez rayonner cette pensée constante de Dieu, avec les générosités qu'elle inspire, avec le merveilleux bon sens qu'elle donne à l'esprit, « non pas seulement — dit M. E.-M. de Vogüé — comme un nom qu'il prononce pour ainsi dire, malgré lui, à chaque parole et à chaque ligne, mais comme une explication à tous les mystères et une solution à tous les problèmes. » Vous le verrez se jeter dans la lutte, par devoir et par amour sincère du peuple : surpasser, en clairvoyance, les habiles, dans les questions d'affaires elles-mêmes : répandre, avec une fécondité que rien ne lasse, discours et écrits ; proclamer hautement le nom de Dieu devant les foules assemblées, l'invoquer lui-même, au milieu des périls que court la patrie, et, si, dans le feu de la composition, quelques pages imprudentes lui échappent, les rectifier publiquement, avec une humilité parfaite, avec la sincérité qui lui mérita le beau nom de grand honnête homme. Vous le verrez préoccupé, avant tout, des principes supérieurs et de l'établissement, avec Dieu même pour base, de cette union nationale que réclament, encore aujourd'hui tant d'hommes de bien : « Nous

sommes à une de ces grandes époques de reconstruction, de rénovation sociale — écrivait-il en 1834 — : il ne s'agit pas seulement de savoir si le pouvoir passera de telles mains royales dans telles mains populaires : si ce sera la noblesse, le sacerdoce ou la bourgeoisie qui prendra les rênes du gouvernement nouveau, si nous nous appellerons empire ou république ; il s'agit de plus : il s'agit de décider si l'idée morale de religion, de charité évangélique, sera substituée à l'idée d'égoïsme dans la politique : si Dieu, dans son acception la plus pratique, descendra enfin dans nos lois : si tous les hommes consentiront enfin à voir, dans tous les autres hommes, des frères ou continueront à y voir des ennemis ou des esclaves..... » (*Préface* sur *les Destinées de la Poésie.*)

Et quand vous aurez vu toutes ces choses, reportez-vous dans la paisible demeure de Milly, dans l'imposant collège de Belley, à l'époque où les nobles inclinations du jeune poète se développaient avec les premiers ferments de son génie, à ces heures où la vie littéraire paraissait éteinte, où la poésie semblait morte. Suivez du regard les tableaux qui se déroulent au cours de ce volume ? Assistez à la genèse de cette âme et considérez la dans ses premières étapes : Mâcon, Milly, Belley. Là vous apparaissent les trois grandes influences dont Taine se sert pour expliquer les faits historiques : celle de la *race* — héritage de nobles sentiments transmis par une longue suite d'aïeux ; — celle du *moment* — époque de renaissance religieuse et littéraire ; — celle du *milieu* — parents, maîtres, camarades, pays.

Eh bien ! Arrêtez-vous sur cette influence du milieu, qui fut la plus forte et mérite la plus large place. Dans cet asile si précieux en un pareil temps et réalisation de cette pensée de Joubert : « Quand Dieu se retire du monde, le sage se retire en Dieu », dans ce monastère d'enfants, qu'était alors le collège de Belley, la philosophie enseignée ne se bornait pas à quelques notions de grammaire générale. Contrairement à ce qui se passait dans les autres écoles, le programme comprenait l'étude des grands problèmes de morale et de métaphysique que l'humanité se pose et se posera toujours. Examinez l'action que pouvait avoir sur l'âme du poète une telle philosophie. Songez au caractère poétique que revêt parfois le langage des philosophes eux-mêmes, témoin Pascal, quand il s'interroge sur la destinée de l'homme, quand il se le représente perdu, comme un atome, dans les espaces effroyables de l'univers et se demande ce qu'il est, d'où il vient, où il va et pourquoi il a été jeté sur le monde. Et dites, avec M. Ferraz : « Si le problème de la destinée émeut si profondément un philosophe, quel ébranlement ne produira-t-il pas sur un poète doué de quelque esprit philosophique, » doué surtout de ce « nouveau sens » que donne la religion chrétienne « le sens de l'infini. » (1)

Voilà, tel qu'il a jailli sous la plume d'un maître, le secret de l'immense impression causée, de l'énorme

(1) Lamartine, poète-philosophe. Lettre de M. Ferraz aux membres de l'Association amicale des anciens élèves du collège de Belley (lue à la réunion du 14 mai 1894 par M. Anthelme Bégerard, Président, Maire de Belley).

influence exercée par Lamartine. Il avait « le sens de l'Infini », l'intuition de l'au delà, le sentiment du divin, c'est-à-dire de la nature intime et première de l'homme. Il en retirait cette poésie « à côté de laquelle la poésie ordinaire paraît une poésie d'enfant, qui se joue à la surface de l'âme, tandis que la première pénètre jusqu'à ses dernières profondeurs » (1) : poésie d'autant plus puissante sur l'homme qu'elle vient plus directement du ciel et qu'elle est plus divine ; poésie que désigne M. Jules Simon, lorsqu'il dit dans son panégyrique du centenaire : « Aucun poète n'a plus souvent parlé de Dieu, c'est ce qui le rend profondément humain, car, si Dieu est loin de nous par sa grandeur, il en est tout près par sa bonté » (2). Il en retirait ces paroles libératrices qui sortaient de ses lèvres, brillantes comme l'éclair, harmonieuses comme la lyre d'Orphée, dissipant les préjugés et les haines, confondant des âmes jusqu'alors inconciliables.

Et aujourd'hui, où l'homme semble errer de nouveau dans les ténèbres, le monde moral perdre son soleil, la philosophie et la poésie vouées à la mort par le culte égoïste de la bête humaine, une seule prière s'élève du fond de notre cœur. En ces jours de transition périlleuse, où le passé n'apparaît plus et où l'on ne voit pas encore

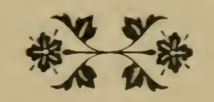
(1) Ferraz, *ibidem*.

(2) M. Jules Simon dit encore, dans le même panégyrique : « Tout grand poète est doublé d'un philosophe, toute philosophie confine à la poésie. Même origine et même fin ; il n'y a de différence que la route. Ramener le monde a Dieu, la société humaine à la foi, et les déshérités de la vie à une condition plus heureuse, ces grands problèmes religieux et sociaux assaillaient son esprit. »

ce que sera le temps qui va suivre, puisse quelque âme prédestinée se développer et grandir dans un lieu inconnu de tous, loin de la contagion et du bruit de la foule. Puissent une mère et des maîtres chrétiens lui transmettre le dépôt sacré de leur foi, l'enflammer des ardeurs de leur tendresse et le monde acclamer bientôt un nouveau Lamartine, un Lamartine fortifié de toutes les leçons que laisse après lui un siècle qui s'achève.

« Le combat pour l'existence — écrivait récemment M. Anatole France — est plus acharné que jamais, la victoire plus insolente, la défaite plus inexorable. Avec la foi et l'espérance, nous avons perdu la charité : les trois vertus qui, comme trois nefs ayant à la proue l'image d'une Vierge céleste, portaient les pauvres âmes sur l'Océan du monde, ont sombré dans la même tempête. Qui nous apportera une foi, une espérance, une charité nouvelles. »

Nous dirons simplement, nous : « Qui nous rendra notre Dieu ! »





LE SÉJOUR

DE

LAMARTINE A BELLEY

SOUVENIRS

DE SON

Education classique, d'après ses Ouvrages et des Documents inédits

NOTES DIVERSES. — MANIFESTATIONS EN SON HONNEUR

I

Première enfance du Poète ; il est envoyé au Collège de Belley

MARIE-LOUIS-ALPHONSE DE PRAT DE LAMARTINE (né à Mâcon, le 21 octobre 1790, mort à Passy, le 27 février 1869), eut, pour premier maître, la plus admirable des mères. Mme de Lamartine, Françoise-Alexis dite Alix des Roys (1), était fille de la sous-

(1) La famille des Roys possédait dans le Bugey, dès le commencement du XVIIe siècle, le fief de Neyrieu, paroisse de Saint-Benoît (*Nobiliaire du département de l'Ain*, par J. Baux. — Cité par Félix Reyssié, *Jeunesse de Lamartine*.)

gouvernante des enfants du duc d'Orléans. Elle-même avait été à bonne école (1), car Mme des Roys, femme de grand mérite, possédait toutes les qualités nécessaires pour la former aux vertus de l'épouse et de la mère accomplie. D'une rare distinction de manières et de physionomie, esprit délicat, cœur débordant de tendresse et de sollicitude pour les siens, Mme de Lamartine (2) était plus apte que personne à implanter, dans l'âme de son fils, les germes des grands sentiments et des nobles pensées.

Elle lui apprit à lire sur la Bible de famille (Bible de Royaumont). Elle l'initia de bonne heure, avec une sage réserve, à la belle littérature. Puis le vieux curé de Bussières, secondé par l'abbé Dumont, son vicaire, lui enseigna les premiers éléments du latin. Le village de Bussières est situé à un ou deux kilomètres de Milly. Lamartine s'y rendait chaque matin, avec quelques camarades, emportant sur son dos, dans un sac, un morceau de pain et quelques fruits pour son déjeuner. Il portait en outre, sous son bras, comme ses condisciples, un petit fagot de bois ou de ceps de vigne, pour alimenter le feu du pauvre prêtre.

En dehors de ces heures de leçons passées à la cure de Bussières, il grandissait dans l'indépendance de la vie des champs, ou sous le regard bienveillant de sa mère et de son père, dit le chevalier Pierre de Lamartine (1752-1840).

Pierre de Lamartine n'était pas moins distingué que sa

(1) Elle fut elevée dans le palais et les jardins de Saint-Cloud, avec les enfants du duc d'Orléans et, notamment, le roi Louis-Pbilippe.

(2) Son contrat de mariage, avec le chevalier Pierre de Lamartine, fut signé à Lyon, le 4 janvier 1790, devant Me Fromental jeune, et le mariage celébré le 7 à l'église d'Ainay.

femme. « Il y a aujourd'hui quatorze ans, dit Mme de Lamartine dans son journal, que j'ai eu le bonheur d'épouser un homme selon le cœur de Dieu. » Il se distinguait par une étendue d'esprit rare et la plus mâle énergie. Ancien capitaine de cavalerie au régiment Dauphin, c'était l'honneur fait homme. Lamartine nous le montre assis en face d'une panoplie suspendue à la muraille et où apparaissent ses pistolets d'ordonnance, son casque et les plaques dorées des brides de son cheval ; il nous dépeint sa taille élevée, ses membres robustes, son front ouvert, son œil bleu, son sourire ferme et gracieux, qui laisse apercevoir des dents éclatantes, son air digne et bon.

Dans cette même chambre de Milly, « sur un canapé de paille tressée », il aime surtout à nous faire contempler sa mère, « une femme qui paraît encore très jeune, bien qu'elle touche déjà à trente-cinq ans. Sa taille, élevée aussi, a toute la souplesse et l'élégance d'une jeune fille. Ses traits sont délicats, ses yeux noirs ont un regard si candide et si pénétrant ; sa peau transparente laisse tellement apercevoir, sous son tissu un peu pâle, le bleu des veines et la mobile rougeur de ses moindres émotions ; ses cheveux très noirs, mais très fins, tombent, avec tant d'ondoiement et des courbes si soyeuses, le long de ses joues, jusque sur ses épaules, qu'il est impossible de dire si elle a dix-huit ans ou trente ans. Personne ne voudrait effacer de son âge une de ses années, qui ne servent qu'à mûrir sa physionomie et à accomplir sa beauté. »

Voilà dans quel cadre et dans quel intérieur de famille s'écoulèrent les premières années de Lamartine. Dans ce foyer régnait l'affection réciproque et tendre. Tout y

était harmonieux : la beauté physique s'alliait à la grandeur des âmes.

« J'avais déjà dix ans, écrit-il, que je ne savais pas encore ce que c'était qu'une amertume de cœur, une gène d'esprit, une sévérité de visage humain... Je n'étais pourtant, ni énervé par les complaisances de ceux à qui je devais obéir, ni abandonné sans frein aux capricieuses exigences de mes imaginations ou de mes volontés d'enfant. Je vivais seulement dans un milieu sain et prospère, de la plénitude de la vie... Plante de pleine terre et de montagne, on se gardait bien de m'abriter. On me laissait croître et me fortifier en luttant, l'hiver et l'été, contre les éléments. Ce régime me réussissait à merveille... »

Mais, parvenu à sa onzième année, ses parents, ses oncles, ses tantes s'inquiétèrent de lui choisir un établissement où il pût poursuivre ses études sous des maîtres et une direction convenables. On se décida pour la pension Pupier ou pension de la Caille, tenue, à la Croix-Rousse, à Lyon, par un certain M. Philippe aidé de sa femme, de sa sœur et d'un personnel mercenaire formé à ses procédés barbares et à sa discipline brutale.

« Représentez-vous un oiseau doux, mais libre et sauvage, en possession du nid, des forêts, du ciel, en rapport avec toutes les voluptés de la nature, de l'espace et de la liberté, pris tout à coup au piège de fer de l'oiseleur et forcé de replier ses ailes et de déchirer ses pattes dans les barreaux de la cage étroite où on vient de l'enfermer avec d'autres oiseaux de races différentes et dont le plumage et les cris discordants lui sont inconnus, vous aurez une idée imparfaite encore de ce que j'éprouvai pendant les premiers mois de ma captivité.

« L'éducation maternelle m'avait fait une âme toute d'expansion, de sincérité et d'amour. Je ne savais qu'aimer. Je ne connaissais que la douce et naturelle persuasion qui découlait pour moi des lèvres, des yeux, des moindres gestes de ma mère. Elle n'était pas mon maître, elle était plus : elle était ma volonté. Ce régime sain de la maison paternelle, où la seule loi était de s'aimer, où la seule crainte était de se déplaire, où la seule punition était un front attristé, avait fait de moi un enfant très développé pour tout ce qui était sentiment, très impressionnable aux moindres rudesses, aux moindres froissements de cœur. Je tombais, de ce nid rembourré de duvet et tout chaud de la tendresse d'une incomparable famille, sur la terre froide et dure d'une école tumultueuse, peuplée de deux cents enfants inconnus, railleurs, méchants, vicieux, gouvernés par des maîtres brusques, violents et intéressés, dont le langage mielleux, mais fade, ne déguisa pas un seul jour, à mes yeux, l'indifférence.

« Je les pris en horreur... »

Ce sont là les propres paroles de Lamartine. Une telle situation devait particulièrement impressionner sa mère. Cette mère, dont l'âme si bonne avait été formée avec tant de soin, devait pressentir, mieux que tout autre, les dangers courus par son fils. La forte éducation religieuse qu'elle avait reçue, les souffrances qu'elle avait endurées sous la Révolution, avaient fait, de Mme de Lamartine, une éducatrice douée d'un sens profond et d'une perspicacité très sûre, en ce qui concerne les choses de l'âme.

L'émotion qui l'agitait, à la pensée de la froide demeure où, sous ses yeux, l'on avait enfermé son

enfant, on la retrouve dans ces quelques lignes, empruntées à son journal (*Manuscrit de ma Mère*) (1).

« 11 juin 1801 (Milly).

« .....Je pense aussi que, si une fois mes enfants lisent ce journal, il ne sera pas sans intérêt pour eux seuls...

« J'en ai déjà cinq actuellement, après en avoir perdu un, quatre filles et un garçon qui s'appelle Alphonse. Il est loin de moi, à présent, pour commencer son éducation classique à Lyon. C'est un bon et aimable enfant : Dieu le rende pieux, sage, chrétien, c'est ce que je désire pour lui avec le plus d'ardeur !... »

« 9 novembre 1801 (Lyon).

« ..... Aujourd'hui, je suis à Lyon, où je ramène Alphonse dans sa maison d'éducation. Le cœur m'en saigne. J'ai été ce matin assister à la messe dans cette maison. Je ne cherchais que ses beaux cheveux blonds au milieu de toutes ces petites têtes. Mon Dieu ! que c'est affreux de déraciner ainsi cette jeune plante du cœur où elle a poussé, pour la jeter dans ces maisons mercenaires ! J'avais l'âme malade en sortant. Ni la vue des belles montagnes de la Saône, de l'île Barbe et de Fourvières, inondées du dernier soleil, ni le bruit de la ville en descendant du plateau de la Croix-Rousse à Lyon, n'ont

(1) Le journal de Mme de Lamartine a été publié, après la mort du poète, sous ce titre : *Le Manuscrit de ma Mère*, avec commentaires, prologue et épilogue, par A. de Lamartine. Deux cahiers de ce journal ont été conservés, au château de Saint-Point, par Mme Valentine de Cessiat de Lamartine, nièce et héritière de l'auteur des *Méditations* et, depuis la mort de celle-ci, par M. de Montherot, le nouveau propriétaire (un cousin de Lamartine).

pu me distraire. J'étais comme Abraham, quand il se retournait pour contempler Agar et son fils, abandonnés aux hasards du désert. Et encore le désert est moins dangereux que la foule où la société force les mères d'abandonner leurs fils innocents! J'ai passé la journée avec Mme de Vaux, ma sœur, qui habite maintenant Lyon. Nous nous sommes consolées en mêlant nos larmes ; car elle a bien des chagrins et des revers de fortune aussi!

« Je passe huit jours à Lyon, chez ma sœur, pour revoir plusieurs fois mon pauvre Alphonse, qui ne peut s'accoutumer à sa prison, et pour m'accoutumer un peu moi-même à cette déchirante séparation... »

7 janvier 1802 (Mâcon).

« ... M. de Pierreclos, qui vient d'être rayé de la liste des émigrés, est venu nous voir. Il arrive de Lyon, il a été savoir des nouvelles d'Alphonse, qui a été voir la revue passée par Bonaparte, sur la place Bellecour, à Lyon. Ses maîtres l'y ont conduit pour récompenser sa bonne conduite, avec douze de leurs meilleurs écoliers. J'ai été bien contente de cette petite distinction : c'est bon signe. »

28 octobre.

« J'ai ramené tristement mon fils à Lyon. . . . .
. . . .

17 décembre 1802.

« Alphonse vient de s'échapper de son collège avec deux de ses camarades qu'il y avait entraînés, MM. de Veydel (de Mâcon). On les a rattrapés à six lieues de

Lyon. La réclusion du collège lui était, depuis quelque temps, insupportable. Je suis bien attristée de cet événement. Son caractère d'indépendance m'effraie. Je crains de l'avoir gâté. On a eu de la peine à lui faire écrire une lettre d'excuse et de repentir à son père.

« Je lis toujours les *Confessions de saint Augustin*, c'est bien à propos. Je veux imiter, autant qu'il sera en moi, sa mère, sainte Monique, et, à son exemple, prier et prier sans cesse pour mes enfants. »

Une scène de pugilat entre le chef de la pension, M. Philippe, et un élève, scène à laquelle prirent part plusieurs marmitons armés de broches, de grils de fer, et qui se termina par des blessures, fit naître en Lamartine son projet d'évasion. Il se dit : « Je ne resterai pas plus longtemps dans cette boucherie sinistre, plus semblable à un abattoir qu'à une école : je reverrai ma mère, je retrouverai le chemin de Milly ; j'aimerais mieux être le compagnon de niche de Turc (c'était le dogue qui gardait la porte de la cour de son père) que le favori de ce brutal mentor. »

Après la tentative d'évasion de son fils, Mme de Lamartine alla à Lyon s'informer par elle-même des motifs qui l'avaient engagé à quitter le collège. Elle compatit vivement à ses ennuis et à ses répugnances. Cette tendre et pieuse mère se rendait compte intimément de ce qui manquait à son cher Alphonse. Elle prit la résolution d'employer toute son influence sur la famille pour obtenir qu'on lui fît achever ses études dans une maison plus religieuse et plus paternelle.

L'époque des vacances approchant, Mme de Lamartine retourna à Lyon et l'emmena. Alphonse revit Milly et redevint doux comme avant son départ. Il fallut songer à

une autre maison d'éducation. Celle que dirigeait, à Belley, un groupe de religieux, réunis sous le nom de Pères de la Foi, avait les préférences de la mère.

Qu'étaient ces Pères de la Foi ? D'après la dénomination qu'ils portent dans le journal de Mme de Lamartine, comme dans les ouvrages et les lettres de son fils, ces religieux étaient des Jésuites. On les connaissait publiquement sous ce nom. En réalité, comme on va le voir, ils ne l'étaient pas alors.

Les Pères de la Foi, qui s'établirent en France au commencement de ce siècle, provenaient de deux sociétés similaires, fondées presque en même temps, l'une en Belgique, l'autre en Italie.

La première, créée sous le nom de Société du Sacré-Cœur de Jésus, eut pour fondateurs les Pères Etienne de Tournely, Joseph Varin, Charles de Broglie, Xavier de Tournely, Pierre-Charles Blanc. Elle ne comptait tout d'abord que six membres, dont cinq anciens militaires. Mais elle s'accrut bientôt sous l'influence de ses saints fondateurs et par l'attrait de leurs vertus. Nous y voyons entrer successivement des hommes très distingués, les Pères Roger, Jennesseaux, Gury, Coulon, Cahier, Béquet, Debrosse, Demouchel, Ronsin, Varlet, etc... Le premier supérieur de la Société du Sacré-Cœur de Jésus fut le P. Eléonore de Tournely, jeune ecclésiastique que la tourmente révolutionnaire avait forcé de fuir en Belgique au mois de juillet 1791 ; le second, fut le P. Joseph Varin (1).

(1) Joseph Varin, né à Besançon, le 7 février 1769, prêtre en 1796, mort à Paris en 1850. Sa vaillante mere, emprisonnée dans cette ville en 1793, fut exécutée à Paris, le jour même de son arrivée, en compagnie de ses deux domestiques, Anne Oudet, âgée de trente-trois ans, née à Rochefort-en-Bugey et Françoise Marey, âgée de trente-six ans, née à Voltrechamp.

ancien élève de Saint-Sulpice où il avait commencé ses études théologiques au début de la Révolution.

Tandis que la Société du Sacré-Cœur grandissait et se fortifiait en Allemagne, sous la direction du P. Varin, une société semblable s'était formée dans la capitale du monde chrétien. Elle avait commencé à Rome, au mois d'août 1797, et reconnaissait pour fondateur et pour son chef Nicolas Paccanari, clerc tonsuré, du diocèse de Trente. Elle s'appelait Société de la Foi de Jésus.

Sur les conseils du Pape, les deux sociétés songèrent à se fondre en une seule. Toutes deux avaient adopté les constitutions de saint Ignace et avaient pour but de reconstituer la Compagnie de Jésus, sous son nom ancien ou un autre. Leur réunion s'accomplit à Hagenbrunn, à trois lieues de Vienne, le 18 avril 1799, sous le nom de Société de la Foi de Jésus. Le P. Paccanari (1) fut élu supérieur général.

Quand la liberté religieuse réapparut et que les autels se relevèrent dans notre patrie, le P. Varin fut désigné comme le chef de la colonie qui d'Hagenbrunn fut dirigée sur la France. Accompagné du P. Roger (2), il se mit en route le 19 mai 1800. On sait avec quel éclat ils ont conduit leurs premières missions et dirigé plusieurs importants

(1) Déclaration faite par le P. Paccanari, le 11 août 1799 : « Je suis convaincu que la volonté divine est que l'Institut de Saint-Ignace soit rétabli dans ce temps-ci pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise. Mon intention est de faire revivre identiquement cet Institut, sous le nom de Compagnie de la Foi de Jésus, selon qu'il semblera bon au Vicaire de Jésus-Christ. Je désire en outre que les nouveaux ainsi que les anciens enfants de saint Ignace ne forment qu'un seul corps... » (Voir, sur les Pères de la Foi, la vie du R. P. Joseph Varin, par le P. Achille Guidée, Paris, Charles Douniol, 1860).

(2) Pierre Roger, né le 24 août 1763, à Coutance, prêtre en 1788, mort à Lyon en 1839.

collèges : Belley, Roanne, Amiens, Beauvais, l'Argentière, Montmorillon, Marvejols, Bazas, etc...

Les Pères de la Foi de France se séparèrent du supérieur général italien Paccarini, le 21 janvier 1804, et n'eurent plus qu'un seul chef, le P. Varin. Ils agirent de la sorte, après avis du cardinal Spina, légat en France. Celui-ci les engageait à continuer, sans sortir de leur groupement particulier, le bien qu'ils avaient commencé dans notre pays, en attendant que « la marche de la divine Providence sur les Pères de la Foi » rendît possible leur « réunion avec les Pères Jésuites de Russie. »

Lorsqu'en 1814 la Compagnie de Jésus fut rétablie par le Pape, les Pères de la Foi s'empressèrent de s'y faire admettre. Si les Pères de la Foi, qui dirigeaient le collège de Belley, n'étaient pas véritablement des Jésuites, le public avait donc quelque motif de leur donner ce nom.

Le collège, que l'oncle de Bonaparte, le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, protégeait dans cette petite ville du Bugey, étendit bien vite au loin sa réputation. Mme de Lamartine désirait ardemment que la famille se décidât à le choisir : la plupart des grandes familles du Piémont et de la Lombardie, de Turin, d'Alexandrie, de Milan, y conduisaient leurs fils. Elle finit par gagner sa cause auprès de ses beaux-frères et son mari céda, comme en témoigne la lettre suivante :

« Belley, 23 octobre 1803.

« J'ai obtenu avec peine, de mon mari et de ses frères, de retirer Alphonse de la maison d'éducation de Lyon, et de le placer au collège tenu par les Jésuites à Belley.

sur les frontières de Savoie. Je l'y ai conduit moi-même. Hier, en le confiant à ces ecclésiastiques j'étais trop en larmes pour pouvoir écrire. J'ai passé la moitié de la nuit à pleurer.





II

De Mâcon à Belley ; pittoresque et intéressant voyage ; arrivée à Belley

Vers la fin d'octobre 1803 — on vient de le voir — Mme de Lamartine conduisit son fils au collège que son amour maternel lui avait fait choisir. Alphonse était gai. comme s'il se fut agi pour lui de « marcher à une délivrance. »

« La route de Mâcon à Belley, frontière de la Savoie, est la première chose grandiose et pittoresque qui ait frappé mes yeux. Ma mère, imagination vive et impressionnable, en jouissait autant que moi. Nous employâmes trois jours et demi à la parcourir. Nous commençâmes par traverser la Bresse pastorale, délicieuse et verte plaine dont les immenses prairies, les têtes de saules ébranchées, les blés noirs ondoyants de leurs tapis de fleurs blanches, les maïs, qui tapissaient les murs extérieurs des chaumières de leurs candélabres d'or, formaient à nos pieds une mosaïque diaprée. Ce paysage ouvert et gai, nous mena jusqu'à la rivière d'Ain, dont le nom, qui veut dire eau, vient de l'arabe. On la passait en bac, dans ce temps-là. MM. de Cordon, parents, camarades et amis de mon père, habitaient un beau château, au bas du fleuve. Mon père les avait prévenus. Nous les trouvâmes

à la descente du bac : ils nous accueillirent avec une grâce sévère de vieux gentilshommes, dont le souvenir m'est toujours resté. Le lendemain nous parcourûmes une partie du Dauphiné jusqu'à Ambérieu (1) où les premières montagnes portaient cinq ou six châteaux, parcs, pièces d'eau et jardins magnifiques, dont les propriétaires, entre autres M. de Montchalin, sont devenus plus tard mes amis... »

D'après les descriptions que Lamartine fait, dans plusieurs de ses ouvrages, de notre pittoresque pays, on se rend compte du ravissement que ce premier voyage à travers le Bugey dut lui causer, ainsi qu'à sa mère. Il reconnaît combien un tel voyage et les circonstances qui l'ont amené à l'entreprendre, seul en compagnie de sa mère, furent utiles à sa formation poétique. Les sites furent pour lui « comme pour toutes les natures impressionnables la moitié des choses. Les lieux nous entrent dans l'âme par les yeux et s'incorporent à nos sensations et ces sensations deviennent des caractères », des images indestructibles.

De la rivière d'Ain à Belley, ce ne fut, pour ces deux âmes, qu'un merveilleux enchantement ! « Cette rivière, qui participe du fleuve et du torrent par sa largeur, par sa limpidité et par sa course effarée à travers les rochers, coule sur un lit de cailloux de toutes couleurs. Quoique son eau soit aussi bleue que si les laveuses de ses bords l'avaient teinte de leur azur, sa prodigieuse transparence laisse voir jusqu'au fond les veines blanchâtres ou rosées de la mosaïque de pierres roulées qu'elle lave et qu'elle

(1) Lamartine veut dire, sans doute, qu'ils quittèrent la route de Mâcon à Ambérieu avant d'atteindre cette dernière ville et qu'ils y parvinrent après une excursion dans le Dauphiné.

polit sans fin. On y voit même glisser, comme des ombres indécises et fuyantes, les innombrables truites qui remontent le courant et qui frissonnent sous le rayon de soleil au bruit du filet du pêcheur. Tantôt cette rivière s'épand en circulant gracieusement dans les larges bassins du Dauphiné : tantôt elle se resserre et se contracte entre les rochers gris du Jura où elle prend sa source.

« Après l'avoir traversée dans un bac, on roule rapidement, dans une plaine aride et rocailleuse, sous les coteaux chargés de vignobles et de maisons blanches du beau village d'Ambérieu ; puis la plaine s'étrangle et s'assombrit entre deux hautes chaînes de montagnes et l'on pénètre avec une secrète terreur dans les gorges célèbres de Saint-Rambert. C'est la frontière (1) de la petite province du Bugey dont Belley était la capitale.

« Là tout prend un caractère sauvage, âpre et presque sinistre. Les deux chaînes de montagnes se rapprochent, comme si elles voulaient se confondre et fermer hermétiquement la route aux voyageurs. Leurs ombres noires et humides, assombries encore par le reflet des sapins qui les couvrent, impriment une imposante mélancolie à l'âme. Ces montagnes ne sont bientôt plus séparées que par un petit torrent étroit, encaissé entre les murailles du rocher. Cette rivière s'appelle l'Albarine, elle écumait déjà ainsi du temps des Romains qui lui ont donné ce nom emprunté à la blancheur de cette écume. Elle remplit la gorge d'un bruit tantôt caverneux, tantôt gai

(1) Lamartine commet une petite erreur, en plaçant Saint-Rambert à la frontière de la province du Bugey. Entre cette frontière et le canton de Saint-Rambert, il y a les cantons de Lhuis, Lagnieu, Ambérieu : le Bugey va du Rhône à l'Ain.

comme le gazouillement des milliers d'oiseaux invisibles qui empêchent le voyageur de s'entendre.

« Elle s'enfonce et disparaît en petites cascades dans les cavités invisibles de son lit, puis elle reparaît en nappe scintillante où tremblent les rayons brisés du soleil à travers les larges feuilles des aunes. Elle semble jouer avec le passant, causer avec lui et l'égayer par mille caprices, comme pour l'empêcher de sentir la longueur du chemin... »

Lamartine, lui aussi, se joue avec ses souvenirs, vieux de bien des années déjà, lorsqu'il écrit ces lignes. Mais les traits généraux sont exacts, bien que son imagination les rassemble un peu au hasard. C'est bien là le lit, le bassin de l'Albarine, les hautes murailles de granit qui le forment.

« Des rochers énormes pendent du haut des montagnes comme s'ils allaient nous écraser par leur chute ; quelques vignes grimpent contre leurs aspérités ; quelques chaumières fument à travers ces feuilles de vignes.

« Nous ne pouvions nous lasser de regarder ces phénomènes sauvages, menaçants et caressants tour à tour. Peu à peu, le défilé s'élargit, le ruisseau grossit, les maisons aussi pittoresques, mais plus nombreuses, se rapprochent sur les deux rives et forment le faubourg d'une petite ville, appelée Saint-Rambert. Il n'y a point de rue ; la rue, c'est l'Albarine, couverte d'une multitude de ponts. Une petite auberge, dont les filets tapissent le mur, puise les écrevisses et les truites sous ses fenêtres et sous son escalier. On soupe et on couche là, au bruit et à la fraîcheur du petit fleuve. Quelques usines y joignent le bruit du marteau, quelques moulins le tic tac

des roues. C'est un des lieux les plus pittoresques du monde. Après l'avoir traversé, on voit le lendemain le défilé s'élargir tout à coup. On mesure, par l'élargissement du ciel sur nos têtes, l'élargissement de la vallée. De beaux arbres, humides de la rosée de l'Albarine qui les baigne apparaissent, en longs rideaux, aux pieds des caps de montagnes et l'on rentre en pleine vue dans la vallée du Bugey... »

Laissons le poète-écrivain poursuivre son récit et, comme de coutume, tirer des choses inanimées, les souvenirs vivants qui s'y rapportent :

« En remontant toujours le cours de la même rivière, les rochers s'écartent un peu, pour faire place aux ruines d'un vieux château-fort, où fut retenu longtemps prisonnier l'infortuné sultan Djem (1), frère du sultan Bajazet. Cette sinistre ruine est pleine encore des souvenirs, des malheurs et des amours de ce prince ottoman avec la belle fille de son geôlier..... »

Laissons-le vagabonder et s'écarter de la route de

(1) Le prince Djem, Djim ou Zizim fut transféré au mois de janvier 1483 à Exilles, puis à Rumilly, où il reçut la visite de Charles Ier, duc de Savoie. Plus tard il fut dirigé sur Bourganeuf (aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement de la Creuse), logeant de château en château sur sa route. Dans ses voyages, il aurait fait une étape assez longue dans deux manoirs de notre région. Un prévôt de justice l'accompagnait.

Quels sont ces manoirs ? Très probablement cette station a eu lieu à Virieu-le-Grand où demeurait un des prévôts de Savoie, ou à Montferrand près Torcieu où il y en avait un autre : d'autres disent, à Rossillon. Vers 1485, on le confina dans le château de Rochechinard, près de Saint-Jean-en-Royans (Drôme), et dans ses courses au château de la Bâtie, il s'éprit de Philippe-Hélène, fille du baron de Sassenage.

Lamartine n'a fait que rééditer, croyons-nous, la légende générale en l'appliquant au château-fort, dont il omet de nous donner le nom, mais qui a dû lui apparaître à une faible distance de Saint-Rambert. D'après les auteurs, l'aventure amoureuse du prince Djem eut lieu en Dauphiné où il fit un long séjour, entouré des égards dus à son rang.

Belley. De la route qui traverse les petites villes de Saint-Rambert et de Tenay — devenues aujourd'hui de grandes cités industrielles et ouvrières — le voilà, d'un bond de plume, transporté à quinze kilomètres, par-dessus la cascade de Charabotte, sur les hauteurs d'Hauteville et de Lompnes, où tant de convalescents, tant de personnes languissantes vont, à notre époque, respirer la vie avec l'air des montagnes et des sapins.

Des sites séparés par une grande distance se groupent aux yeux de son âme. Pour sa plume, comme pour sa pensée, l'espace n'est qu'un mot. Mais il y trouve toujours une idée, une personne (quand ce n'est pas le sultan Djem, c'est Mlle d'Angeville).

Ailleurs « une route plane, naturellement sablée, s'ouvre entre des monticules à pente douce et mène jusqu'au château gothique de Châtillon qui n'est plus qu'une ruine jaune et silencieuse. Les oiseaux de proie regardent le voyageur du haut des créneaux. Puis on chemine à travers des marais que les laiches, paille naturelle, rendent précieux aux agriculteurs du pays. On aperçoit enfin, à droite, au fond de la plaine, un rideau de noires forêts dans les montagnes. On monte une colline rapide, dont le château de M. d'Angeville, ancien officier supérieur au service d'Espagne, occupe le sommet. C'est le père de M. d'Angeville, député distingué du Bugey depuis 1830, et de Mlle d'Angeville (1) qui osa, la première entre les femmes, tenter et accomplir l'ascension du

(1) Mlle Henriette d'Angeville fit son ascension célèbre au mont Blanc, par les Grands-Mulets, en septembre 1838. C'était la tante du colonel de mobiles d'Angeville qui commanda, pendant la guerre 1870-1871, le premier bataillon de l'Ain ou bataillon de Belley.

mont Blanc et donner son nom à l'héroïsme de son sexe. De là, la vue est superbe.

« La route ensuite se poursuit à travers le Bugey montagneux, pays très aride et très pittoresque. qui rappelle les paysages de Calabre peints par Salvator Rosa..... »

Le Bugey montagneux n'est pas aussi aride que cela ! Lamartine a l'esprit hanté par les rochers nus qui servent de parois à la gorge sauvage où passe la route de Saint-Rambert à Rossillon, par ces masses aux formes bizarres qui nous apparaissent comme des ruines naturelles ou des figures de pierre et font rêver au pays des fées.

Mais voici que de beaux vignobles se montrent. avec les rayons du soleil, sur les flancs des montagnes. Voici les crus renommés, où l'un des enfants de ce pays. le spirituel et fin gourmet Brillat-Savarin récoltait ses vins pétillants et généreux. Nous voici sur le coteau de Brailles qui domine la ville de Belley comme le coteau de Fourvières la ville de Lyon, s'il est permis de comparer la capitale d'une petite province à la seconde ville de France.

« La ville de Belley élève à vos pieds ses clochers majestueux. A une ou deux lieues de distance, le château-fort de Pierre-Châtel, grisaille sur un cap du Rhône. Le Rhône lui-même bleuit dans la plaine et écume dans les plaines du Dauphiné.

« Nous rencontrâmes M. d'Angeville le père, sortant à cheval de son château (1). caracolant vers la ville. Il

(1). Le château de Lompnes. près Hauteville. Lamartine a écrit « sortant à cheval » pour « venu à cheval », car, d'après ses paroles, il rencontra M. d'Angeville loin du château de Lompnes, sans doute sur les hauteurs qui avoisinent Belley.

nous salua et nous adressa la parole, car il avait reconnu à ma figure d'enfant, au visage charmant de ma jeune mère et au bagage qui chargeait la voiture, que c'était une pieuse mère de famille conduisant son fils au collège, alors fameux, de Belley. Ayant su son nom, ma mère lui remit une lettre qu'elle avait de M. de Cordon pour lui. Il la lut et, lui ayant conseillé l'hôtel Chevalier (1), il mit son cheval andalou au galop et partit pour nous annoncer... »

Le moment où l'on atteint le sommet des hauteurs de Braille est comme un subit et magnifique lever de rideau. Le panorama qui s'offre aux regards comprend une foule de collines et de montagnes échelonnées en amphithéâtre, tour à tour gracieuses ou imposantes. Dans le fond, fermant ce tableau circulaire, le mont Colombier, les Bauges, le Semnoz, la Tournette, la Dent-du-Chat, les Alpes de la Chartreuse, et dans le lointain, à droite, les glaciers de l'Oisans et de Belledone, au centre, un peu à gauche, le pic lumineux du mont Blanc.

Au bas de ce dernier coteau, la ville de Belley « répand confusément ses maisons bâties de pierres grises, dans une plaine ondulée aboutissant au Rhône. Un faubourg à toits de chaume ou d'ardoises ébréchées ; une place irrégulière, où sont les halles et les auberges ; une large rue presque toujours déserte, un lourd et noir clocher de cathédrale, à l'extrémité de la rue une porte gothique ouvrant sur la campagne ; à gauche de la place, une plate-forme entourée d'un parapet, plantée de tilleuls

(1). Hôtel Chevalier ou de l'Union, ancienne maison Guillet, possédée aujourd'hui par M. Martin (d'Andert), tournée au midi, sur la place des Terreaux.

INTÉRIEUR DU COLLÈGE ET PANORAMA DE BELLEY

Vus de la colline de Brailles

et servant de promenoir aux oisifs et aux enfants, complète la capitale de province. On n'y entend d'autre bruit que le marteau du forgeron matinal et le pas de la mule ferrée sur le pavé ; le paysan aux longs cheveux et au large chapeau sans forme du Bugey, la chasse devant lui, chargée de sacs de farine de son moulin ou du charbon de sa forêt... »

La physionomie générale de Belley a quelque peu changé depuis la dernière visite que lui fit Lamartine. Les toits de chaume ont disparu des faubourgs et d'importants édifices s'y sont élevés. La Grande-Rue est moins déserte depuis que de larges trottoirs et des rangées d'élégants acacias la décorent, depuis, surtout, que le 133me d'infanterie, commandé par le jeune, brillant et célèbre Boulanger, est venu établir garnison dans la vieille capitale du Bugey. Une imposante cathédrale romane se dresse à la place de l'ancienne et des hauteurs de Braille on la voit profiler sur l'ensemble des maisons les lignes blanches de ses arcs-boutants et des pointes de son clocher. La « plate-forme entourée d'un parapet » est une belle promenade. Elle a conservé ses arbres superbes, ses marronniers, ses tilleuls séculaires. Mais, plusieurs fois par semaine, des musiques en viennent égayer la solitude. Les cultivateurs ne chargent plus leur farine à dos de mule, quand ils vont aux moulins, établis sur les bords du Furan, où frétille, attendant l'hameçon, une truite saumonée qui fait les délices des gastronomes du pays et qu'ils préfèrent à toutes les poésies.

Au bruit du « marteau des forgerons » viennent s'en ajouter d'autres et sur les voies ferrées, que Lamartine a défendues avec tant d'éloquence, retentit le sifflet

strident des locomotives. S'il revivait, notre cher poète, il n'aurait plus à faire la pénible traversée du coteau de Braille.

« Nous descendîmes lentement la colline et nous ne tardâmes pas à entrer dans le faubourg de Belley. Le premier grand édifice à droite était le collège des Jésuites ou Pères de la Foi. Une grande cour, pleine de bruits joyeux, le séparait de la grande route. « Voici tes « futurs amis, me dit ma mère, demain je te présenterai à eux. »

« A l'angle de cette cour, s'élevait la façade architecturale d'une belle église. La porte s'ouvrait sur la rue qui montait de la ville. On voyait que c'était une église à deux destinations, divisée par une cloison en planches, le haut pour les élèves, le bas pour la ville. Ma mère me fit mettre à genoux à côté d'elle et pria avec componction. Quelques larmes mouillèrent ses beaux yeux pendant sa prière que je n'entendis pas, mais on voyait qu'elle remerciait Dieu de l'avoir conduite à cet asile de salut pour son fils. Elle me fit aussi balbutier quelques prières, dont je ne compris pas le sens ; puis nous remontâmes en voiture et nous allâmes descendre sur la place de la ville à l'auberge choisie, où M. d'Angeville nous avait annoncés et nous installa dans un bel appartement. Mme de Champdor, sa cousine, vint, après le dîner, rendre visite à ma mère et l'inviter, ainsi que moi, de la part de sa mère, à dîner pour le lendemain..... »

Ainsi se trouvent racontés, par Lamartine lui-même, son arrivée au collège de Belley et ce voyage pendant lequel eut lieu son premier tressaillement de poète, le premier important colloque de son âme avec l'Infini. Nous ne connaissons pas de plus touchant spectacle que

celui de cette mère et de ce fils se dirigeant à petites journées, à travers des sites superbes qui les enchantent, vers la modeste petite ville où ils espèrent trouver la science et la vertu.





III

Physionomie de Lamartine enfant ; historique du Collège de Belley ; les premiers jours dans cette Maison

Si nous en jugeons d'après le récit de Lamartine et un dessin au crayon (1) de Mme Carra de Vaux, née des Roys, sa tante maternelle, qui le représente à l'âge de huit ans, Lamartine enfant était un bon et gros garçon, aux joues pleines, aux cheveux épais, en broussailles, à l'œil éveillé, quoique méditatif.

« J'étais, dit-il, un des plus beaux enfants qui aient jamais foulé de leurs pieds nus les pierres de nos montagnes..... Des yeux d'un bleu noir comme ceux de ma mère, des traits accentués, mais adoucis par une expression un peu pensive, comme l'était la sienne, un éblouissant rayon de joie éclairait tout ce visage, des cheveux très souples et très fins, d'un brun doré comme l'écorce mûre de la châtaigne. »

Le collège où cet enfant entra le 22 octobre 1803 n'offre

(1) Ce dernier, propriété de Mme Valentine de Lamartine, a été conservé à Saint-Point et s'y trouve encore aujourd'hui. M. F. Lacroix, pharmacien à Mâcon, en possède une bonne copie, qui a été reproduite sur l'Album publié par le Comité d'organisation des fêtes du Centenaire (Mâcon, Protat frères, 1890).

pas une bien facile histoire, si l'on veut scruter ses origines premières.

Les quelques documents enfouis dans les archives de la mairie de Belley ne donnent aucun renseignement capable de nous éclairer sur la situation scolaire de cette ville avant la fin du XVIIe siècle. Les seules traces de collège qu'on y découvre se rapportent à cette époque. S'appuyant sur une ordonnance royale (1693), le conseil municipal de Belley, par une délibération datée de 1698, demandait l'établissement d'un collège. En 1699, la ville payait soixante livres pour le loyer d'une maison servant à cet usage (1). Une chose certaine, c'est que divers essais de collège ont eu lieu avant la création définitive de celui où a été envoyé Lamartine.

Ce collège fut fondé par un legs de Mgr du Dousset, évêque de Belley, mort en 1745 (legs de 60,000 fr.), et un autre legs postérieur de M. Favier, curé de Flaxieu (paroisse voisine). Mgr de Tinseau, successeur de Mgr du Dousset, s'empressa de le confier à la Congrégation des chanoines réguliers de Saint-Antoine. Des lettres patentes, enregistrées le 10 février 1753 au Parlement de Dijon, confirmèrent son établissement.

La construction de l'édifice fut adjugée le 1er octobre 1756, sous Mgr Cortois de Quincey. Les plans, non entièrement exécutés, sont de M. de Saint-André, ingénieur du roi. Les travaux étaient terminés en 1764.

En octobre 1770, les Antonins, n'ayant pu tenir leurs engagements et fournir le nombre de professeurs nécessaires, furent remplacés par les Joséphistes. A l'époque

(1) Bien avant la création du collège actuel, un collège existait, angle de la rue Saint-Jean et de la Grande-Rue, dans la maison appartenant à Mme veuve Michel.

de la Révolution, le collège était très florissant, comme en fait foi le livre des dépenses conservé aux Archives départementales de l'Ain. Les choses allèrent bien jusqu'en 1792, où une partie des Joséphistes se retira pour ne pas prêter serment à la Constitution civile du clergé. Quelques-uns cherchèrent un refuge en Suisse et l'on en retrouve, peu de temps après, à Saint-Maurice, dans le Valais. Le collège disparut pendant la tourmente révolutionnaire.

C'est sous le Consulat, à la fin de l'année 1802, que les Pères de la Foi prirent possession du collège de Belley. Ils avaient déjà fondé à Lyon, en 1802, un pensionnat. Sa prospérité rapide et croissante lui valut de telles jalousies, de telles haines, qu'il ne dura que six mois et, dans le courant d'octobre, fut dissous par ordre supérieur. Un mois à peine après cet événement, le maire de Belley (1) vint, au nom du sous-préfet, offrir au Père Roger, directeur du Pensionnat de Lyon, l'ancien collège des Joséphistes, local vaste et beau, mais dans un état complet de dégradatien.

Le P. Varin, instruit, par le P. Roger, de la démarche du maire, envoya le P. Debrosse et un autre Père pour présider aux travaux urgents et préparer l'installation. Les classes ne purent s'ouvrir que vers la fin de janvier 1803. Néanmoins, dès la seconde année, cet établissement compta deux cents pensionnaires, outre un nombre considérable d'externes. Il fut l'un des plus florissants qu'aient fondés les Pères de la Foi et celui dont l'existence fut la plus longue. (*Vie du R. P. Varin*, par le P. Guidee.)

Quand Lamartine y fut amené par sa mère, en octobre

(1) Etaient alors : maire de Belley, M. Charcot ; adjoints, MM. Peerus et Plantet ; sous-préfet, M. Rubat.

1803, le collège de Belley, complètement réorganisé et en plein exercice depuis près d'un an, devait, dès le principe, lui ménager d'agréables surprises. L'accueil gracieux, avenant, des maîtres et des élèves, l'aspect grandiose de la maison, ses belles dépendances, le régime qu'on y suivait, exercèrent un effet assez considérable sur cet enfant de treize ans, sensible et épris de liberté, pour qu'il acceptât, sans trop de peine, d'être de nouveau séparé de sa mère et éloigné du foyer paternel.

Laissons le poète-écrivain continuer, dans ses *Mémoires* et ses *Souvenirs* et *Portraits*, le récit de son installation à Belley. Dans ses récits, Lamartine met, avant tout, la note personnelle, l'expression d'âme, et c'est là leur principal intérêt (1). Un membre de l'Académie française, M. Eugène-Melchior de Vogüé, faisait, récemment une semblable constatation (*Revue des Deux-Mondes*, du 15 janvier 1892) — « Heures d'histoire, chapitre Poésie et Vérité ») : « Je retrouvais partout, dit-il, le genre d'exactitude qui lui est propre : une interprétation fidèle, sans vérité photographique ; nul souci de la précision extérieure du détail, le don de tirer au dehors la beauté particulière enfermée dans chaque chose. »

Aussi nous empressons-nous de rendre la parole au merveilleux narrateur :

« Le Père Génisseau (2), informé de notre arrivée,

(1) M. Ch. Pomairols (*Lamartine, études de morale et d'esthétique*) précise en ces termes cette pensée : « Il ne décrit jamais minutieusement, il a besoin de trouver dans la nature un autre intérêt qu'elle-même. »

(2) Nicolas Jenesseaux, né à Reims, le 9 avril 1769. Prêtre en 1795, mort à Paris, en 1842.

vint le soir rendre une première visite à ma mère. Il fut très aimable et très gai. Il était Père temporel de l'établissement des Pères de la Foi. Ses fonctions consistaient à nouer et à entretenir tous les rapports extérieurs du collège avec les parents des élèves. Il était aussi le Père économe de la maison ; il achetait le pain, le vin, la viande, les légumes, choisissait et renvoyait les domestiques et les ouvriers. Pour une maison dont le personnel montait au moins à trois ou quatre cents personnes, le travail était immense. Il était toujours en route, sur un cheval qui le portait dans tous les pays, vêtu moitié en religieux, moitié en mondain : une redingote noire, des bottes molles, une cravache, un chapeau rond. Son caractère et sa figure répondaient à ses fonctions : poli, jovial, serviable, prévenant, rieur même, il était un intermédiaire agréable entre le monde et le couvent. Semblable à ces curés à deux faces, également bien dans la société et dans l'Eglise, il donnait le désir d'être sous ses lois. Il paraissait comprendre et aimer les enfants. Ma mère fut touchée de son accueil. Il fut convenu que je serais admis le lendemain chez le supérieur du collège qui était le Père Debrosse.

« Ma mère m'y conduisit en effet le lendemain. Le Père Debrosse (1) était un bel homme, de bonne compagnie, mais de peu d'esprit, qui gouvernait par le bon sens sa maison. Il était très vertueux, très pieux, mais très modeste. Il reçut ma mère avec beaucoup d'égards et s'informa de moi avec assez d'indifférence. On voyait qu'il ne s'inquiétait pas beaucoup de mes antécédents et même

(1) Robert Debrosses, né à Châtel (Ardennes) le 26 mars 1765. Prêtre en 1798, mort à Laval en 1848.

qu'il s'en rapportait au milieu dans lequel j'allais être immergé, à la règle, aux excellents professeurs qu'il me donnerait, pour me ramener au bien si j'en avais été éloigné. La conversation fut longue, mais point sévère. Il nous confia ensuite au Père Génisseau, pour nous faire visiter en détail la maison et les jardins. Tout était d'un ordre parfait. On entendait sortir des portes le murmure sourd que surmontait la voix du professeur et qui annonçait l'emploi studieux du temps. Les dortoirs étaient bien aérés, les salles à manger propres et sans luxe, les cours sablées, les jardins réservés aux Pères ombragés et bien tenus. Un manège, une salle d'armes complétaient les moyens d'instruction. Rien ne paraissait coûter trop cher ; le gain n'était évidemment pas l'objet de l'établissement, c'était l'homme lui-même : on ne s'informait pas de ce qu'il rendait, mais de ce qu'il devenait. C'était un collège des âmes. Ce caractère frappait à première vue : il prédisposait à l'estime : il était écrit sur le visage calme et réglé des professeurs et des frères servants qu'on rencontrait dans toute la maison. Cette maison n'avait rien de commun avec la maison commerciale de Lyon ou de Paris. J'en sortis, après cette première visite, fier de mon éducation future.

« Je revins à l'hôtel Chevalier avec ma mère et nous allâmes dîner avec M. d'Angeville chez Mme de Champdor. Je ne sais comment, mais un mot, dont je ne connaissais pas le sens, me frappa dans la conversation de ces dames et me fit comprendre que j'avais été précédé d'une certaine renommée à laquelle je n'avais pas encore pensé. « Oh ! dit Mme de Champdor à ma mère, pendant le dîner, les Pères sont enchantés du cadeau que vous leur faites en leur confiant l'éducation de votre fils, car

on dit que c'est un *matador*. » Ce mot espagnol, qui signifie l'abatteur du monstre dans les combats de taureaux, me fit relever la tête. On me regarde donc comme quelque chose, me dis-je à moi-même, quand on m'eût expliqué le sens de ce mot après le dîner.

« Ma mère demeura quelques jours à l'hôtel pour m'accoutumer à la distance qui allait nous séparer et pour me recommander aux personnes de bonne compagnie de la ville. Je visitai avec elle le château-fort de Pierre-Châtel, prison d'Etat qui me fit une impression sinistre et les beaux sites des environs, remarquables par le caractère mixte d'âpreté et de pittoresque qui marque ces paysages presque castillans : vallées, collines, rochers, précipices, pentes douces, bruyères, cascades écumantes, fontaines, ruisseaux, fleuves imposants comme le Rhône, châteaux gothiques, montagnes alpestres, telles que le mont Colombier (1), horizon sauvage ou majestueux se perdant dans les neiges éternelles de la Savoie, tout cela imprimait au ciel et à la terre une physionomie qui ouvrait l'âme du spectateur et qui préparait un renouvellement de l'intelligence. Aussi, en peu de jours, on se sentait un autre homme... »

Lamartine a vécu jusqu'à ce jour « entre les caresses de sa mère et de ses sœurs. Six femmes pour l'aimer, lui embellir toutes choses et lui inspirer, dès le berceau, la pureté, la noblesse, la grâce, les élégances et élévations morales. » (Emile Deschanel). Son adolescence rêveuse, son éducation libre et douce, rustique et féminine à la fois, dans la jolie nichée de jeunes sœurs, sous l'aile de la tendre mère, sa vie pleine et drue au sein de la nature, où germe

(1) Le Colombier fait partie de la chaîne du Jura et non des Alpes.

son génie, ne sont point faites pour les inflexibles entraves et les froides rigueurs de la discipline militaire. Son âme sensible et tendre ne cesse de comparer le premier collège avec le second.

« Je sortais d'une autre maison d'éducation toute vénale, dans un sombre et sordide faubourg de Lyon. Les maîtres y étaient froids comme des geôliers, les enfants aigris et méchants comme des captifs. Tout y était contrainte ou terreur, violence ou révolte. J'y ai pris l'horreur de ces bercails d'enfants. Le mal du pays ou plutôt le mal du foyer natal me dévorait. Je m'attendais, hélas! à retrouver les mêmes chaînes et les mêmes supplices au collège de Belley. Je fus agréablement surpris d'y trouver dans les maîtres et dans les disciples une physionomie toute différente. Les maîtres me reçurent des mains de ma mère avec une bonté indulgente, qui me prédisposa moi-même au respect. Les écoliers, au lieu d'abuser de leur nombre et de leur supériorité contre les nouveaux venus, m'accueillirent avec toute la prévenance et toute la délicatesse qu'on doit à un hôte étranger et triste de son isolement parmi eux : ils m'abordèrent timidement et cordialement, ils m'initièrent doucement aux règles, aux habitudes, aux plaisirs de la maison ; ils semblèrent partager, pour les adoucir, les regrets et les larmes que me coûtait la séparation d'avec ma mère. En peu de jours, j'eus le choix des consolateurs et des amis. A cet accueil des maîtres et des élèves, mon cœur aigri ne résista pas ; je sentis ma fibre irritée se détendre et s'assouplir avec une heureuse émulation. La discipline volontaire et toute paternelle de la maison, un autre régime firent de moi un autre enfant. Je ne puis pas dire que j'aimai jamais cette captivité du collège : né et élevé dans la sauvage liberté des champs,

les murs me furent toujours odieux : ils pèsent sur mon âme encore aujourd'hui ; je vis dans l'horizon plus que dans moi-même... »

Mais si la nature indépendante de Lamartine répugnait à la réclusion quelle qu'elle fût, celle du collège de Belley se révéla tout de suite à lui sous un aspect différent des autres.

« On n'éprouvait point, en entrant dans ce vaste rassemblement de jeunesse, cette espèce de refroidissement qu'on éprouve dans les collèges ou dans les régiments, où chacun, fier de ce qu'il a souffert en quittant sa famille, veut se venger en en faisant souffrir autant au nouveau venu. Au contraire, on ne voyait que des visages bienveillants et des physionomies gracieuses... Il me sembla que j'entrais dans une autre famille. Mes larmes mêmes ne furent pas sans un mélange de douceur. Cela me rendit bon dès le premier jour. Quelques Pères, attendris par la grâce de ma mère, en retrouvant ses traits dans mes traits, me parlèrent avec bonté et augurèrent bien d'une physionomie si sensible. Cela me disposa à les aimer aussi. Quand ma mère partit, j'étais déjà apprivoisé. Ce moment fut dur, mais ne fut pas sans espoir. Je vois d'ici, sa voiture monter lentement la route (1) qui allait la ramener à Mâcon par les gorges de Saint-Rambert : j'aperçois le mouchoir blanc qu'elle agitait par la portière pour me dire un dernier adieu. Tout le jour, je fus triste : mais mes camarades ne se moquèrent pas de ma tristesse... »

(1) La grande route de Belley à Ambérieu et à Mâcon longeait, autrefois, la face extérieure de la chapelle ainsi que la porte d'entrée du collège. Elle traversait ensuite le plateau qui domine la ville au couchant (plateau de Braille).

Mme de Lamartine signale, sur son journal, son départ de Belley. Lamartine ne s'approcha pas de la porte pour voir passer sa mère; il n'aperçut sa voiture que lorsqu'elle eut dépassé le collège et commencé l'ascension du coteau de Braille.

« 27 octobre.

« Je suis allée ce matin contempler, à travers les guichets de la cour du collège des Jésuites, mon pauvre enfant. Je l'ai vu ensuite au milieu de tous les élèves à la messe. Il m'a dit qu'il était content de sa réception par ses maîtres et par ses camarades. Je suis allée, dans la journée, faire une visite à l'abbé de Montuzet, ancien prieur de mon chapitre de chanoinesses de Salles (Beaujolais). Le soir, je suis repartie pour Mâcon. En passant devant la cour du collège des Jésuites, j'ai vu, du fond de ma voiture, les élèves qui jouaient et j'ai entendu leurs cris de joie. Heureusement Alphonse ne s'est pas approché des grilles pour voir passer ma voiture : il aurait trop pleuré et moi aussi. Il vaut mieux ne pas amollir ces pauvres enfants, destinés à devenir des hommes. J'ai pleuré toute seule, au fond de ma voiture, sous mon voile, une partie du jour. »





IV

La Nature et la Religion, sources de la Poésie

Lamartine se plaît à dépeindre la beauté de la nature Bugiste, la situation du collège de Belley, les douces et religieuses émotions ressenties dans ses murs. Pour que, dans les dernières années de sa vie, ces premières impressions d'enfance se soient conservées si vivaces, il faut qu'elles aient été bien profondes.

Les souvenirs du jeune âge, il est vrai, sont inoubliables: leur permanence tient à la fraîcheur de l'âme, à sa sensibilité exquise, au caractère même de la mémoire qui retient d'autant mieux les choses qu'elles l'émeuvent et l'intéressent davantage, à la tranquillité de l'enfant qui ne connaît encore ni les troubles, ni les nombreuses distractions du monde, enfin à l'ardeur avec laquelle son esprit, pour qui tout est nouveau, s'attache à tout ce qui fixe son attention. Mais ce phénomène se présente chez Lamartine, avec une intensité vraiment exceptionnelle. Pour qu'il y revienne, comme il le fait dans quatre ou cinq de ses ouvrages, il faut qu'il ait pris et laissé une partie de lui-même sur ce sol et dans ce collège aimés. Entre notre pays et lui se sont formés des liens

mystérieux qui n'ont jamais pu se rompre. Les extraits des *Mémoires* et des *Souvenirs et Portraits*, que nous allons citer en les coordonnant, montrent assez quelles furent les sources où il puisa les principes générateurs de la poésie.

« Bien que le collège soit adhérent à la ville, il n'a ni la tristesse morne, ni l'enceinte obscure d'un édifice borné par d'autres édifices ou par des rues. Bâti sur la pente de la colline qui conduit à Belley, il est la première maison du faubourg. Grâce à cette situation suburbaine, il participe de tous côtés à la vue, à l'air libre, à la solitude de la campagne. De toutes ses fenêtres le regard tombe, ou sur des jardins plantés de bouquets de charmilles, ou sur un coteau où les vignes hautes d'Italie sont entrecoupées de larges sillons de cultures et d'arbres fruitiers, amandiers, pêchers, aux fleurs précoces, aux feuilles sans ombre, ou sur de vertes prairies fuyantes à l'horizon, dans lesquelles paissent de blanches génisses.

« Les longs corridors, les hauts dortoirs, la vaste église attenante à l'édifice, les portiques et les cours espacées sur lesquelles s'ouvrent les salles d'étude, donnent à tout l'ensemble de ce bâtiment l'aspect d'une magnifique abbaye de cénobites, épris des champs, plutôt que la physionomie murale d'une prison d'enfants, physionomie trop habituelle à ces monuments d'étude.

« A l'exception des heures où nous étions penchés, le livre ou la plume à la main, sur nos tables, nous pouvions plonger librement nos regards et nos pensées sur le ciel, sur la campagne, sur les spectacles agrestes et délicieux à l'enfance. Nous pouvions nous croire dans la liberté des champs et des demeures paternelles. Les Jésuites, qui gouvernaient cette maison d'éducation (sous le nom de

Pères de la Foi) (1), n'épargnaient rien, il faut le reconnaître, pour donner, à leur enseignement et à leur discipline, l'agrément et même la grâce du foyer tant regretté où l'enfant avait laissé sa mère, ses sœurs, ses vergers, ses horizons du premier âge. »

Toujours la pensée du foyer paternel, des êtres chéris qui en font l'attrait et l'ornement, du pays où, dès sa tendre enfance, le sentiment de la nature s'est éveillé en lui. Ce regret des personnes et des choses auxquelles tient son cœur est une première source de mélancolie.

Mais, à ces impressions de son premier âge, en succèdent d'autres. A la poésie émanée du sein de sa pieuse et charmante famille, de la première nature qui a frappé ses regards, viennent s'ajouter les émotions produites par la vie, presque toute intérieure, toute morale, du collège et la connaissance d'un pays plus beau encore que son pays natal, plus pittoresque et varié dans ses aspects, plus grandiose dans ses horizons. « Glace vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie et qui réverbérait l'œuvre de Dieu », son âme allait se pénétrer, de plus en plus, de ce sentiment du divin qu'on rencontre à un si haut degré dans ses poésies et qui forme la poésie elle-même.

C'est avec une exactitude parfaite que sa mémoire lui représente, sur la face méridionale de la maison des Pères de la Foi, le large perron qui domine les jardins ; puis, dans les étages supérieurs, les vastes dortoirs transformés en belvédères, permettant de contempler au loin la splendide succession de collines et de montagnes qui distingue cette partie du Bugey.

(1) On a vu plus haut que les Pères de la Foi n'étaient pas des Jésuites. Ils ne le devinrent que plus tard individuellement.

« En traversant, par un large vestibule, ce gros bâtiment, on arrivait à un magnifique perron, dominant de beaux jardins. Les jardins longeaient d'abord les bâtiments : les fenêtres de l'édifice ouvraient toutes sur ces allées d'arbres fruitiers et sur ces carrés de légumes et de fleurs. Le silence et les odeurs suaves montaient dans les chambres des ecclésiastiques. Au-dessus, c'était un vaste dortoir, où deux rangs de rideaux séparaient nos lits. Le mien était à l'angle du dortoir ; une fenêtre me séparait, de l'autre côté, des lits de mes camarades. En écartant un coin du rideau, je plongeais librement mes regards dans les jardins, puis sur la vallée ou prairie qui leur faisait suite. Le hasard de cette place me parut un don de Dieu. Je l'en remerciai comme d'une faveur ; il m'était si doux de contempler en silence, la nuit, la lune mélancolique, flottant sur la cime des hauts peupliers ; le jour, les premières lueurs du matin. Je me croyais à Milly.

« Après le jardin potager, on aperçoit l'entrée d'un long bocage de charmilles, réservé pour la promenade solitaire des Pères et des professeurs. On en voyait toujours un ou deux, en redingote noire, un livre à la main, lire leur office s'ils étaient prêtres ou leurs livres classiques s'ils nous préparaient les leçons. On eût dit des ombres errantes dans les champs Elyséens. Cette vue inspirait le recueillement et l'étude ; on y sentait aussi la piété...

« L'aile de l'édifice qui tournait à gauche, pour envelopper la cour du côté de la ville, était consacrée à d'immenses salles pour l'étude en commun, avant ou après les classes. L'église était à côté ; on y descendait par un escalier dérobé pour assister aux cérémonies pieuses. Elles étaient célébrées avec beaucoup de dignité et beau-

coup de pompe. La musique, exécutée par les plus habiles d'entre nous, les costumes, les chants, les attitudes, le silence, les parfums d'encens, les figures recueillies des prêtres et des enfants de chœur nous y communiquaient à tous une espèce de contagion sacrée. Je n'y vis jamais un scandale ou même une inconvenance. Un ange gardait la maison de Dieu. Le grand ressort des Pères de la Foi était là. La conscience de leurs élèves y avait son sanctuaire. C'était le Saint des saints de l'édifice. Les dimanches surtout et les jours de fête, on y respirait un air surhumain. Tout le monde y changeait de visage ; on en sortait béatifié... »

L'influence de la religion, de sa doctrine par l'enseignement des maîtres, de ses cérémonies par l'éclat des fêtes célébrées au collège, se combine ainsi dans l'âme de l'enfant avec l'action de la nature. Mais ce qui contribue le plus à faire le poète-philosophe que nous admirons, « c'est — déclare M. Ferraz — l'influence de la religion, dont il fut de bonne heure profondément pénétré. Elle l'habitua à dédaigner les choses périssables et à regarder de haut les petites compétitions de nos fourmilières humaines, en lui ouvrant journellement la perspective de l'au-delà. A la différence des religions antiques, la religion chrétienne met en effet la vie future sur le premier plan et rejette la vie présente sur le second : elle fait de la destinée humaine le principal et presque l'unique souci des âmes et crée, pour ainsi dire, en elles, un nouveau sens, le sens de l'Infini. C'est donc à elle surtout que nous devons le chantre des destinées humaines, le poète-philosophe que fut Lamartine. »

Redonnons-lui du reste la parole :

« Après la nature, ce fut la religion qui me fit un peu

poète. » J'en retrouve les traces dans ce passage des *Confidences* qui peint vaguement ces premières sensations de l'Infini dans un cœur d'enfant.

« Ces sensations de la nature se mêlaient de jour en « jour davantage, dans mon âme, avec les pensées et les « visions du ciel. Depuis que l'adolescence, en troublant « mes sens, avait inquiété, attendri et attristé mon ima- « gination, une mélancolie un peu sauvage avait jeté « comme un voile sur ma gaieté naturelle et donné un « accent plus grave à mes pensées comme au son de ma « voix. Mes impressions étaient devenues si fortes « qu'elles en étaient douloureuses. Cette tristesse vague « que les choses de la terre me faisaient éprouver, « m'avaient tourné vers l'Infini. L'éducation éminemment « religieuse qu'on nous donnait chez les Jésuites, les « prières fréquentes, les méditations, les sacrements, les « cérémonies pieuses répétées... exerçaient sur des « imaginations d'enfants ou d'adolescents de vives séduc- « tions. Les ecclésiastiques qui nous les prodiguaient s'y « abandonnaient les premiers eux-mêmes avec la sincé- « rité et la ferveur de leur foi. J'y avais résisté quelque « temps, sous l'impression des préventions et de l'anti- « pathie que mon premier séjour dans le collège de Lyon « m'avait laissées contre mes premiers maîtres. Mais « la douceur, la tendresse d'âme et la persuasion insi- « nuante d'un régime plus sain, sous mes maîtres « nouveaux, ne tardèrent pas à agir, avec la toute- « puissance de leur enseignement, sur une imagination « de quinze ans. Je retrouvai insensiblement, auprès « d'eux, la piété naturelle que ma mère m'avait fait sucer « avec son lait. En retrouvant la piété, je retrouvai le « calme dans mon esprit, l'ordre et la résignation dans

« mon âme, la règle dans ma vie, le goût de l'étude, le « sentiment de mes devoirs, la sensation de la communi- « cation avec Dieu, les voluptés de la méditation et de la « prière, l'amour du recueillement intérieur et ces extases « de l'adoration, en présence de l'Eternel, auxquelles « rien ne peut être comparé sur la terre, excepté les « extases d'un premier et pur amour. Mais l'amour divin, « s'il a des ivresses et des voluptés de moins, a de plus « l'infini et l'éternité de l'Etre qu'on adore ! Il a de plus « encore sa présence perpétuelle devant les yeux et dans « l'âme de l'adorateur. Je le savourai dans toute son « ardeur et dans toute son immensité...

« Ma physionomie en fut modifiée ; la légèreté un peu « évaporée de l'enfance y fit place à une gravité tendre « et douce, à cette concentration méditative du regard « et des traits qui donne l'unité et le sens moral au visage. « Je ressemblais à une statue de l'adolescence enlevée « un moment, de l'abri des autels, pour être offerte en « modèle aux jeunes hommes. Le recueillement du sanc- « tuaire m'enveloppait jusque dans mes jeux et dans mes « amitiés avec mes camarades. Ils m'approchaient avec « une certaine déférence, ils m'aimaient avec réserve.

« J'ai peint, dans *Jocelyn*, sous le nom d'un personnage « imaginaire, ce que j'ai éprouvé moi-même de chaleur « d'âme contenue, d'enthousiasme saint répandu en « élancements de pensées, en épanchements et en larmes « d'adoration devant Dieu, pendant ces brûlantes années « d'adolescence, dans une maison religieuse. Toutes mes « passions futures encore en pressentiment, toutes mes « facultés de comprendre, de sentir et d'aimer encore en « germe, toutes les voluptés et toutes les douleurs de « ma vie encore en songe, s'étaient, pour ainsi dire,

« concentrées, recueillies et condensées dans cette « passion de Dieu, comme pour offrir au Créateur de mon « être, au printemps de mes jours, les prémices, les « flammes et les parfums d'une existence que rien n'avait « encore profanée, éteinte ou évaporée avant lui.

« Je vivrais mille ans que je n'oublierais pas certaines « heures du soir où, m'échappant pendant la récréation « des élèves jouant dans la cour, j'entrais par une petite « porte secrète dans l'église déjà assombrie par la nuit « et à peine éclairée, au fond du chœur, par la lampe « suspendue du sanctuaire : je me cachais dans l'ombre « plus épaisse d'un pilier ; je m'enveloppais tout entier « de mon manteau comme dans un linceul ; j'appuyais « mon front contre le marbre froid d'une balustrade et, « plongé, pendant des minutes que je ne comptais plus, « dans une muette mais intarissable adoration, je ne « sentais plus la terre sous mes genoux ou sous mes « pieds et je m'abîmais en Dieu, comme l'atome flottant « dans la chaleur d'un jour d'été s'élève, se noie, se perd « dans l'atmosphère, et, devenu transparent comme « l'éther, paraît aussi serein que l'air lui-même et aussi « lumineux que la lumière. »

« De telles extases, que je goûtai alors sans songer à les exprimer, sont la puberté de l'âme ; elles sont aussi la poésie elle-même dans sa substance la plus éthérée. Du jour où je les eus savourées dans la coupe enivrante de mon mysticisme d'adolescent, je sentis en moi comme une confuse révélation de poésie nouvelle. La mythologie classique de l'Olympe ne me donnait pas de tels enivrements ; je sentais que ces fables étaient mortes et qu'on nous faisait jouer aux osselets avec les os d'une poésie sans moelle, sans réalité et sans cœur. Je m'ennuyais de

ce néant de mensonges : le vrai m'attirait : je le pressentais dans la nature et dans son auteur… »

Les vives impressions ressenties en face de la nature par Lamartine adolescent, la manière dont il en rend compte, expliquent le jugement que porte sur lui M. Ferdinand Brunetière. M. Brunetière déclare que Lamartine « est, chez nous, le poète de la nature, le seul peut-être que nous ayons, en tous cas, le plus grand. » « Il l'est, ajoute-t-il, pour n'avoir pas appris à décrire la nature, mais pour avoir commencé par la sentir. C'est la sincérité de ses impressions qui en fait non seulement la profondeur ou l'intimité, mais encore, dans notre poésie, la presque unique originalité. Et la sincérité de ses impressions, à son tour, il en doit la meilleure part à son éducation, cette éducation que l'on reçoit involontairement des choses et qui fait, en chacun de nous, le fond durable et persistant de tout ce que nous sommes. »

Autour du jeune Lamartine, tout, en effet, était beau, tout était vrai, tout était sincère : la nature avec les magnifiques spectacles que lui offrait le Bugey, la douce et respectueuse confraternité des camarades, le recueillement et la foi des professeurs, comme le cœur de cette sainte mère qui, de Mâcon ou de Milly, suivait attentivement les diverses phases de sa vie de collège et dont l'image n'était jamais absente de son esprit.





V

Vie scolaire de Lamartine ; Professeurs et Camarades

La première chose que firent ses nouveaux maîtres fut d'apprécier son degré d'instruction.

« Les Pères de la Foi m'essayaient, de classe en classe, pour connaître ma vraie force ; je montais, je descendais en peu de leçons : il n'était pas facile de me mesurer au juste. La raison était précoce, l'attention inégale : je décourageais les professeurs. A la fin, on me fixa en troisième, cette classe indécise où l'on peut être encore un enfant dans l'étude des langues et un homme de goût dans la rhétorique.

« Il y avait là un Père de la Foi qui contribua beaucoup à me fixer auprès de lui. C'était un prêtre de bonne compagnie et d'estimable caractère, qui n'avait du prêtre que l'habit et la vertu, mais qui, dans tout le reste, était un homme du monde : il s'appelait le Père Béquet (1). Je n'ai jamais su précisément d'où il venait, dans quelle maison et surtout dans quelle famille distinguée il avait pris cette physionomie délicate, ces manières choisies, ce regard fin et doux, ce parler gracieux, qui le faisaient

(1) Pierre Béquet, né à Paris le 9 janvier 1771. Prêtre en 1799, mort à Toulouse en 1849.

remarquer, aimer et préférer à tous. Il n'avait aucun pédantisme. Son ton dans la classe était, pour les petits comme pour les grands, le ton d'un père de famille qui instruisait ses propres enfants : il badinait même en reprenant : il grondait, mais c'était avec un sourire ; jamais nous ne le vîmes en colère. Ses corrections étaient celles d'une mère. Si elles eussent coûté ou une humiliation ou une larme à l'un de nous, il aurait rougi et pleuré lui-même. Aussi l'heure de la classe, que l'on redoutait ailleurs, était-elle une véritable heure de plaisir chez lui : on étudiait, on s'amusait ; mais on riait avec décence et modestie, pour ne pas répondre à l'aménité du maître par l'inconvenance des écoliers. Tout le monde, dans la classe du Père Béquet, prenait le ton de la meilleure compagnie. Sa piété même était souriante ; on voyait, quand c'était son tour de nous dire la messe, qu'il se contenait pour être plus respectueux et plus édifiant. Nous n'en étions que plus édifiés nous-mêmes ; la gravité de son visage était la meilleure leçon. L'office fini, on n'en parlait plus. L'ombre de Dieu avait passé ; sa figure redevenait lumineuse et aimante comme avant. Ses meilleurs amis, dans les jardins, dans les cours, dans les promenades, étaient les plus âgés, les plus distingués de ses élèves : il causait plus familièrement avec eux. Il se formait ainsi un groupe choisi d'opinions au moyen duquel il communiquait à toute la classe une distinction de sentiments et une finesse de goût qui devenaient une sorte de confraternité d'élégance. Il va sans dire que je m'attachai à ce centre.

« Le père Béquet résumait en lui tout l'enseignement du collège. Comme il devint professeur de seconde et qu'il me suivit ainsi, jusqu'à la rhétorique, mes compa-

gnons et moi nous n'eûmes pas d'autre maître pendant trois ans, et les aimables vertus de son enseignement devinrent les grâces d'état de cette époque de notre vie. Il eût été un charmant Fénelon de l'éducation d'un prince, il resta un Fénelon de hasard dans une école de montagne. Ses supérieurs le rappelèrent, je crois, en Belgique, quand l'ordre fut dispersé en France par Fouché...

« Un professeur de physique et de mathématiques, entré par piété chez les Pères de la Foi, ressemblait par sa douceur et ses vertus au Père Béquet. Son nom était Demouchel (1). Il avait l'intelligence assez grande, assez clairvoyante pour voir quelque chose à travers la nature : c'était Dieu. Mais il le voyait sans ombre et sans superstition, comme l'effet voit sa cause, et il nous le faisait voir ainsi. Les mathématiques étaient sa langue ; il ne discutait pas, il démontrait. » M. Demouchel était sorti de l'Ecole polytechnique où il avait été camarade de promotion d'Arago.

« Un autre jeune homme de Belgique, le père Wrindts (2), était un enfant amoureux de Mirabeau. Il se nourrissait d'illusions tendres et féminines. Notre imagination l'aimait...

« Venait ensuite le Père Varlet (3), savant homme, de la nature des anciens moines. Il était instruit, mais sévère et peu parleur ; il méditait sans cesse. On lui avait assigné, outre la classe de rhétorique, à laquelle il était peu propre, les fonctions de confesseur habituel de cette jeunesse. Il

(1) Etienne Demouchel, né à Montfort-l'Amaury le 10 juillet 1772. Prêtre en 1802, mort à Rome en 1840.

(2) Jean-Pierre Wrindts, né à Anvers le 6 février 1781. Prêtre en 1796, mort à Poitiers en 1854

(3) Jean-Pierre Varlet, né le 13 mars, à Reims. Prêtre en 1796, mort à Poitiers en 1854.

s'en acquittait avec scrupule et rigueur, mais sa conscience tremblait autant que la nôtre : il était bon néanmoins, mais toujours silencieux... »

Il y en avait un autre, le Père XXX, qui « était certainement un brave homme, mais le plus désagréable des honnêtes gens ». On l'avait chargé de la classe de philosophie. Avec une figure rébarbative, des cheveux roux, qui se dressaient en vergette sur son front, des yeux obliques, un sourire amer et dur, il ne lui avait pas été possible de se faire aimer, soit de Lamartine, soit de ses camarades.

Ils ne pouvaient l'aimer, surtout en le comparant avec son collègue.... un autre professeur, qui avait été officier dans les armées de la République. « Celui-ci était un homme naïf, instruit, doux. Il avait été converti par je ne sais quel miracle qu'il ne cessait de nous raconter, comme une preuve de l'intervention divine dans les destinées d'un homme de foi. Il était fort aimé, malgré sa naïveté, car cette naïveté était honnête et sincère...

« Un autre, qu'on appelait l'abbé Letourneur et qui était fils d'une marchande d'oranges de la rue de Sèvres, à Paris, avait tout l'esprit qui court dans le ruisseau de cette capitale. Un miracle de démocratie l'avait fait élever, par des prêtres charitables, dans un séminaire de faubourg. Son intelligence alerte l'y avait fait distinguer... Les Jésuites l'avaient remarqué et convoité. Il était entré chez eux avec ardeur ; il n'avait pas tardé à leur plaire et à les éblouir. Il était propre à tout... C'était la dévotion éloquente et l'épigramme sacrée contre les plaisanteries philosophiques du monde..... Il quitta l'ordre, il resta pieux et devint évêque... Je n'ai jamais rencontré un homme plus aimable...

« L'inflexibilité religieuse de l'ordre était personnifiée dans le Père Debrosse, qui en était le supérieur. Ce n'était point un homme de premier mérite, mais de première vertu. Il était d'un parfait bon sens, cela suffit pour gouverner. Il dirigeait tout ce petit monde sans violence et sans partialité. Chacun était sûr de sa justice. Sa figure calme, douce et grave, disait ce qu'il était. Un changement de directeur eût été une révolution dans la maison. Tout y était l'ordre et la paix, maintenus dans une liberté suffisante... »

Tels sont les professeurs dont Lamartine a gardé le plus vivant souvenir et qu'il signale dans ses *Mémoires* et ses *Souvenirs et Portraits*.

A ceux qui ont été nominativement cités jusqu'ici par le poète et par nous, aux noms des Varin, Roger, Béquet Vrindts, Debrosse, Varlet, Jennesseaux, Demouchel, il faudrait ajouter, pour donner une énumération plus complète des Pères de la Foi affectés au collège de Belley, un professeur que cite M. Emile Deschanel, le Père Brumoy, traducteur de quelques chefs-d'œuvre du théâtre grec et les Pères Barrat (1), Ronsin (2), Bruson (3). Ces professeurs, chargés des classes de sciences et de lettres ou de la direction n'étaient pas les seuls.

Les pères de famille trouvaient réunis au collège de Belley, toutes les ressources, tout le personnel que

(1) Louis Barrat, né, à Joigny le 30 mars 1768. Prêtre en 1785, mort à Paris en 1845.

(2) Pierre Ronsin, né à Soissons, le 18 janvier 1771. Prêtre en 1801, mort à Toulouse en 1846, célèbre dans la congrégation.

(3) Charles Bruson, né, le 2 juillet 1764, à Condé par Mireau. Prêtre en 1790, mort à Gand, en 1838. Il a été quelque temps supérieur du collège.

réclame une éducation complète. Rien de ce qui pouvait former et embellir l'âme, développer et assouplir le corps, n'avait été omis. L'escrime, l'équitation et les divers exercices physiques étaient menés de front avec les travaux intellectuels et les pratiques morales destinées à tremper les caractères.

Parmi les arts d'agrément, la musique recevait une direction spéciale d'un jeune artiste plein de talent, M. François Dupart (1775-1853). Lorsque, en 1804, il fut appelé au collège de Belley, M. François Dupart jouissait déjà d'une légitime réputation : à l'âge de quatorze ans il s'était engagé comme petite flûte dans la musique du royal Dauphiné, qu'avait dirigée son père ; il se plaisait à raconter qu'il avait fait toutes les campagnes de la République, celle de l'Argonne (avec Dumouriez), où il avait connu le duc de Chartres (Louis-Philippe) : celle de Hollande (avec Pichegru), etc., etc. ; celles d'Italie (avec Bonaparte), où il était chef de musique à vingt ans : celle de Naples (avec Championnet), etc... Il venait de quitter Tournon (Ardèche) pour habiter Thoissey (Ain), lorsque les Pères de la Foi le demandèrent auprès d'eux, à Belley.

M. Charles Dupart (fils de François) — un autre artiste et compositeur qui laissa les plus vives sympathies dans la ville de Belley — nous a raconté que son père avait donné des leçons de flûte à Lamartine. Mais rien ne le lui avait fait distinguer parmi ses camarades ; s'il ne s'était pas illustré dans la suite, M. Dupart n'en aurait peut-être jamais parlé à son fils.

Lamartine avouait du reste lui-même que, tout en aimant beaucoup la musique, il ne sut pas profiter des

leçons qui lui furent données. Nous en avons pour preuve l'anecdote suivante.

Un soir, en juin 1850, alors que, pour la seconde fois, il voguait vers l'Orient, avec sa femme et ses amis de Chamborant et de Champeaux, il se mit à reproduire « d'un timbre vibrant, large, harmonieux, sonore, les plus beaux passages de Rossini. Il les rendit, avec tant d'expression et de goût, qu'il fut impossible à M. de Chamborant de contenir sa surprise et son admiration.

« Ne soyez pas si prompt à me louer, répliqua Lamartine. Je ne sais pas une note, je ne connais pas un instrument et quoique je me sois essayé sérieusement à jouer de la flûte, je n'ai pu parvenir à en tirer un son. » (Lamartine inconnu par M. de Chamborant.)

Voilà qui explique pourquoi M. François Dupart n'a pas distingué Lamartine parmi les autres élèves de son cours.

Nous connaissons les professeurs de Lamartine ; il va nous faire connaître maintenant ses amis. Son choix fut bientôt fait.

« Le lendemain, j'avais déjà des amis. Je les pris d'abord à leur figure, c'est ce qui trompe le moins. Les premiers furent des Italiens de Turin, d'Alexandrie, d'Asti, Sambuy, Alfieri (1), Ghilini. Ils étaient de grandes maisons de leur pays.... Alfieri, grand et beau comme le poète son oncle, était fils du marquis Alfieri, attaché à la maison de Savoie et qui fut ambassadeur, après la Restauration, auprès des Bourbons... Alfieri, avec qui je restai lié depuis, devint président du Sénat piémontais...

(1) On trouve, dans les *Poésies inédites* de Lamartine, des stances dédiées à son ami, César Alfieri, sur l'ombre de son oncle, Victor Alfieri, le poète tragique.

Il y jouit de l'influence due à son esprit et de la considération acquise par son mérite. Sambuy, de race militaire, suivit la même carrière, sous Bonaparte, et s'y distingua. Quant à Ghilini, sa destinée était écrite sur sa figure, la plus douce et la plus gracieuse qu'il fût possible d'admirer sur une statue de jeune homme. Il était difficile de ne pas l'aimer à première vue. Sa mère et ses sœurs ne pouvaient pas avoir des yeux plus bleus, un teint plus blanc et plus transparent que le sien, une physionomie plus grave et plus modeste. Il fut choisi pour page de la Cléopâtre napoléonienne, la belle princesse Borghèse, à Turin. Je ne sais plus quand la mort le cueillit, mais c'était un rameau de la tige humaine destiné à fleurir sur le versant des Alpes françaises... »

Donner les noms des camarades de Lamartine au collège de Belley serait citer les familles les plus connues de Belley et de la région. M. François Dupart, le professeur de musique dont nous parlons plus haut, se souvenait d'avoir eu comme élèves, avec Lamartine, MM. de Mépieu, (oncle de M. d'Arcollières, président de l'Académie de Savoie), de Virieu, d'Arloz (1), Terme (depuis maire de Lyon et député), etc. Lamartine conserva des relations très amicales avec M. Jenin (plus tard maire et conseiller général de Virieu-le-Grand). M. Jenin avait deux ans de plus que Lamartine, mais était de la même classe que lui. Lamartine avait d'ordinaire le premier rang et M. Jenin le second. Malgré cette situation, grande fut l'intimité des deux rivaux. Lamartine correspondit avec M. Jenin dès sa sortie de collège et son nom revient

(1) Comte Alexandre d'Arloz, père de M. Louis d'Arloz (dernier propriétaire du château de Grammont, près Ceyzérieu) et grand-père des MM. d'Arloz existants.

souvent dans ses lettres, ainsi que ceux de Laboré (1) (docteur Alexandre Laboré, père de deux religieux très distingués, l'un Jésuite, l'autre Dominicain), Guichard de Bienassis, Aymon de Virieu, Louis de Vignet, Revoux, Rombeau, Labbé, Revel, Galtier, Ghilini, Charles de Remondage, Saint-Pulgent (2) (père de M. de Saint-Pulgent, chanoine de la Primatiale à Lyon et oncle de M. de Saint-Pulgent, préfet de l'Ain sous le second Empire.)

« Alexandre Laboré », nous écrit son fils, le R. P. Amb. Laboré, « fut, en effet, le condisciple de Lamartine chez les Pères de la Foi... Le souvenir de ces années de collège ne s'effaça jamais de son esprit et, jusqu'à l'âge le plus avancé, il aimait à redire quelle cordiale amitié l'avait uni à Lamartine et aussi quelle reconnaissance affectueuse il gardait à ses premiers maîtres. »

D'après la lettre qu'a bien voulu nous écrire M. le chanoine de Saint-Pulgent et les souvenirs particuliers de son père, « Lamartine avait, au collège, quelque chose de rêveur et d'abstrait qui faisait qu'il ne se mêlait pas trop à la partie vivante et un peu tapageuse des élèves. »

En revanche, il s'était fait déjà une réputation de beau

1. Le docteur Alexandre Laboré était né à Lyon en 1789. C'est aussi à Lyon qu'il est pieusement décédé en octobre 1874, après avoir fourni dans la médecine une longue et heureuse carrière, durant laquelle il demeura toujours fidèle aux principes et aux enseignements de sa jeunesse.

L'aîné de ses quatre enfants, le R. P. Francisque Laboré, entra dans la Compagnie de Jésus. L'unique survivant est le R. P. Amb. Laboré, provincial des Frères Prêcheurs à Lyon.

2. Jean-Baptiste-Marie Chambodue de Saint-Pulgent. Né au château de Saint-Pulgent, commune de Saint-Martin-la-Sauveté (Loire). Homme juste et bon, d'une grande fermeté, il fut maire de sa commune pendant 55 ans et décoré de la Légion d'honneur comme doyen des maires de son département.

parleur et une place à part. Le petit Alphonse avait fidèlement retenu les vieilles légendes de son pays natal, racontées en patois le soir à la veillée. M. Félix Reyssié nous apprend que, sur le verso d'un dictionnaire latin tout dépenaillé, conservé à Saint-Point, un de ses condisciples, au bas du nom de « Lamartine », a écrit : « Diseur de contes ».

M. Félix Mathieu (1) du Bourg, ancien conseiller à la Cour d'appel de Lyon, ancien camarade de Lamartine au collège de Belley, a gardé du futur poète une grammaire — conservée aujourd'hui dans sa famille — où un voisin d'étude a écrit un grossier épigramme, qui montre qu'il se distinguait déjà des âmes communes et qu'elles le jalousaient.

Un autre de ses condisciples Lyonnais, M. Desguerres, eut toujours, nous dit-on, beaucoup de sympathie, d'affection pour Lamartine et sut le lui montrer dans les phases les plus graves de son existence. Aux heures si douloureuses de sa vieillesse, il s'appliqua notamment à ranimer et à soutenir la vigueur de sa foi chrétienne.

Mais les trois camarades de collège avec lesquels il contracta les liens de la plus intime amitié furent Aymon de Virieu, Prosper Guichard de Bienassis et Louis de Vignet. Leur amitié naquit de la sympathie des caractères et de la conformité des aspirations intellectuelles, surtout de l'affinité qui rapproche les hommes de talent ou de génie. Nous reparlerons d'eux plus loin.

(1). M. Félix-Mathieu du Bourg est le père de M. l'abbé du Bourg, qui, de concert avec M. l'abbe Rambaud, a fondé et dirigé, dans un populeux quartier de Lyon (le quartier de la Guillotière) un vaste et admirable hospice de vieillards, appele cité Rambaud ou de l'Enfant-Jesus.

Lamartine avait trouvé les maîtres, l'éducation, le milieu qui convenaient à sa nature et à son cœur. A sa grande satisfaction et à celle de ses parents, il prit très vite sa part au mouvement général de cet excellent collège ; après sa première année scolaire (1803-1804), il sortit transformé sous tous les rapports.

Aux vacances, sa mère revint le chercher et écrivit à Belley, sur son journal, la note suivante, où elle donne encore aux Pères de la Foi le nom de Jésuites, bien qu'en réalité, comme nous l'avons vu, ils ne le fussent pas alors :

« 14 septembre 1804.

« Je suis à Belley, d'où je dois ramener Alphonse pour ses vacances ; je l'ai vu dans la cour en arrivant, il a été aussi ému que moi : il est devenu tout à coup si pâle que j'ai cru qu'il allait s'évanouir. Ah ! comme nous nous sommes embrassés !

« Il doit jouer un rôle d'orateur demain, dans les exercices que les Jésuites font faire à la fin de l'année d'étude, en public, à tous les meilleurs écoliers. Cela me trouble autant que si c'était moi qui devais faire le discours. »





VI

Formation et développement de la pensée chez Lamartine ; ses vues sur l'éducation littéraire et les exercices classiques.

De la ville de Belley, où ses idées se développaient, se précisaient, prenaient un corps, Lamartine, comme on s'en est aperçu et s'en apercevra plus encore, se reportait jusqu'à la terre natale, jusqu'à Milly : son cœur y recueillait les souvenirs de sa tendre enfance et son imagination s'y emplissait de figures empruntées à la vie champêtre. Là, il avait vécu, au milieu des moutons et des génisses, de l'existence des bergers, ou chanté, sur les coteaux, avec les vignerons.

Là, sa mère avait épié jour à jour sa pensée, « pour la tourner, à sa première apparition, vers Dieu, comme on épie le ruisseau à sa source, pour le faire couler vers le pré où l'on veut faire reverdir l'herbe nouvelle ». Elle lui avait enseigné, une à une, ces lettres mystérieuses qui, par leur assemblage, composent les syllabes, les mots, la phrase et, ô prodige de transformation ! la pensée. Ses premiers respects pour le livre, « milieu surhumain », où s'opère ce phénomène, lui étaient venus

« d'où vient toute révélation aux enfants », de sa mère.

Elle avait « la piété d'un ange dans le cœur et l'impressionnabilité d'une femme sur les traits ». Son visage, où la beauté physique et la sainteté de ses pensées « luttaient ensemble, comme pour s'accomplir l'une par l'autre », témoignait de la vie intense de son âme, quand, le soir, ayant déposé son aiguille, elle prenait, sur une tablette, à côté de son lit, un volume de dévotion, qu'elle tenait de Mme des Roys. « Sa physionomie, ordinairement si ouverte et si répandue sur tous ses traits, changeait tout à coup d'expression : elle se recueillait comme la lueur d'une lampe, quand on la couvre de la main contre le vent. »

« Ses lèvres articulaient à peine un léger et imperceptible mouvement ; mais ses yeux, baissés tour à tour sur la page ou levés vers le ciel, la pâleur et la rougeur alternative de ses joues, ses mains, qui se joignaient quelquefois, en déposant, pour un moment, le livre sur ses genoux, l'émotion qui gonflait sa poitrine » et qui se révélait par une respiration plus forte qu'à l'ordinaire, tout faisait conclure à l'intelligence enfantine du futur poète qu'elle disait à ce livre des choses inentendues de lui mais bien intéressantes.

Ce fut le premier sentiment littéraire de Lamartine. Avant d'entreprendre ses études classiques, il avait compris de la sorte à demi qu'il existait, par ces livres sans cesse feuilletés sous les mains pieuses de sa mère, « je ne sais quelle littérature sacrée », par laquelle, au moyen de certaines pages, qui contenaient sans doute des secrets au-dessus de son âge, « Celui qu'on nommait le bon Dieu s'entretenait avec les mères et les mères

s'entretenaient avec le bon Dieu ». Alors, il n'avait d'autres maîtres que son père et sa mère : « Je les voyais lire et je voulais lire ; je les voyais écrire et je leur demandais de m'aider à former mes lettres... »

De bonne heure, son goût pour la lecture devint très vif. On avait peine à lui trouver assez de livres appropriés à son âge. Ce fut encore sa mère qui le guida dans le choix de ces derniers : elle modérait en lui l'impatience de connaître et ne lui livrait les livres que peu à peu et avec discernement. La Bible abrégée, les ouvrages de Mme de Genlis, ceux de Berquin, des morceaux de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre, la *Jérusalem délivrée*, *Robinson*, quelques fragments de tragédie lus par son père, à la veillée, lui fournirent les premiers sucs nourriciers de sa jeune intelligence.

Lamartine, dans la préface des *Méditations*, exprime le plaisir qu'il ressentit en entendant lire *Mérope*, de Voltaire, par son père, dont la voix était « sonore, douce, grave, vibrante comme les palpitations d'une corde de harpe ». Il dit avec quelles délices il retrouvait, sur les rayons poudreux du salon de famille, la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, et le *Télémaque*, de Fénelon. Mais il réprouve, dans l'enseignement en général, les poésies froides, qui ne disent rien au cœur et à l'âme. Il n'aime ni « les pitoyables rapsodies du Père Ducerceau et de Mme Deshoulières », ni les épîtres de Boileau sur l'*Equivoque*, sur les bruits de Paris et sur les mauvais dîners du restaurant Mignot, ni surtout, du même auteur, les satires et les plaisanteries de sacristie. Et il se demande ce que peut être la poésie d'un peuple « qui ne donne, pour modèle du beau dans les vers, à sa jeunesse, que des poèmes burlesques et qui, au lieu de l'enthou-

siasme, enseigne la parodie à des cœurs et à des imaginations de quinze ans. » Ce qui le rebuta le plus dans son enfance — nous lui laissons exprimer son opinion avec toute son originalité et son indépendance, bien qu'elle ait dû s'atténuer beaucoup dans la suite — c'étaient les fables de La Fontaine qu'on lui faisait apprendre de mémoire, selon la coutume : fables aux vers « boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille, ni sur la page... » « Ces histoires d'animaux, ajoute-t-il, qui parlent, qui se font des leçons, qui se moquent les uns des autres, qui sont égoïstes, railleurs, avares, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous, me soulevaient le cœur. Les fables de La Fontaine sont plutôt la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard que la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant : c'est du fiel, ce n'est pas du lait pour les lèvres et pour les cœurs de cet âge. Ce livre me répugnait : je ne sais pas pourquoi. Je l'ai su depuis : c'est qu'il n'est pas bon. Comment le livre serait-il bon ? l'homme ne l'était pas. On dirait qu'on lui a donné par dérision le nom du *bon La Fontaine*. La Fontaine était un philosophe de beaucoup d'esprit, mais un philosophe cynique. Que penser d'une nation qui commence l'éducation de ses enfants par les leçons d'un cynique ? Cet homme qui ne connaissait pas son fils, qui vivait sans famille, qui écrivait des contes orduriers en cheveux blancs pour provoquer les sens de la jeunesse, qui mendiait, dans des dédicaces adulatrices, l'aumône des riches financiers du temps pour payer ses faiblesses ; cet homme dont Racine, Corneille, Boileau, Fénelon, Bossuet, les poètes, les écrivains ses contemporains, ne parlent pas ou ne parlent qu'avec une espèce de pitié comme d'un vieux enfant, n'était ni un sage, ni un

homme naïf. Il avait la philosophie du sans-souci et la naïveté de l'égoïsme. Douze vers sonores, sublimes, religieux d'Athalie, m'effaçaient de l'oreille toutes les cigales, tous les corbeaux et tous les renards de cette ménagerie puérile. J'étais né sérieux et tendre, il me fallait dès lors une langue selon mon âme. Jamais je n'ai pu depuis revenir de mon antipathie contre les fables...

« Les beaux versets des psaumes de David, que notre mère nous récitait le dimanche, en nous les traduisant, pour nous remplir l'imagination de piété, me paraissaient aussi une langue bien supérieure à ces misérables puérilités de La Fontaine et je comprenais que c'était ainsi qu'on devait parler à Dieu. »

Lamartine montra, tout enfant, sa prédilection pour les vers. Quand son père lui avait fait, le soir, quelque lecture poétique, il se disait en lui-même : « Voilà une langue que je voudrais bien savoir, que je voudrais bien parler quand je serai grand ».

Et quand neuf heures sonnaient « à la grosse horloge de noyer de la cuisine » et qu'il avait fait sa prière et embrassé son père et sa mère, il repassait, en s'endormant, ces vers « comme un homme, qui vient d'être ballotté par les vagues, sent encore, après être descendu à terre, le roulis de la mer et croit que son lit nage sur les flots ». Il cherchait toujours, de préférence, des ouvrages qui contenaient des vers, parmi les volumes oubliés sur la table de son père ou sur le piano de sa mère, au salon. Mais son esprit indépendant et son imagination ne se pliaient, qu'avec une certaine gêne, aux dures exigences des exercices classiques. Il en fait l'aveu dans ses *Souvenirs et Portraits* et dans la préface des *Méditations*.

« Bientôt les premières études de langues, commencées sans maîtres dans la maison paternelle, puis les leçons plus sérieuses et plus disciplinées des maîtres dans les écoles, m'apprirent qu'il existait un monde de paroles, de langues diverses : les unes qu'on appelait mortes, et qu'on ressuscitait si laborieusement, pour y chercher comme une moelle éternelle, dans des os desséchés par le temps : les autres qu'on appelait vivantes et que j'entendais vivre en effet autour de moi...

« Les enfants voudraient qu'il n'y eût pas d'autre langue que celle qu'ils balbutient, entrecoupée de baisers, sur le sein de leurs nourrices ou sur les genoux de leurs mères... »

« La peine qu'un malheureux enfant se donne à apprendre une langue morte et à chercher, dans un dictionnaire, le sens français du mot qu'il lit, en latin ou en grec, dans Homère, dans Pindare ou dans Horace, lui enlève toute la volupté de cœur ou d'esprit que lui ferait la poésie même, s'il la lisait couramment en âge de raison. Il cherche au lieu de jouir. Il maudit le mot sans avoir le loisir de penser au sens. C'est le pionnier qui pioche la cendre ou la lave dans les fouilles de Pompéi ou d'Herculanum, pour arracher du sol, à la sueur de son front, tantôt un bras, tantôt un pied, tantôt une boucle de cheveux de la statue qu'il déterre... »

Les ardents désirs de Lamartine, son enthousiasme de poète et d'artiste, sa passion du beau et du vrai, causent son antipathie pour le travail d'interprétation que l'on impose à l'élève. Il voudrait pouvoir découvrir les pensées et les images cachées sous un texte ardu, aussi aisément qu'on contemple « les divinités de l'art du Vatican ou du palais Pitti à Florence ». Mais bientôt il

n'éprouve plus la même peine à traduire, de leur langue dans la nôtre, les chefs-d'œuvre des auteurs anciens. Ces exercices si propres à donner de la précision à la pensée, de la concision à la phrase, il les goûte, il les savoure et s'aperçoit qu'ils lui procurent de nobles jouissances.

« Cependant, malgré la dureté de l'apprentissage, je commençais à trouver, de temps en temps, un plaisir sévère à ces récits pathétiques, à ces belles pensées qu'on nous faisait exhumer, mot à mot, de ces langues mortes : un souffle harmonieux et frais en sortait, de temps en temps, comme celui qui sort d'un caveau souterrain muré depuis longtemps et dont on enfonce la porte. Une image champêtre ou un sentiment pastoral de Virgile, une strophe gracieuse d'Horace ou d'Anacréon, un discours de Thucydide, une mâle réflexion de Tacite, une période intarissable et sonore de Cicéron, me ravissaient, malgré moi, vers d'autres temps, d'autres lieux, d'autres langues, et me donnaient une jouissance un peu âpre, mais enfin une jouissance précoce de ce qui devait enchanter plus tard ma vie. C'était, je m'en souviens, comme une consonnance, encore lointaine et confuse, entre mon âme et ces âmes qui me parlaient ainsi à travers les siècles.

« De ce jour la littérature, jusque-là maudite, me parut un plaisir un peu chèrement acheté, mais qui valait mille fois la peine qu'on nous imposait pour l'acquérir... »

« A l'époque où j'entrais dans la vie, Bonaparte était déjà consul. Ma famille m'interdisait de le servir ; mes traditions paternelles m'auraient porté à la carrière des armes : il n'y fallait pas penser.

« On se borna à me faire poursuivre ces études classiques, sans but déterminé, qui sont le premier aliment

de nos intelligences et l'exercice de nos jeunes facultés. Le mécanisme des langues n'eut ni attrait, ni difficulté pour moi jusqu'aux classes véritablement lettrées où l'on traduit et où l'on compose. Là, ce n'est plus la mémoire seulement, c'est l'intelligence, l'imagination et le goût qui entrent en jeu. Je commençais à trouver du charme dans ces leçons parce que j'y trouvais l'exercice de ma propre imagination et de mon propre discernement. La poésie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Boileau, de J.-B. Rousseau, entrait à petite dose choisie et épurée dans ces études. Cette langue antique, toute composée de syllabes sonores et d'images rayonnantes, m'étonnait et me ravissait : il me semblait n'avoir entendu jusque-là que des mots ; mais ici c'était de la musique dans l'oreille, de la peinture dans les yeux, de l'enivrement dans tous les sens. J'étais comme un musicien inné à qui l'on ferait entendre pour la première fois un instrument à vent ou à cordes où ses mélodies intérieures prennent tout à coup une voix réelle. J'étais comme un peintre sans palette devant qui on découvrirait lentement la *Transfiguration* de Raphaël.

« C'était surtout la partie descriptive et pastorale de ces poésies et de ces images qui m'enivrait ; c'est tout simple : j'étais né dans les champs ; mes premiers spectacles avaient été les ombres des bois, les lits des ruisseaux, les grincements de la charrue faisant fumer les gras sillons au lever du soleil dans le brouillard d'automne, les génisses dans l'herbe, les chevreaux sur les rochers, les bergers et les bergères accroupis sur les gazons au pied des blocs de grès, à l'entrée des cavernes, autour des feux de broussailles dont la fumée bleue léchait

la colline et se fondait dans le firmament. Je devais retrouver, avec délices, dans les descriptions de Théocrite, de Virgile, de Gessner, les images connues et embellies par l'imagination de ces poètes.

« Et, à ce sujet, je ne puis m'empêcher de vous faire observer, en passant, que l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, l'homme fait, prendraient bien plus de goût à la littérature et à la poésie, si les maîtres qui la leur enseignent proportionnaient davantage leurs leçons et leurs exemples aux différents âges de leurs disciples ; ainsi, aux enfants de dix ou douze ans chez lesquels les passions ne sont pas encore nées, des descriptions champêtres, des images pastorales, des scènes à peine animées de la nature rurale, que les enfants de cet âge sont admirablement aptes à sentir et à retenir ; aux adolescents, des poésies pieuses ou sacrées qui transportent leur âme dans la contemplation rêveuse de la Divinité et qui ajournent leurs passions précoces en occupant leur intelligence à l'innocente et religieuse passion de l'Infini ; aux jeunes gens, les scènes dramatiques, héroïques, épiques, tragiques, des nobles passions de la guerre, de la patrie, de la vertu, qui bouillonnent déjà dans leur cœur ; aux hommes faits, l'éloquence, qui fait déjà partie de l'action, l'histoire, la philosophie, la littérature froide qui pense, qui raisonne, qui juge ; la satire, jamais! littérature de haine et de combat, qu'il faut plaindre l'homme d'avoir inventée.

« Un enseignement littéraire, ainsi gradué sur l'âge, sur le goût, sur les forces, sur la température des années de votre vie auxquelles elle s'adapte rationnellement, donnerait à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge mûr, un attrait bien plus naturel et bien plus

universel pour les belles choses de l'esprit, en harmonie avec l'âge et le sexe des disciples... »

C'est vers 1856 que Lamartine écrivait ces lignes, où il expose ses vues sur l'éducation littéraire et la grande œuvre de l'enseignement. La plupart des notes que nous citons proviennent de cette même époque, l'époque de sa laborieuse retraite. Ses travaux littéraires et ses retours vers le passé portaient naturellement son esprit vers ses années de collège et ses chères études classiques.

« Les années austères de ces études, continue-t-il, s'écoulèrent ainsi. Les premiers essais de composition littéraire, qu'on nous faisait écrire en grec, en latin, en français, ajoutèrent bientôt à ce plaisir passif le plaisir actif de produire nous-mêmes, à l'applaudissement de nos maîtres et de nos émules, des pensées, des sentiments, des images, réminiscences plus ou moins heureuses des compositions antiques qu'on nous avait appris à admirer. Je me souviens encore du premier de ces essais descriptifs, qui me valut à mon tour l'approbation du professeur et l'enthousiasme de l'école. »





VII

Première composition littéraire

Lamartine va nous raconter, avec amour, l'histoire de sa première composition littéraire. Pour lui, c'est un événement, comme le transport de joie qui suit la première œuvre remarquable du peintre ou du sculpteur. C'est le premier produit de sa vie rurale. Dans la simplicité des mœurs champêtres et, par une gradation insensible, la nature s'y révèle, sous toutes ses formes et toutes ses couleurs, aux regards de l'adolescent.

« On nous avait donné, pour texte libre et vague, une description du printemps à la campagne. Le plus grand nombre de mes condisciples étaient nés et avaient été élevés dans les villes; ils ne connaissaient le printemps que par les livres. Leur composition, un peu banale, était pleine des images des *Bucoliques* : des ruisseaux, des troupeaux, des oiseaux, des bergers assis sous des hêtres et jouant des airs champêtres sur leurs chalumeaux ; des prairies émaillées de fleurs, sur lesquelles voltigeaient des nuées d'abeilles et de papillons. Tous ces printemps étaient italiens ou grecs : ils se ressemblaient les uns

les autres, comme le même visage répété par vingt miroirs différents.

« J'avais été élevé à la campagne, dans l'âpre contrée que je viens de décrire : je n'avais vu, autour de la maison rustique et nue de mon père, ni les orangers à pommes d'or, semant leurs fleurs odorantes sous mes pas, ni les clairs ruisseaux, sortant à gros bouillons de l'ombre des forêts de hêtres, pour aller épandre leur écume laiteuse sur les pentes fleuries des vallons, ni les gras troupeaux de génisses lombardes enfonçant, jusqu'aux jarrets, leurs flancs d'or ou d'albâtre dans l'épaisseur des herbes, ni les abeilles de l'Hymette bourdonnant parmi les cytises jaunes et les lauriers-roses.

« A moins d'emprunter toutes mes images à mes livres, ce qui me répugnait comme un larcin et comme un mensonge, il me fallait donc décrire, d'après nature, l'aride et pauvre printemps de mon pays. Je ne trouvais, dans cette indigente nature, aucune des couleurs poétiques que la nudité de la terre et l'éraillement de mes rochers décrépits me refusaient.

« Je résolus de me passer de la nature imaginaire et de peindre le printemps dans les impressions, dans le cœur et dans les travaux des villageois, tel que je l'avais vu pendant mes heureuses années d'enfance, au hameau où j'avais grandi. Je pensais bien que ma composition serait la plus sèche et que le maître et les condisciples auraient pitié de la pauvreté de mon pinceau. Cependant je pris la plume avec mes rivaux et j'écrivis en toute humilité, mais avec tout l'effort de style dont j'étais capable, ma première composition. Au lieu de la fiction toujours froide, la mémoire des lieux aimés,

toujours chaude, fut ma muse, comme nous disions alors ; elle m'inspira...

« J'ai retrouvé, il y a peu de temps, cette composition d'enfant, écrite d'une écriture ronde et peu coulante, dans un des tiroirs du secrétaire de noyer de ma mère : mes maîtres la lui avaient adressée, pour la faire jouir des progrès de son enfant. Je pourrais la copier ici tout entière : je me contente de l'abréger, sans y rien changer. J'avoue que, si j'avais à l'écrire aujourd'hui, je la ferais peut-être plus magistralement, mais je ne la ferais peut-être pas avec plus de sentiment du vrai sous la plume.

« Voici mon chef-d'œuvre :

« Le coq chante sur le fumier du chemin, au milieu
« de ses poules, qui grattent de leurs pattes la paille,
« pour y trouver le grain que le fléau a oublié dans
« l'épi, quand on l'a battu dans la grange. Le village
« s'éveille à son chant joyeux. On voit les femmes et
« les jeunes filles sortir, à demi-vêtues, des portes des
« chaumières et peigner leurs longs cheveux avec les
« peignes aux dents de buis, qui les lisse comme des
« écheveaux de soie. Elles se penchent sur la margelle
« du puits, pour s'y laver les yeux et les joues dans
« le sceau de cuivre, que la corde, enroulée autour de
« la poulie criarde, élève du fond du rocher jusqu'à
« leurs mains.

« Le vent attiédi de mai souffle, semblable à l'haleine
« d'un enfant qui se réveille ; il sèche, sur leurs visages
« et sur leurs cous, les mèches humides de leurs che-
« veux. On les voit ensuite se répandre dans leurs petits

« jardins, bordés de sureaux, dont la fleur ressemble à
« la neige qui n'a pas encore été touchée du soleil :
« elles y cueillent des giroflées, qu'elles attachent par
« une épingle à leurs manches, pour les respirer tout le
« jour, en travaillant.

« Les hirondelles qui sont revenues, depuis peu de
« jours, des pays inconnus où elles ont un second nid
« pour leurs hivers, n'ont pas encore pris leur vol ; elles
« sont rangées les unes à côté des autres sur les conduits
« de fer blanc qui bordent le toit, afin d'y saluer de plus
« haut le soleil qui va paraître ou d'y tremper leur bec
« dans l'eau que la dernière pluie y a laissée : on dirait
« une corniche animée qui fait le tour du toit. Elles ne
« font entendre qu'un imperceptible gazouillement, sem-
« blable aux paroles qu'on balbutie en rêve, comme si ces
« charmants oiseaux, qui aiment tant la demeure de
« l'homme, avaient peur de réveiller les enfants encore
« endormis dans la chambre haute.

« Enfin le soleil écarte là-bas, du côté du mont Blanc,
« d'épais rideaux de brouillards ou de nuages ; l'astre s'en
« dégage peu à peu comme un navire en feu qui bondit
« sur les vagues en les colorant de son incendie. Ses
« premières lueurs, qui le devancent, teignent les hautes
« collines d'une traînée de lumière rose : cette lueur
« ressemble aux reflets que la gueule du four, où pétillent
« le buis et le sarment enflammés, jette sur les visages
« des femmes qui font le pain. Elle ne brille pas glaciale,
« comme pendant l'hiver, sur le givre des prés ; elle
« chauffe la terre et elle essuie la rosée qui fume en
« s'élevant des brins d'herbe et du calice des fleurs dans
« les jardins. Le caillou que le rayon a touché est déjà
« tiède à la main : le vent lui-même semble avoir traversé

« l'haleine de l'aurore du printemps; il souffle sur les « collines, comme notre mère, quand nous étions petits et « que nous rentrions tout transis de froid, soufflait sur « nos doigts pour les dégourdir.

« Le soleil monte de plus en plus; il atteint déjà la « cime du clocher, dont il fait briller la plus haute pierre « comme un charbon : la cloche, ébranlée par la corde à « laquelle se suspendent les petits enfants au signal du « sonneur, répond à ce premier rayon de soleil par un « tintement de joie qui fait tressaillir et envoler les colom- « bes et les moineaux de tous les toits.

« Les femmes qui tirent l'eau du puits ou qui la rappor- « tent à la maison dans un sceau de bois sur leurs têtes, « s'arrêtent à ce son de la cloche ; elles courbent leurs « fronts en soutenant le vase de leurs deux mains levées, « de peur que leur mouvement ne fasse perdre l'équilibre « à l'eau ; elles adressent une courte prière au Dieu qui « fait lever un jour de printemps. Les murmures, les « bruits, les voix du chemin, cessent un moment, et, à tra- « vers ce grand silence, on entend la nature muette pal- « piter de reconnaissance et de piété devant son Créateur.

« Mais déjà les chèvres et les moutons, impatients « qu'on leur ouvre les noires étables où on les renferme « pendant la neige, bêlent de plus en plus haut pour « qu'on les ramène à leur montagne accoutumée. La mère « de famille descend précipitamment l'escalier raboteux « de la chaumière ; on entend résonner ses sabots de « hêtre ou de noyer sur les marches. Elle lève le loquet « de bois de l'étable ; elle compte ses agneaux et ses « cabris à mesure qu'ils s'embarrassent entre ses jambes « pour sortir les premiers de leur prison ; elle les donne « à conduire aux enfants.

« Les petits bergers, armés d'une branche de houx où « pendent encore les feuilles, prennent, avec leurs chè- « vres, le sentier de rocher qui mène aux montagnes : « ils s'amusent, en montant, à cueillir les rameaux du « buis, que le printemps rend odorant comme la vigne, et à « cueillir au buisson les fruits verts de cet arbrisseau, qui « ressemblent à de petites marmites à trois pieds, amuse- « ment et étonnement de leur enfance. Bientôt on les perd « de vue derrière les rochers et ils ne reviendront que le « soir, quand les chèvres et les brebis traîneront sur les « pierres leurs mamelles gonflées de lait.

« Pendant que les troupeaux montent ainsi vers les « cimes, on voit briller dans les chaumières, à travers les « portes ouvertes, la flamme de fagots allumés par les « femmes pour *tremper la soupe* du matin à leurs maris, « avant d'aller ensemble à la vigne. Après la soupe man- « gée sur la table luisante de noyer, entourée de bancs « de même bois, on voit les vieilles femmes sortir toutes « courbées par l'âge et le travail. Elles se rassemblent et « s'asseyent sur les troncs d'arbres couchés le long des « chemins, adossés au mur échauffé par le soleil levant : « elles y filent leurs longues quenouilles chargées de la « laine blanche des agneaux. Ces quenouilles sont en- « tourées d'une tresse rouge qui serpente autour de la « laine. Elles gardent les petits enfants en causant entre « elles des printemps d'autrefois.

« Le jeune homme et la jeune femme sortent les « derniers de la maison, en glissant la clef par la cha- « tière sous la porte. L'homme tient à la main ses lourds « outils de travail : le pic, la pioche ; sa hache brille sur « ses épaules. La femme porte un long berceau de bois « blanc dans lequel dort un nourrisson en équilibre sur

« sa tête ; elle le soutient d'une main et elle conduit de
« l'autre main un enfant qui commence à marcher et qui
« trébuche sur les pierres.

« On les suit de l'œil dans les vignes des coteaux
« voisins. Ils déposent le berceau de l'enfant endormi
« dans une charrière (petit sentier creux entre deux
« champs de vigne), à l'ombre des feuilles larges,
« étagées de nœud en nœud, sur les sarments nouveaux
« de l'année. L'homme rejette sa veste ; la jeune femme
« ne garde que sa chemise de toile épaisse et forte
« comme le cuir ; ils prennent leurs pioches dans leurs
« mains hâlées et on entend raisonner partout, sur les
« collines, les coups de la pioche de fer luisant sur les
« cailloux qui l'ébréchent. La chemise de la femme (hale-
« tante de peine) se colle sur sa poitrine et sur ses
« épaules, comme si elle sortait d'un bain dans la rivière.
« Au moindre cri de son nourrisson qui s'éveille, elle
« court s'accroupir auprès du berceau, entr'ouvre sa
« chemise et donne son lait à l'enfant après avoir donné
« sa sueur à la vigne.

« Quand le soleil est au milieu du ciel, elle déplie un
« linge blanc qui préserve le pain et le fromage du
« sable que le vent y jette : elle étend sur la tranche de
« pain noir le blanc laitage à moitié durci, entouré de
« la feuille de vigne et semé des grains luisants du sel
« gris. Ils mangent, essoufflés, l'un à côté de l'autre,
« comme deux voyageurs lassés d'une longue marche,
« au bord du fossé de la route, échangeant à peine
« quelques rares paroles sur les promesses que le prin-
« temps fait à la vendange.

« Au pied d'un cep, qui l'a distiliée l'automne précédent,
« une bouteille rafraîchie par l'ombre leur verse goutte

« à goutte la force et la joie. Ils s'endorment après sur « la terre qui fume de chaleur, la tête appuyée sur leurs « bras recourbés, et ils repuisent leur vigueur dans les « rayons brûlants de ce soleil qui sèche leur jeune sueur.

« Le soir, on les entend redescendre, en chantant, de « tous les sentiers des collines ; et les petits bergers qui « redescendent, avec leur troupeau, de la montagne, « ramènent à la jeune femme, pour le repas du soir, sa « chèvre favorite, les cornes enroulées de guirlandes de « buis. »

. . . .

. . . .

Après avoir donné cette narration, premier indice sérieux de ses aptitudes littéraires, Lamartine ajoute :

« La composition déjà trop longuement citée se terminait par un hymne au printemps qui gonfle les bourgeons de la vigne, qui promet la grappe, qui distille lentement dans les veines du pampre le vin que l'automne répandra en pourpre sous l'arbre du pressoir, cette liqueur qui réjouit le cœur de l'homme jeune et qui fait chanter le vieillard lui-même, en ranimant dans sa mémoire ses printemps passés.

« Mais je n'en copie pas d'avantage ; ces balbutiements d'enfant n'ont de charme que pour les mères.

« Quoi qu'il en soit, cette première composition littéraire échappée à une imagination de douze ans parut aux maîtres et aux élèves supérieure au moins, par sa naïveté, aux redites classiques de mes condisciples : on y reconnaissait l'accent, on y entendait le cri du coteau natal sous le soleil aimé du pauvre villageois à midi.

« Ma description enfantine eut le prix, non de style mais de candeur et de sincérité descriptives. Deux maîtres

tendres et vénérés dont les vicissitudes de la vie et de la fugitive opinion (*aura*) n'ont point refroidi en moi la mémoire, le Père Béquet et le Père Varlet, professeurs des classes littéraires chez les Jésuites, me témoignèrent depuis ce jour une prédilection presque paternelle que je serais ingrat d'oublier. On peut changer d'esprit, on ne doit pas changer de cœur. Ces professeurs aimés me cultivèrent avec une grande sollicitude, comme un enfant qui promettait au moins un amour instinctif pour les lettres : ils étaient idolâtres du beau dans le style. Moi-même (je dois l'avouer ici avec toute humilité aujourd'hui), je fus si étonné, si satisfait du tableau que j'avais fait de mon hameau natal, sur mes pauvres collines calcinées, que j'en conçus je ne sais quelle estime précoce et trop sérieuse pour moi-même. Je lus et relus vingt fois ma première composition : je l'envoyais à ma mère par l'ordre de mes maîtres : on la lut à la fin de l'année, à la cérémonie publique de la distribution des prix au collège des Jésuites, devant les mères et les enfants qui l'applaudirent. Elle ne sortit jamais entièrement de ma mémoire ; et je n'ouvris jamais dans un autre âge le tiroir du secrétaire de ma mère sans la relire tout entière avec une certaine satisfaction de ma précocité. Je puis même dire que, de mes nombreux ouvrages, c'est peut-être cet enfantillage qui m'a donné le plus de conscience anticipée de mes forces. Je sentis ce que sent un élève en peinture qui jette l'écume de la palette de son maître contre la muraille de l'atelier et qui se trouve, à son insu, avoir fait de ces taches quelque chose qui ressemble à un tableau. Il se croit peintre et il s'admire lui-même, au lieu d'admirer le hasard qui a tout fait. » (*Souvenirs* et *Portraits*.)

Ce que Lamartine feint de prendre pour le hasard, c'est la poussée naturelle qui s'opère dans son âme ; c'est l'éveil de ses facultés qui voient, distinguent, saisissent. Et nous, qui nous sommes donné pour but de suivre ici la pensée de Lamartine dans ses premiers élans et de faire connaître les produits de sa vie intellectuelle au collège de Belley, nous ne pouvions ne pas transcrire cette première composition littéraire. Elle dénote une science d'observation bien rare, mais qui s'explique chez un enfant habitué de bonne heure, par sa mère et son éducation elle-même, à réfléchir et à penser. Elle montre, en outre, chez le débutant de collège, un amour du naturel dans le style, une saveur d'honnête et bon réalisme qui présagent le chantre inspiré de la nature.

Les bons Pères, qui professaient alors à Belley, se montrèrent, en l'applaudissant, supérieurs à leur époque, car la littérature en était encore généralement aux fades périphrases, aux images incolores des écrivains de la dernière période du XVIIIe siècle. La réaction contre le style impersonnel et maniéré de certains auteurs n'avait pas encore ramené le monde littéraire au langage simple et vrai du grand siècle, à ses immortels modèles.

Le mérite des Pères de la Foi est d'avoir apprécié l'essai de Lamartine à sa juste valeur.





VIII

Premiers Essais poétiques

Tout ce qu'il y a de grand dans la poésie, la peinture, la sculpture, la musique, descend du ciel et y remonte. « Il y a un Dieu! dit Lamartine, dans une de ses pages les plus tendres et les plus sentimentales, il y a un éternel amour dont le nôtre n'est qu'une goutte. »

Cultiver dans l'enfant les inclinations religieuses de son âme, les nobles facultés qu'il découvre en lui, lui montrer les magnifiques tableaux que présente la nature et, de la contemplation du monde moral et matériel, l'élever jusqu'à Dieu, c'est faire de cet enfant un poète. La religion, qui relie l'homme au Maître suprême, est un échange entre le premier et le second : d'un côté la prière ; de l'autre la grâce vivifiante. C'est le cri de l'exilé vers la patrie absente, l'appel du fils à son père ; c'est le chant joyeux ou plaintif de notre âme qui, tantôt jouit par avance de l'immortalité bienheureuse et tantôt retombe impuissante sur la terre. De ce concert, moitié humain et moitié divin, la poésie est l'instrument le plus parfait.

Lamartine, si pieusement élevé par la plus pieuse des mères, connut bientôt les élans de l'enthousiasme suivis

des sombres retours sur lui-même. Tout en agrandissant par l'étude la sphère d'activité de sa raison, il rêvait, il éprouvait cette douloureuse mélancolie qui naît de nos aspirations non satisfaites et apporte à la jeunesse son premier désenchantement. Mais de ces prostrations momentanées, de ces souffrances intimes de son âme, résultait pour sa nature ardente une force d'ascension plus grande et un désir plus vif d'atteindre l'idéal inconnu.

Sous les chaudes effluves de la foi chrétienne ou mues par l'admiration que lui causait l'aspect de Belley et de ses alentours, les pensées du jeune poète prenaient peu à peu leur essor, se coloraient aux reflets du ciel et s'éclairaient de mille rayons. Un langage intérieur, un rythme mystérieux, vibrait déjà en lui et, débordant de son âme, cherchait à se traduire au dehors en phrases mesurées et poétiques.

Le collège de Belley se prêtait merveilleusement à la formation d'un poète ainsi qu'à ses premiers essais. S'il y avait encore des murs entre la nature et lui, « au moins il y avait au delà de ces murs l'horizon champêtre et pittoresque. » Son lit était, comme nous l'avons vu, à l'angle du dortoir. Il bénissait de plus en plus la place qui lui avait été attribuée dans un coin « de la vaste salle, auprès d'une fenêtre ouvrant sur le coteau et sur les prairies en pente à demi-voilées de saules et de frênes. »

« Au printemps, raconte-t-il, les senteurs des fleurs de pêchers, de vignes, d'amandiers, y montaient pour m'enivrer des suaves réminiscences de mon pays. J'y entendais le rossignol darder dans la nuit taciturne ces notes, tantôt éclatantes, tantôt plaintives, qui semblent avoir, dans une seule voix, toutes les consonnances de

la joie et de la tristesse de la nature. Ces notes plongent si avant dans le cœur que l'oiseau-poète de l'amour est aussi l'oiseau-poète de l'infini. Comment un si petit cœur peut-il contenir, exprimer, remuer de telles ondes de sensations dans l'air qu'il remplit de ses gémissements ou de ses hymnes ?

« Les vents sonores, qui sortent des forêts et qui semblent conserver les bruissements de leurs feuilles, tintaient par bouffées contre les vitres et me faisaient frissonner de délices et de souvenirs dans ma couche. Quand la lune se répandait comme une silencieuse inondation de la lumière du ciel sur les prairies, je me soulevais sur le coude pour m'égarer en idée d'arbre en arbre et de ruisseau en ruisseau dans ces vallées : des flots de pensées ou plutôt d'ombres de pensées montaient de ces horizons à mon âme. Je ne pouvais plus m'endormir : je plaignais ceux qui dormaient à côté de moi et j'écoutais avec une secrète pitié la respiration régulière de toutes ces poitrines assoupies qui répondaient du dedans aux mélodies des oiseaux, des moissons, des feuillages, des cascades du dehors. Il y avait alors en moi des océans de choses vagues dont je ne savais, ni la nature, ni le nom et qui étaient déjà poésie.

« J'ai conservé par hasard et j'ai retrouvé récemment, au fond d'une vieille malle pleine de papiers à demi-rongés par les rats, dans le grenier de mon père, quelques vers au rossignol de ces nuits d'été à Belley que je ne me souvenais pas d'avoir composés : mais l'écriture à peine formée, le papier jaune et raboteux du collège, attestent bien que ces vers furent un des premiers jeux de mon imagination. Je vous demande indulgence pour les rimes et pour les césures : mais j'y trouve déjà le

germe de la mélancolie, cet infini du cœur qui, ne pouvant pas s'assouvir, s'attriste.

Que dis-tu donc à la lune,
Pauvre oiseau qui ne dors pas ?
Cesse ta plainte importune ;
Silence, ou gémis plus bas.

Tu vois bien qu'elle n'écoute
Ni la cascade, ni toi,
Et qu'elle poursuit sa route
Sans te répondre ; mais moi,

De la fenêtre où je veille
Tout pensif, à tes accords,
Pendant qu'ici tout sommeille,
Mon âme s'enfuit dehors.

Ah ! si j'avais donc tes ailes,
O mon cher petit oiseau !
Je sais bien où tu m'appelles,
Mais regarde ces barreaux !...

Je crois que mes sœurs absentes
T'ont dit là-bas leur secret
Et que les airs que tu chantes
Sont tristes de leur regret.

Ah ! dis-moi de leurs nouvelles,
Gris messager de la nuit :
Sous l'églantier rose ont-elles,
Au printemps, trouvé ton nid ?

Ont-elles penché leur tête
Et jeté leurs cris joyeux
En voyant, toute inquiète,
Ta femelle sur ses œufs ?....

Ont-elles épié l'heure
Où tes petits sont éclos,
Tout près de notre demeure,
Pour jouir de tes sanglots ?

Dis-moi si tu les vois toutes
Folâtrer, comme jadis,
Dans l'herbe où tu bois les gouttes
Qui tombent du paradis.

Dis-moi si le sycomore
Prend ses feuilles de printemps;
Si ma mère y vient encore
Garder ses jolis enfants;

Si sa voix, qui les appelle,
A des accents aussi doux;
Si la plus petite épelle
Le livre sur ses genoux;

Si sa harpe, dans la salle,
Fait toujours à l'unisson
Tinter, comme une cigale,
Les vitres de la maison;

Si la source où tu te penches,
Pour boire, avant le matin,
Dans le bassin des pervenches,
Jette un sanglot argentin;

Si ma mère qui l'écoute,
En retenant mal ses pleurs,
De ses yeux mêle une goutte
A l'eau qui pleut sur ses fleurs;

Et si ma sœur, la plus chère,
En regardant le ruisseau,
Voit l'image de son frère
Passer en rêve avec l'eau.

« Je ne lus ces vers qu'à mes deux amis, Aymon de Virieu et Louis de Vignet. Ils se récrièrent sur mon prétendu talent; ils copièrent mon chef-d'œuvre pour le montrer à leurs parents; mais nous nous gardâmes bien de le laisser voir à nos maîtres, car on nous interdisait,

avec raison, de composer des vers français avant d'avoir des idées ou des sentiments à exprimer dans cette langue. L'amusement oiseux de la césure et de la rime nous aurait dégoûtés des études élémentaires et sérieuses auxquelles on appliquait nos mémoires et notre intelligence. Cependant l'encouragement de mes deux amis, plus âgés que moi, suffisait pour me confirmer dans le goût prématuré des vers... »

La poésie qu'on vient de lire indique combien cet enfant pieux savait aimer et se souvenir. Un souffle pur, comme la brise de nos montagnes, inspira ses premiers essais. Il pense à sa mère, à ses petites sœurs qu'il a laissées, là-bas, à Milly, dans la demeure paternelle, auprès des arbres et des ruisseaux de la terre natale. Et, s'adressant au rossignol qui, lui aussi, ne dort pas, il lui demande s'il vient des rives de la Saône et s'il a vu, à Milly, les êtres qui lui sont chers! Quel charme dans cette poésie enfantine! Quelle récompense pour la mère, qui non seulement lui avait donné la vie, mais encore tout son cœur, toute sa foi. Malgré les courtes révoltes du caractère indépendant de son fils, elle pouvait, en lui voyant des sentiments aussi purs, aussi délicats, se réjouir de la réalisation de cette maxime : « Fils pieux, fils aimant ».



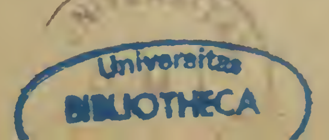


IX

Les Vacances de Lamartine ; le château de Bienassis

Comme nous l'apprend son journal, dans sa note du 14 septembre 1804, citée plus haut et écrite à Belley, Mme de Lamartine vint chercher son fils, après sa première année de collège, pour l'emmener en vacances. Il partit tout fier d'être sorti victorieux des premières épreuves de sa vie et tout rayonnant sous ses premiers lauriers.

« J'eus beaucoup d'éclat et une quantité de prix à la fin de l'année. Vignet les partagea avec moi. Ma mère était venue pour assister à la distribution et à la solennité. On joua une comédie de collège. Vignet et moi nous avions les principaux rôles ; nous fûmes très applaudis. Je me souviens toujours du transport d'admiration que j'inspirai à un vieux militaire enthousiaste qui était venu couronner un de ses neveux. « Ah ! s'écria-t-il, en m'entendant réciter un discours que j'avais composé pour mon rôle dans la pièce, en voilà un qui sera un fameux général ! » Toute la gloire humaine se résumait pour lui dans une baïonnette. On me ramena triomphant. La voiture ne pouvait contenir mes couronnes déjà fanées et mes volumes immortels. Milly me fit bientôt oublier toutes ces vanités :



j'y retrouvai dans Claude Chanut mon ami et dans Jeannette mon amour. » Claude Chanut était le très honnête vigneron du père de Lamartine et Jeannette, sa fille, la petite amie d'enfance du futur poète.

« Bienassis fit écrire à ma mère, par la sienne, pour m'engager à venir passer quelques jours dans son petit château des environs de Crémieu. Virieu devait, de son côté, venir du Grand-Lemps partager cette fête. On me l'accorda : j'y allai. Le jour que j'arrivai à Bienassis, où mes deux amis m'avaient précédé, ne s'effacera jamais de mon souvenir. Du plus loin que je fus aperçu du haut de la tourelle du château, j'entendis partir des coups de fusil et je vis flotter des mouchoirs de poche. Je hâtai le pas et je fus bientôt dans les bras de mes camarades. Mme de Montlevon me reçut en mère. On voyait que son fils (Guichard de Bienassis) était roi dans la maison... »

La bienveillance avec laquelle furent accueillis Lamartine et Aymon de Virieu les mit complètement à l'aise. Ils connurent bientôt toutes les parties de la maison, le verger, les jardins, les fontaines et même les forêts giboyeuses.

Malheureusement Bienassis avait trouvé, dans le château de sa mère, une petite chambre attenante au grenier et dont son père, M. de Montlevon, avait fait une bibliothèque. Cette bibliothèque était fermée à clef par sa mère, mais la clef était suspendue à un clou d'or dans la chambre maternelle. Une jeune fille de quinze ans, qui servait de demoiselle de compagnie et de femme de chambre à Mme de Montlevon, glissait quelquefois à Bienassis la clef fatale. Il entrait alors furtivement dans la bibliothèque et emportait, en cachette, une provision de mauvais livres, très dangereux à son âge.



Bienassis ne tarda pas à conduire en silence ses deux amis dans le grenier réservé de son père. Ils entrèrent, avec la légèreté du jeune âge, dans le local où les attendait le fruit défendu.

« Nous nous jetâmes sur les rayons de cette bibliothèque avec ardeur et tremblement. Nous nous plongions... dans cet océan d'eau trouble, ne sachant ce qu'il fallait admirer ou réprouver davantage : mais nous étonnant de ce que la tête avait osé penser, de ce que la plume avait osé écrire. Nous emportâmes chacun un volume de nos livres de prédilection dans notre poche, pour amuser ou pour enchanter nos loisirs dans nos chambres ou à l'ombre des bois. Nous étions entrés innocents, nous sortions coupables : un tour de clef nous avait livré l'arbre du bien et du mal ; les fruits divers étaient dans nos mains, à nous de choisir. Le goût du bien nous éclairait encore, mais nous aurions eu besoin que des yeux exercés eussent fait pour nous le triage de cette mosaïque dangereuse, dans laquelle la seule curiosité nous introduisait, sans autre guide que le plaisir. Nous éprouvions bien un remords de ce plaisir défendu, mais ce remords s'évanouissait devant une passion nouvelle : et nous étions comme des baigneurs en été, qui, en se jetant aux flots de la mer, éprouvent au premier moment le frisson des ondes, puis bientôt ne sentent plus que la volupté de l'immense élément. Tels nous sortîmes de la bibliothèque cachée de Bienassis où la corruption nous fut révélée par les livres... »

Après la chasse, les lectures, vinrent les grandes excursions.

« Puisque nous sommes libres en Dauphiné, nous dîmes-nous, allons voir ses merveilles. — Nous allâmes

à la grotte de la Balme, merveilleuse caverne, par laquelle on entre dans le sein ténébreux de la terre. Cela ressemblait à toutes les voûtes caverneuses décrites par les poètes et dont nous étions à la fois curieux et saturés au collège. Des lacs sombres où l'eau des voûtes se distille en gouttes sonores ; des barques pour les traverser ; des stalactites gigantesques qui leur servent de ciel ; des passages fangeux par où l'on se glisse sous les voûtes pour pénétrer plus avant aux lueurs des torches ; puis d'autres lacs et d'innombrables stalactites, jusqu'à ce que la monotonie du spectacle vous lasse et que les ténèbres vous fassent désirer de revoir le jour : voilà tout ce que nous en eûmes. Cela m'a suffi pour me dégoûter à jamais des grottes et préférer le jour de Dieu au demi-jour des grenouilles. Nous conçûmes néanmoins, en revenant, le projet de visiter la Grande-Chartreuse, la vallée du Graisivaudan et Grenoble. Mme de Montlevon ne nous refusa pas son cheval et sa voiture.

« Le lendemain, conduits par son domestique, nous partîmes la nuit, en chantant joyeusement les cinq ou six airs de romances héroïques ou mélancoliques que nos familles nous avaient appris et que les échos des collines du Dauphiné répétaient. L'enthousiasme de la jeunesse nous faisait délirer. On eût dit une carriole d'insensés, ivres des premières ivresses de la liberté. Partout où nous nous arrêtions dans les auberges de village, nous répandions l'étonnement et la joie communicative. Nous visitâmes ainsi Voreppe, Voiron et nous entrâmes enfin dans Grenoble d'enchantement en enchantement. Notre ami Bienassis y avait un cousin célèbre, M. Comte, qui nous reçut à merveille... »

Après un séjour prolongé au château de Bienassis

jusqu'à la fin des vacances, « nous revînmes par le Grand-Lemps, habitation infiniment plus austère de Mme de Virieu et de sa fille. C'était un couvent dans une maison de proscrits. Nous en respectâmes le silence. Nous en partagions les prières. C'était la maison des premiers chrétiens. Mlle Stéphanie de Virieu rappelait, par ses talents et sa grâce, ces belles vierges qui enchantaient et sanctifiaient les demeures des martyrs dans le temps des persécutions de Rome, fleur sur un tombeau, dont le parfum embaumait les souvenirs de sa sainte mère. Cette vie ascétique nous faisait rougir des mauvais livres du grenier de Bienassis.

« Ainsi les aspects contraires du monde nous apparaissaient dès le début de la vie. Ici, les vertiges du siècle philosophique et libertin dans le grenier de Mme de Montlevon ; là, les larmes, la piété, le deuil dans le salon du Grand-Lemps. Nous rapportions ces deux impressions au retour… »

A partir de ce moment, le château de Bienassis devint leur quartier général, à Virieu, à Vignet et à Lamartine. Pendant les trois années qui suivirent, ils y passèrent une partie de leurs congés et de leurs vacances.

Les vacances de 1804, passées au château de Bienassis, furent le premier écueil affronté par l'âme pure de Lamartine. Il allait entrer dans sa quinzième année. C'est pour l'enfance une heure louche et pleine de périls. Mais Lamartine était, plus que beaucoup d'autres, armé contre les séductions corruptrices et il n'en fut pas profondément atteint.





X

La deuxième année (1804-1805) : Aymon de Virieu, Louis de Vignet et Guichard de Bienassis

Suivons Lamartine dans le récit de son départ de Bienassis, après les vacances de 1804 :

« Je rentrai troublé, mais non perverti, à Milly. La piété de ma famille ne tarda pas à me ramener au repentir. Les Pères de la Foi me firent oublier la bibliothèque du Dauphiné. Les premiers jours de novembre me retrouvèrent à Belley. Cette année 1804-1805 fut une année sainte. Mon imagination, touchée des exemples de ma mère et de la sainteté de vie de mes professeurs, se tourna tout entière vers le bien. J'en eus les délices et même le fanatisme... Jamais je ne pourrai oublier les jours d'étude, les heures de prière, les nuits de méditation, les délices d'extase que je goûtai dans l'accomplissement de tous mes devoirs en vue de Dieu. Qui pourrait dire les enthousiasmes dont j'étais saisi en hiver, au milieu des neiges, sur la glace des marais sillonnés par mes patins, volant embrassé par l'air comme par les ailes des esprits invisibles ; ou bien au printemps, assis sous

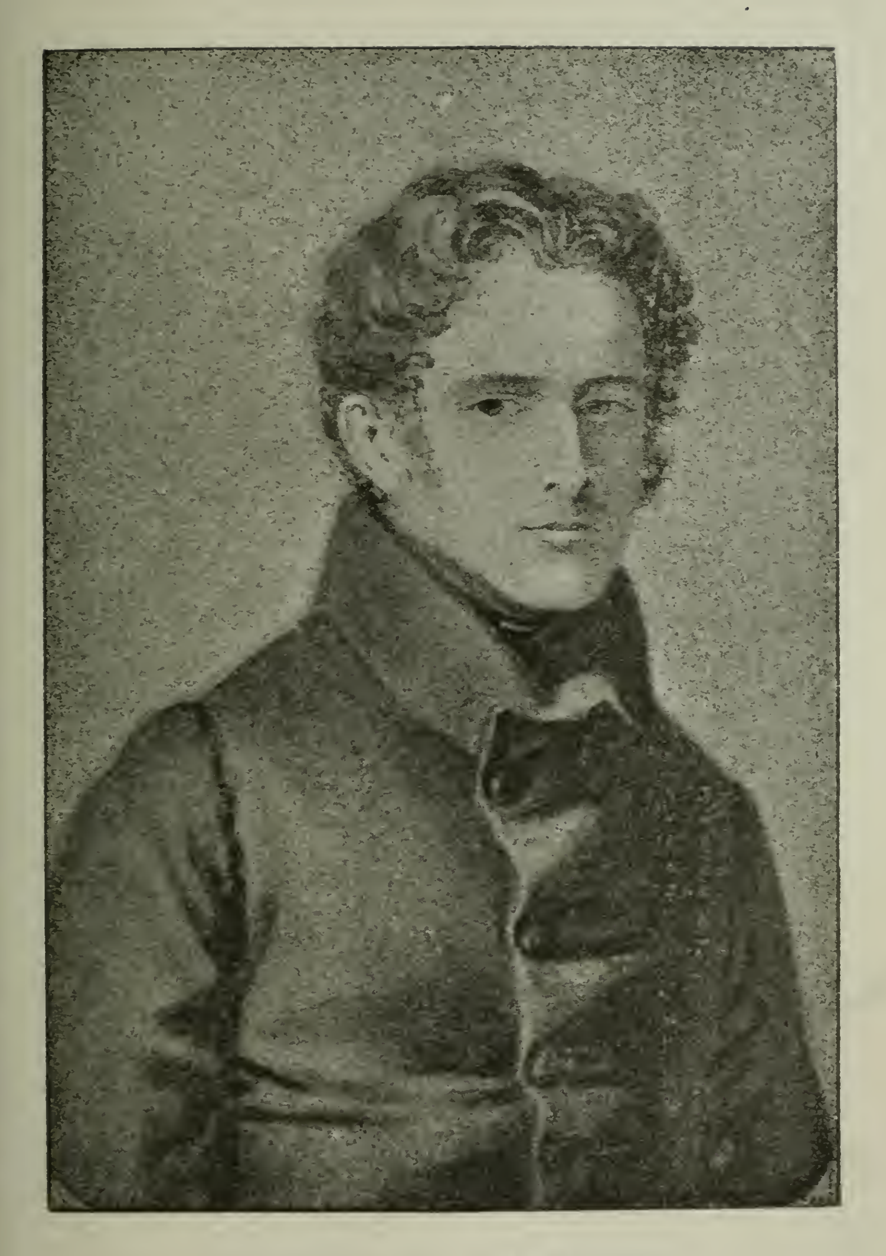
les charmilles, dans la tiédeur calme d'un air immobile, lançant au ciel, en silence, les ardeurs pieuses de mon âme heureuse de la paix de ma conscience : au bruit de la charrue montant sur la colline prochaine : au pétillement de la gerbe tombant sous la faucille et que la main des enfants ramasse sur le sol brûlant. Non, rien n'égalera ces délices... »

L'amour de Dieu, l'amour de l'étude, l'amour du devoir et la paix de la conscience, la succession régulière des jeux et promenades aux heures de travail, la contemplation pieuse de la nature, jointe à l'adoration du Créateur, une intuition précoce de l'idéal et des grandes choses de l'âme : voilà ce qui faisait le bonheur de Lamartine. Parmi les jeux, il n'oublie pas de mentionner les patinages qui, de tout temps, ont été en honneur au collège de Belley, les délicieux congés de patins si attendus, si acclamés par tous.

De tout ce qu'il éprouva dans ce milieu, où les exercices de l'âme et du corps étaient ménagés avec une intelligence supérieure des besoins de l'enfant, il a gardé un tel souvenir que, plus de cinquante ans après, il écrivait que les anges seuls « ont de pareilles jouissances ».

« Mes rêves ressemblaient à ceux du ciel. J'étais sage, j'étais heureux. Excepté l'absence de ma famille, à laquelle je revenais toujours, je ne concevais rien de plus parfait... »

Mais si Lamartine manifestait de tels sentiments, ses amis, Aymon de Virieu et Louis de Vignet, n'avaient pas — du moins en apparence — toute la piété qu'ils témoignèrent dans la suite. Contrairement à ce qui se passa plus tard, où Lamartine fut plus d'une fois rappelé,



ALPHONSE DE LAMARTINE
à dix-huit ans
D'après un dessin de Mlle STÉPHANIE DE VIRIEU

Communiqué par M. le marquis DE VIRIEU.

par son ami de Virieu, à une pratique religieuse plus complète, son contact — à l'en croire — avait alors pour effet de redresser dans son esprit une certaine tendance au scepticisme.

Aymon de Virieu (1788-1841) était le fils du marquis Henri de Virieu, membre de l'Assemblée constituante en 1789, homme de cœur, âme forte et généreuse (M. le marquis Costa de Beauregard a écrit (1), avec un admirable talent, son histoire si palpitante d'intérêt), héroïque défenseur de Lyon en 1793 et commandant de la cavalerie royaliste à ce siège célèbre, disparu dans la retraite sans qu'on pût découvrir son corps. « Virieu avait deux sœurs : l'une mariée à M. de Quinsonas (2), femme aimable, mère de plusieurs fils, très riches, très connus dans Paris » et aussi dans notre région. « L'autre était Mlle Stéphanie de Virieu, personne infiniment remarquable par sa figure, son esprit, ses talents, qui ne voulut jamais se marier, pour ne pas quitter sa mère. » Elle est l'auteur d'un portrait de Lamartine, à 18 ans, dont nous sommes heureux de pouvoir donner ici la gravure et d'autres œuvres très appréciées.

Aymon de Virieu habitait à cette époque, au milieu du

(1) Le *Roman d'un Royaliste*, par le marquis Costa de Beauregard.

(2) M. de Quinsonas, père de M. le marquis de Quinsonas, de Meyrieu, près Morestel (Isère), et de M. le comte Emmanuel de Quinsonas, propriétaire à Chanay (Ain) : le premier ancien commandant des mobiles de l'Isère, ancien député à l'Assemblée nationale (1871), décédé le 30 septembre 1891, à Paris : le second auteur du *Guide de Lyon à Seyssel* et de divers autres écrits. De l'un et de l'autre sont issus de brillants officiers, aussi remarquables par la générosité des sentiments que par les qualités militaires ; deux sont morts en laissant les plus vifs regrets.

Dauphiné, la terre du Grand-Lemps (1), qu'avait habitée son père. Quand Lamartine vint au collège de Belley, Aymon était un enfant de quatorze à quinze ans, plus âgé que lui, dit-il, de deux ou trois années. Aymon était l'idole de sa mère et de ses sœurs.

« Ses traits n'étaient pas beaux, mais remarquables : son front inégal avait de ces bosses où les matérialistes de nos jours trouvent les origines ou les symptômes du génie. Ses cheveux blonds, bouclés, frisés autour de son front, lui donnaient l'apparence d'un buste antique d'empereur romain dans sa fleur. Ses yeux animés d'un merveilleux éclat avaient une splendeur qu'on ne pouvait contempler sans être ébloui. C'était de l'esprit à plein jet, jaillissant d'une source intarissable. Son nez irrégulier ne répondait pas à ces formes du haut du visage : les narines, trop ouvertes, lui donnaient un peu d'ironie. En revanche, la bouche fine et riante, merveilleusement enchâssée dans des lèvres minces, lui rendait ce que les yeux avaient promis, une distinction fabuleuse.

Son caractère était, comme ses traits, mixte et très difficile à fixer. Il y avait de l'énigme en lui ; mais cela même sollicitait à le regarder davantage. On ne savait si sa figure tenait plus de Rabelais que de Socrate. Ce qui était de Rabelais dans Virieu enfant amusait et

(1) Près du Grand-Lemps, commune du canton de Virieu-sur-Bourbre (Isère), se trouve la petite vallée sombre qui a inspiré à Lamartine la poésie, le *Vallon*. « Ce vallon, dit-il, se creuse entre deux collines boisées et son embouchure est fermée par les ruines d'un vieux manoir qui appartenait à mon ami Aymon de Virieu. » Le vieux manoir en ruines est aujourd'hui le magnifique château de Pupetières. La restauration de cette princière demeure a été commencée par Aymon de Virieu et continuée par ses descendants. Les derniers importants travaux ont été exécutés par Viollet-Leduc.

inquiétait ; ce qui était de Socrate attirait ; le tout ensemble séduisait. Il me produisit ce double effet, car le côté rabelaisien m'a toujours déplu et le côté socratique m'a toujours charmé. Aussi, ma sensation fut toujours double en le regardant le sel et le sucre sur les lèvres ; mais je ne pouvais toutefois m'en détacher.

« Quant à moi, il était évident que je lui faisais une impression toute différente... Il était gai, j'étais triste ; turbulent, j'étais calme ; railleur, j'étais sérieux ; sceptique, j'étais pieux. Mais il avait un cœur très tendre sous son apparente rudesse et un esprit supérieur qui aspirait, pour ainsi dire, de haut toute chose... Je contribuai beaucoup à modifier sa nature dans le bon sens et à le ramener, sur la fin de ses jours, du côté des choses divines et plus peut-être qu'il n'était conforme à la raison pratique. Il mourut ainsi et je l'en félicite. Son esprit merveilleux avait suffi pour le ramener au Dieu de son enfance. Mais, à cette époque, il flottait encore et cela me déplaisait. Toute sa métaphysique se terminait en plaisanterie ; moi, je ne riais plus, dès qu'il s'agissait des choses sérieuses. Ma mère m'avait appris à ne jamais rire de moi-même qui me sentais un peu l'œuvre de la Providence. Mon visage devenait grave et mécontent, dès que Virieu tournait à la dérision et au doute. Ce mécontentement de ma physionomie l'influençait ; il cherchait comment il pouvait avoir contristé un camarade qu'il aimait sincèrement et il se corrigeait autant que la nature se corrige... »

Louis de Vignet (baron Amé-Louis de Vignet, né à Chambéry le 16 mai 1789, mort à Naples le 15 juillet 1837) était le neveu de Joseph et de Xavier de Maistre ;

sa mère, Marie-Christine de Maistre, était leur sœur aînée. C'est lui qui plus tard introduisit Lamartine dans la famille des de Maistre, et, dans leur campagne de Bissy, près de Chambéry et du lac du Bourget, le présenta au comte (Joseph), à Xavier, au colonel, à l'évêque d'Aoste, quatre frères d'intelligence remarquable et vraiment supérieure. Louis de Vignet, que Lamartine considérait comme un homme de génie, mourut ambassadeur à Naples. Son frère aîné, le comte Xavier de Vignet, épousa Césarine de Lamartine, sœur du poète, celle qu'il déclare la plus belle de ses sœurs par sa beauté italienne, sa ressemblance avec la Fornarina.

« Louis de Vignet avait aussi quelques années de plus que moi. Nos caractères n'avaient aucune ressemblance, mais nos esprits en avaient. C'est par l'esprit que nous sympathisâmes. Il était triste et renfermé en lui-même, j'étais ouvert et communicatif. Bien qu'il n'eût pas encore l'âge des grandes passions, il avait le silence qui les couve et la physionomie taciturne de l'homme déjà accablé sous la mélancolie qui souffre. Sa figure était celle de Werther, son front était pâle, ses cheveux noirs et cernant son visage comme ceux d'un Italien ; ses sourcils repliés indiquaient une pensée active et malade ; ses lèvres fermées, une idée attentive et craignant de se compromettre ; sa taille svelte et élancée, une nature méditative ; sa tête baissée, une forte tension de l'esprit : on ne pouvait le voir sans garder son image. Il me fit comme à tout le monde une forte impression. Je le regardai d'abord avec le respect qu'un homme inférieur porte à un homme supérieur ; je cherchais à le deviner, mais je ne lui parlais pas. Lui, au contraire, ne tarda pas à me rechercher. Sa conversation m'intéressa dès le début.

Il avait un esprit original, infini pour son âge et qui paraissait dépasser et mépriser celui de nos maîtres eux-mêmes. Quand il lui fallait, dans nos examens ou dans nos compositions, justifier la haute opinion qu'on avait de lui, il sortait comme la foudre du nuage, il nous dépassait tous...

« Louis de Vignet était souvent dominé par l'humeur : notre intimité était versatile comme elle : moi, je n'avais pas de mauvaise humeur dans ce temps-là. Quand il revenait, il me trouvait tel qu'il m'avait laissé. C'était certainement, à ces défauts près, l'homme le plus grand que j'eusse rencontré dans mes études. Je le retrouvai de même quelques années après. Il changea beaucoup et souvent à son avantage... »

Quant à Guichard de Bienassis (Nicolas-Prosper), né à Bienassis, commune de Ville-Moirieu (Isère) (1789-1855), il était le fils unique d'une bonne et aimable veuve qu'on appelait Mme de Montlevon. Elle avait reçu, en héritage, de son mari, le petit château de Bienassis, où les amis de son fils se donnaient rendez-vous. Ce château est situé à une demi-lieue de la petite ville de Crémieu (Isère).

Bienassis était une nature sensible. A moitié bourgeois par sa mère, à moitié noble par son père, il avait des opinions qui tenaient des deux origines, mais il préférait la bourgeoisie. Il était avant tout « homme d'humanité pure. »

Lamartine lui a dédié l'une de ses harmonies, sous ce titre : « *Souvenir d'enfance ou la vie cachée.* » Il le loue fort de son existence modeste et tranquille.

O champs de Bienassis, maisons, jardins, prairies,
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries,
Ormes qui sur le seuil étendaient leurs rameaux,
Et d'où sortait le soir le chœur des passereaux,

Vergers où de l'été la teinte monotone
Pâlissait jour à jour aux rayons de l'automne...
Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux,
Songes qui descendaient, qui remontaient si beaux!
Scènes de notre enfance après quinze ans rêvées,
Au plus pur de mon cœur impressions gravées,
Lieux, noms, demeure, et vous, aimables habitants,
Je vous revois encore après un si long temps,
Aussi présents à l'œil que le sont des rivages
A l'onde dont le cours reflète les images,
Aussi frais, aussi doux que si jamais les pleurs
N'en avaient dans mes yeux altéré les couleurs...
Ah! rends grâce à ton sort de ce flot lent et doux
Qui te porte en silence où nous arrivons tous,
Et comme ton destin, si borné dans sa course,
Dans son lit ignoré s'endort près de sa source!
Ne porte point envie à ceux qu'un autre vent
Sur les routes du monde a conduits plus avant...
Heureuse au fond des bois la source pauvre et pure!
Heureux le sort caché dans une vie obscure!

Lamartine raconte ainsi comment se contractèrent ses amitiés de collège :

« Bien que nos maîtres évitassent, autant que cela se pouvait, sans nuire aux amitiés particulières, si utiles aux hommes, les intimités dangereuses entre nous et les conversations occultes ; bien qu'ils préférassent, dans les récréations et dans les promenades, le nombre *trois* au nombre *deux*, parce que trois est toujours innocent et que deux est quelquefois suspect, nous ne tardâmes pas à nous réunir ou par deux, ou par trois, ou par groupes, et à former des sociétés privées dans la grande société générale. Mes premiers camarades furent d'abord donnés par le hasard de l'âge, de la taille, du voisinage dans la classe et dans la salle d'étude ; puis, au bout de peu de jours, par le choix et par l'instinct. »

Aymon de Virieu, Louis de Vignet, Guichard de Bienassis furent ces amis de choix et d'instinct. Leur amitié se conserva sans altération — pour les deux premiers surtout — non seulement durant les quatre années que le poète passa au collège de Belley, mais jusqu'à la mort. Ce groupe d'amis formé par Lamartine sur les bancs du collège, le solide attachement de ces hommes d'élite, n'est pas la moins curieuse, la moins belle chose de son existence.





XI

Etat maladif de Lamartine ; promenades avec le père Varlet

Nous lisons dans le journal de Mme de Lamartine, à la date de l'année 1805, les notes suivantes qui sont un mélange de satisfaction et de crainte à l'égard de son fils :

« 12 mai 1805.

« ... Mon mari me donne six cents francs par mois et toutes les provisions en nature provenant de nos deux terres, pour tenir le ménage et pour payer la pension d'Alphonse. Cela est bien plus que suffisant. Je suis toujours dans l'admiration de toutes les providences de Dieu pour nous et toujours dans la disposition de lui rendre, quand il voudra et comme il voudra, tout ce qu'il me donne... »

« 20 août 1805 (Mâcon).

« Cette jolie chambre où je me suis établie hier est probablement le dernier changement d'appartement que

je ferai : j'y mourrai, sans doute (*elle y mourut en effet*). Alphonse est arrivé hier. Je vais avoir bien de la peine avec cet enfant, difficile à gouverner, et ses deux sœurs déjà grandes. Cependant, quand je me vois entourée de ces six *beaux* enfants (1), je me sens fière et contente! Je supplie le bon Dieu de me donner les lumières et le caractère nécessaires pour accomplir ma tâche envers eux. »

A l'âge critique où était arrivé son fils, âge si pénible au moral comme au physique, on s'explique les alarmes de Mme de Lamartine. Il traversait une période de croissance, redoutable à cause de l'état maladif qu'elle produisait en lui. Cette situation accidentelle contribua toutefois à développer davantage ses pressentiments de poète en rendant nécessaires les soins spéciaux qui lui furent donnés au collège de Belley.

« Une croissance rapide et une imagination qui croissait en proportion plus accélérée encore que mes années m'avaient jeté dans des langueurs et des pâleurs qui alarmaient mes maîtres. Ils avaient, je dois le reconnaître, une prédilection vraiment maternelle pour leur élève favori. Le médecin du collège, consulté par eux, leur dit qu'il fallait me fortifier par quelques gouttes d'un vin généreux, de qualité supérieure à le fade boisson de mes condisciples, par un air moins enfermé que celui des cours et des salles et par quelques heures d'un vigoureux exercice dans la campagne. Un des Pères Jésuites, professeur de belles-lettres, d'une santé délicate aussi,

(1) Un garçon : Alphonse, et cinq filles : Cécile, Eugénie, Césarine, Suzanne et Sophie, que Royer-Collard appelait « une nichée de colombes. »

fut chargé par ses supérieurs de me conduire deux ou trois fois par semaine dans ces lointaines excursions à travers les montagnes du Bugey.

« Ce professeur de belles-lettres s'appelait le Père Varlet. Il était du pays de Calvin, de cette Picardie, pays âpre où la terre froide, la culture uniforme, l'horizon bas, triste et sans autre borne que l'éternel sillon succédant à un sillon semblable, semblent refouler l'imagination de l'homme en lui-même et lui faire creuser l'infini, cet horizon intérieur de l'âme. La religion, qui est extérieure et sensuelle dans le Midi, est morne et contemplative dans ces climats. Le Père Varlet avait l'austérité de foi et de physionomie de l'homme de son pays.

« C'était un prêtre de quarante-cinq ans, d'une taille grêle et un peu courbée par l'habitude de lire en marchant ou de rester courbé longtemps sur l'autel en adoration fervente et tremblante devant l'hostie qu'il venait de consacrer.

« Cette ferveur ascétique était le caractère dominant de son visage. Ses yeux bleus et vifs, presque toujours perdus dans des regards qui ne voyaient de l'horizon que le ciel, étaient quelquefois si invinciblement retournés en sens inverse de la vision ordinaire, qu'ils semblaient regarder en dedans plus qu'en dehors. Sa conscience, sans cesse et scrupuleusement examinée, était son seul horizon : le monde extérieur n'existait pas pour lui : sa piété, toute littérale, n'avait ni épanchement ni onction, ni jouissance. C'était par obéissance qu'il s'égarait avec moi, presque sans rien voir, sous les allées des bois, aux bords des torrents et sur les montagnes de ce beau pays pendant ce printemps. On lui traçait le matin son itinéraire, ici ou là, et il allait parce qu'on lui

avait dit d'aller. Il ne m'adressait pas deux paroles pendant les demi-journées que devaient durer nos promenades. Je marchais à quelque distance derrière lui, cueillant des fleurs, découvrant les nids, écoutant les merles, regardant l'écume des ruisseaux floconner sur les roches de leurs lits profonds, sans m'occuper davantage de lui que je m'occupais de l'ombre de mon corps qui marchait devant moi quand je tournais le dos au soleil couchant.

« Il tenait toujours un livre ouvert à la main : ce n'était pas un livre profane : c'était bien assez pour lui de les lire et de les expliquer par devoir aux élèves de sa classe à l'heure des leçons. Toute cette littérature païenne et mythologique n'avait aucun charme pour lui. Ce livre était son bréviaire, son psautier ou l'*Imitation de Jésus-Christ* ou quelque livre latin de dévotion à l'usage de son ordre et recommandé par ses supérieurs. Il s'arrêtait de temps en temps, sans même s'en apercevoir, pour faire le signe de la Croix après l'antienne, avec une telle componction de visage, qu'on voyait sa tête découverte, prématurément chauve, fumer de zèle, plus que de sueur, au soleil. Il ne vivait réellement pas sur la terre : sa conversation, comme disent les mystiques, était toute avec les anges : mais c'étaient des anges sévères qui ne souriaient jamais aux charmes terrestres de la création.

« Tel était l'homme à qui ses supérieurs avaient assigné le rôle, importun sans doute, de me conduire, pour ma santé et pour la sienne, à travers les plus beaux sites de cette pittoresque contrée. Il n'y avait pas de guide plus mal choisi pour faire voir la belle nature, car lui-même ne voyait que son livre. Cette prodigieuse contention d'une pensée unique, dans un homme qui n'a certainement pas

une heure de détente ou de délassement dans sa vie, ne devait cependant pas abréger ses jours, car il y a très peu de temps que j'ai reçu une lettre d'un de ses neveux qui me recommandait quelque chose ou quelqu'un en son nom. Cette lettre me disait que le saint vieillard ne m'écrivait pas lui-même, parce qu'il pensait que les opinions et les événements avaient élevé trop de barrières entre lui et moi. Il se trompait bien : les opinions et les événements ne prescrivent pas contre les devoirs du cœur. Quelques mois après, son neveu m'écrivit de nouveau pour m'apprendre la mort de son oncle. Il avait vécu, ou plutôt il avait pensé et prié jusqu'au-delà de quatre-vingts ans ; pur esprit qui ne laissait pas une pensée à la terre ; elle n'avait été pour lui qu'un marche-pied de son autel. La seule dépouille qu'il y laissa était son manteau de prêtre et sa pincée de cendres... »

Le Père Varlet, tout absorbé dans ses méditations sur les psaumes et dans ses prières balbutiées à demi-voix, « me gardait seulement à vue comme le chevrier garde le chevreau qu'on lui a confié et qu'il doit ramener au bercail.

« Quelquefois il s'arrètait au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un bois ou sur un tertre de gazon, pour essuyer sa sueur et pour respirer entre deux psaumes.

« Pendant ces haltes, je m'asseyais moi-même à quelque distance de mon guide ou bien je m'égarais dans les prés et dans les clairières pour cueillir les muguets et les violettes qui embaumaient le printemps. Mais, le plus souvent, le long et obstiné silence de mon guide, la componction de son visage et de son attitude, le livre qu'il feuilletait, le mouvement imperceptible de ses lèvres qui prononçaient à demi-voix ses hymnes, les ténèbres

de la forêt, le bruit des feuilles sous mes pieds, la fuite de l'eau gazouillant entre ses rives, le chant des oiseaux, les senteurs vives et enivrantes des simples de ces collines, me portaient aussi à la contemplation. A défaut d'autres passions que mon cœur ne pressentait pas encore, je concevais une sourde et fervente passion de la nature et, à l'exemple de mon surveillant muet, au fond de la nature, j'adorais Dieu.

« Je me souviens que je composais des prières fleuries, toutes formées, comme d'autant de graines de chapelet, des plus jolies fleurs champêtres cueillies çà et là sur ma route et enfilées, en alternant les couleurs, par un fil arraché à mes bas. Les violettes y représentaient les saintes tristesses du repentir ; les muguets, l'encens qui s'élève de l'autel ; l'aubépine, la miséricorde qui pardonne et sourit après les sévérités divines ; l'églantine, la joie pieuse qui rentre dans le cœur et qui l'enivre ; l'œillet rouge de poète y représentait le cantique ; les marguerites et les boutons d'or, les voluptés et les passions méprisables du monde, qu'il faut fouler aux pieds, sans les voir ou sans les compter, en marchant au ciel. Je m'amusais et je m'édifiais moi-même ainsi. En revenant vers la ville, je roulais entre mes doigts et entre mes pensées les dizaines de ce chapelet végétal et je le jetais sur la route à moitié fané, en repassant la grande grille du collège, pour en recommencer un autre le lendemain. »

La nature, l'état de langueur produit par sa croissance, les soins donnés par les Bons Pères, l'atmosphère religieuse de la maison, nous avons vu que tout conspirait au collège de Belley pour faire de Lamartine un poète.

Il faut avoir parcouru, à cet âge, ce beau pays, pour se rendre compte des impressions de son âme, des eni-

vrantes vapeurs, des chants d'amour qui lui montaient au cerveau, dans ses promenades solitaires, au milieu des prés et des bois, en face de toutes ces collines, de toutes ces roches dont pas une ne ressemble à celle qui la suit, de toutes ces montagnes qui déploient devant nos yeux leur manteau de verdure ou au loin, comme dans une succession infinie, mêlent à l'azur du ciel, ici leurs masses bleuissantes, ailleurs les blanches dentelles de leurs cimes. A chacun des mille plis et replis de terrain, une perspective nouvelle : tantôt une cascade qui se précipite et, dans ses bonds terribles, projette en gerbes étincelantes la poudre de ses eaux : tantôt le Rhône, au cours majestueux et rapide : tantôt une rivière limpide comme le cristal, scintillant au soleil à travers les joncs et les aunes : tantôt enfin quelque petit lac dont la surface tranquille invite à se reposer sur ses bords et reflète les ruines imposantes de quelque abbaye ou de quelque vieux manoir.

Nous ne savons si les Pères de la Foi, comme les maîtres de celui qui crayonne ces lignes avaient coutume d'organiser pour leurs élèves ces promenades d'une journée entière qu'on appelait à son époque de grands congés. Précédés de la fanfare, nous traversions la ville à l'aube ! Quel orgueil d'être ainsi transformés en réveille-matin pour les habitants, qui nous regardaient passer à travers leurs persiennes ! Quelle joie de parcourir les sites si variés du Bugey ou de la Savoie sur les chars à échelles destinés aux travaux agricoles, primitifs véhicules trouvés d'une douceur extrême et changés pour nous en chars de victoire ! Quel ravissement pour nos jeunes âmes, lorsque, portés sur un bateau à vapeur ou, plus poétiquement, sur un large bateau de mariniers aux

rames mues en cadence, nous glissions sur les eaux bleues du canal de Savières et du lac du Bourget, voyant s'étaler devant nous l'un des plus sublimes panoramas des Alpes ! Quel étonnement en face des gorges de Yenne, de celles de la Dangereuse (près Artemare) ou du Fier !

Il est à supposer que les excellents professeurs de Lamartine ne négligeaient pas ces charmantes et utiles distractions, récompense et délassement après une longue période d'étude et de travail. Comme but on n'avait que l'embarras du choix. La Chartreuse de Porte, le Mollard de Don, la cascade de Glandieu, le lac d'Aiguebelette, le col du Chat et Chambéry, l'abbaye d'Haute-Combe et le lac du Bourget, le château de Châtillon, le val de Fier, le signal du Colombier, la cascade de Cerviéreux, l'abbaye de Saint-Sulpice, Hauteville et ses forêts, les ruines d'Arvière, offraient, à moins de quarante kilomètres, les plus ravissantes excursions qu'une jeunesse puisse rêver.

Les sorties ordinaires et extraordinaires du collège ou les promenades avec le Père Varlet, c'était la nature se révélant, par un contact plus intime, en plein soleil et dans toute son étendue, sous ses plus merveilleux aspects. De tels spectacles — Lamartine dira le mot — auraient rendu le rocher poète.





XII

Cantique sur le torrent de Thoys ; émotions littéraires de Lamartine

PENDANT que le Père Varlet dit avec componction et dans le plus grand silence son bréviaire, Lamartine contemple, admire, s'émeut. Il prie aussi, mais à sa façon, comme prient les poètes. Il s'arrête, le front enflammé, les regards dans l'Infini, mille pensées l'assiègent, que sa main ne peut écrire et sa bouche exprimer. Mais l'inspiration qui le transporte ne s'envole pas toujours en vagues rêveries, en fugitives fumées. Elle se fixe parfois dans un ensemble de mots et de rythmes que les anciens appelaient la langue des dieux. Dés lors, il peut se croire poète.

« Quelquefois aussi je composais en silence des psaumes enfantins, à l'imitation de ceux de David que j'entendais sans cesse murmurer par le Père Varlet récitant son bréviaire, J'en ai conservé quelques strophes incomplètes que j'avais données à mes sœurs en revenant à la maison aux vacances et que j'ai retrouvées, il n'y a pas longtemps, en feuilletant les modèles d'écriture et de dessin livrés aux rats dans un cabinet noir de

notre maison paternelle. Les voici : on y verra la pente et la première goutte de ce ruisseau de poésie qui devint plus tard des *Harmonies*. L'enfant est le germe d'un homme.

CANTIQUE SUR LE TORRENT DE THOYS

PRÈS DE BELLEY

Les éditeurs des œuvres de Lamartine ont, par erreur, imprimé Tuisy au lieu de Thoys.

I

Qu'as-tu vu là-haut, torrent suant d'écume,
Pour reculer d'effroi comme un coursier rétif,
Pour te cabrer d'horreur dans le ravin qui fume,
Pour te briser hurlant de récif en récif?
Tes bonds, tes secousses,
Les cris que tu pousses
Dans leur nid de mousses,
Font peur aux oiseaux ;
La mère qui tremble,
Aux branches du *tremble*
Appelle et rassemble
Ses petits, tout trempés de la poudre des eaux !

II

L'aigle seul, assez fort pour lutter avec l'onde,
Se précipite en bas du sommet du rocher ;
Il se rit de ta peur, il te brave, il te sonde ;
Il remonte, il descend comme un hardi nocher.
Son aile intrépide
Bat le roc humide,
Se renverse et ride
Ton flot qui s'enfuit ;

L'abîme répète
Le cri qu'il te jette :
Son duvet reflète
L'éclair de son soleil qu'il porte dans ta nuit !

III

As-tu donc vu là-haut ton Dieu dans le nuage,
Torrent épouvanté, pour te sauver ainsi ?
Du Jéhovah des eaux as-tu vu le visage ?
Du froid de ses frissons es-tu resté transi ?
Fuis ! c'est ton maître et ton juge !
Fuis ! c'est le Dieu sans refuge
Qui sécha l'eau du déluge,
Qui refoula le Jourdain ;
Qui, pour ouvrir une route
A son peuple ingrat qui doute,
Prit la mer et la tint toute
Un jour au creux de sa main !

IV

Tu n'es qu'un élément : mais moi, je suis un homme !
Tu fuis et moi j'adore, ô stupide torrent !
Quoi ! tu ne sais donc pas le nom dont il se nomme ?
Quoi ! tu ne lis donc pas dans ton flot transparent ?
Moi, je le lis sans nuages
Dans le livre à mille pages
Que la nature et les âges
Déroulent incessamment ;
Dans les syllades divines
Qui luisent sur les collines,
Majuscules cristallines
Dont l'étoile l'imprime au bleu du firmament !

V

Ah ! si tu le savais, flot sans yeux et sans âme,
Tu ne t'enfuirais pas avec ces cris d'horreur,

Tu ne te fondrais pas comme l'eau sur la flamme,
Tu ne remplirais pas ces rocs de ta terreur !
Tu courrais, de cime en cime,
De sa gloire grandir l'hymne ;
Tu t'étendrais dans l'abîme
Comme un limpide miroir ;
Et ses anges sur leur plume
Lui feraient monter ta brume
Comme l'encens qu'on allume
Monte en sentant le feu du creux de l'encensoir.

VI

Et des petits oiseaux l'harmonieuse troupe
Aux soupirs de tes bords viendrait s'unir en chœur,
Boirait ta goutte d'eau comme dans une coupe
Et riderait ton sein d'un battement de cœur.
Ton écume vagabonde,
Le limon, la feuille immonde,
Qui roulent avec ton onde,
Ne terniraient plus tes flots,
Las de ta fuite insensée,
Ta vague, en sa main bercée,
Serait, comme ma pensée,
Tout lumière au dehors, au dedans tout repos !

VII

Et les enfants viendraient, penchés sur tes eaux vives,
Regarder ce que Dieu sous la vague accomplit,
Et le sacré vieillard qui me guide à tes rives
S'asseoirait pour prier sur les fleurs de ton lit,
Et de ses saisons passées
Les images retracées
Feraient jouer ses pensées
Autour de ses cheveux blancs,
Comme, quand l'hiver assiège
Le chaume qui les protège,
On voit dehors, sur la neige,
Au seuil de leurs maisons, jouer de blonds enfants.

VIII

Mais tu ne me réponds que par des coups de foudre ;
Tu ne fais que du vent, de l'écume et du bruit ;
Ton flot semble pressé de se réduire en poudre
Et d'échapper au vent, dont l'aile te poursuit !
Cours donc où va le tonnerre,
Et le tremblement de terre,
Et l'aigle échappé de l'aire,
Et le coursier qui dit : Va !
Toutes choses insensées,
Par un vague instinct chassées
Et qui semblent si pressées
D'échapper à Jéhovah !

IX

Mais moi, l'enfant du Père et que ce nom rassure,
Je m'y sens attiré d'un invincible aimant.
Ce nom chante pour moi dans toute la nature
Et mon cœur, sans repos, le sait même en dormant.
Ainsi, fatigué de veille,
L'enfant de chœur qui sommeille,
Du cierge qu'ourdit l'abeille
Laisse vaciller le feu ;
Sur le parvis qu'il traverse,
En dormant sa main le berce :
La torche en vain se renverse ;
La flamme se redresse et monte encore à Dieu !

. . . .
. . . .
. . . .

« Je montrai un jour, en revenant à la ville, ce petit cantique au vieux prêtre. Il ne put s'empêcher de dérider les plis toujours un peu sévères de sa bouche : il applaudit même à deux ou trois de mes images, surtout

à celles des saintes pensées des vieillards comparés à des enfants qui jouent en hiver sur la neige, sans sentir le froid et à celle de l'enfant de chœur assoupi, qui laisse pencher le cierge sans que la flamme cesse de monter à Dieu.

« Il me demanda de lui écrire plus correctement ce cantique pour le faire lire au Père Debrosse, supérieur du collège : mais il ne le lut point dans la classe, sans doute de peur de manquer à la discipline antipoétique de nos leçons.

« Les Jésuites cependant en eurent connaissance : ils m'en firent plusieurs fois compliment depuis, pendant les récréations, et, après leur dispersion, on dut retrouver cette ébauche, parmi les papiers du Père Debrosse, dans les balayures du collège.

« Cette ébauche ne méritait pas un autre sort. La poésie se compose de trois choses : sentiment, peinture, musique. Dans ce cantique d'enfant, il n'y avait que de la musique et un peu de peinture. Le rythme m'enivrait déjà ; mais le rythme seul ressemble à ce chef d'orchestre qui bat la mesure avec son archet pendant les silences de la mélodie... »

« Cependant les aspects tour à tour riants ou grandioses qui se déroulaient à mes yeux d'enfant, pendant ces longues excursions de quatre ou cinq heures dans ce beau pays, avant-scène des Alpes, me remplissaient l'imagination d'images, d'autant plus imprimées en moi que le silence obstiné de mon guide me permettait moins de distractions. Il me rendait contemplateur par force.

« Cette belle et pittoresque nature était comme un livre qu'on m'aurait contraint à lire, pendant un certain nombre d'heures par jour, en déchiffrant tout seul le

sens. Je n'étais que trop prédisposé à m'y absorber tout entier ; je m'y plongeais par tous mes sens : ciel sur ma tête, herbes et fleurs sous mes pieds ; Alpes lointaines, Rhône rapide, cascades écumantes, horizons sinistres ou gracieux sous mes regards ; bruit des eaux, des feuilles, des oiseaux, des insectes à mes oreilles, ombres des forêts sur mon front ; odeurs enivrantes des prés fauchés du matin, séchant en meules sur les revers des coteaux, bains d'air rafraîchissants ou attiédis qui rendaient à tous mes membres la première élasticité de l'enfance ; sentiment d'une telle légèreté et d'une telle volatilisation de corps, qu'il me semblait que la brise n'avait qu'à souffler pour m'emporter, avec l'insecte ailé ou avec la feuille flottante, dans l'océan bleu de l'air des montagnes circulant autour de moi.

« Ces impressions auraient rendu le rocher poète. Je le devenais davantage chaque jour, mais je ne savais guère encore ce que c'était que la poésie.

« Une lecture que nous fit exceptionnellement dans notre salle de rhétorique un de nos maîtres les plus aimés, le Père Béquet, m'en apprit davantage que tous les vers classiques de Virgile ou d'Horace interprétés péniblement jusque-là. Je revois d'ici le lieu, la place, le jour et l'heure. Toutes les grandes lectures sont une date de l'existence ! »

On s'en souvient, « le Père Béquet n'était nullement comme le Père Varlet, un cénobite pétrifié dans sa cellule par son austère piété ou comme le limaçon fossille dans sa coquille : c'était un homme du monde. Il était entré tard dans l'ordre ; et, après une vie répandue, il avait voulu recueillir la maturité de sa vie et utiliser à l'instruction littéraire de la jeunesse ses talents et ses

goûts, goûts et talents d'un lettré accompli. La littérature était pour lui la moitié de l'existence, sa piété même était littéraire. Il croyait que l'esprit humain est comme la glace de cristal et que, plus on le polit, plus il reflète de divinité dans ses œuvres.

« Nous l'aimions tous, surtout les plus grands et les plus lettrés d'entre nous. Il était plutôt pour nous un condisciple avancé en années qu'un maître. Ses conversations familières avec nous dans les jardins, pendant les heures de délassement, étaient les meilleures et les plus charmantes de ses leçons. Son goût raffiné tenait un peu de la douce et exquise mollesse de son caractère. Ce caractère était gracieusement imprimé sur sa physionomie. Son visage était presque toujours déridé, non par un rire bruyant et ouvert, mais par ce sourire fin et pensif qui semble relever sur les lèvres une demi-pensée et un demi-mot. On voyait que ce qu'il contemplait en lui-même était toujours bon, spirituel, agréable à lui-même et aux autres. Ses lèvres en avaient contracté un pli : c'était la réticence de la bonté qui médite un plaisir à faire ou une amabilité à dire.

« Le seul défaut littéraire de cet excellent homme tenait à ses qualités de cœur et d'esprit : il y avait un peu d'effémination dans son goût et de fleurs dans son style. Il y a un genre d'ornementation gothique qu'on appelle le gothique fleuri ; le style du Père Béquet était du français fleuri. On juge de son attrait pour M. de Chateaubriand, le grand génie de cette magnifique corruption de style.

« M. de Chateaubriand venait de faire paraître le *Génie du Christianisme*. Les Jésuites, très favorisés alors par l'Empire et par le cardinal Fesch, oncle de Napoléon,

saluèrent le *Génie du Christianisme* avec moins d'enthousiasme que le parti de l'Empire et le parti royaliste ne l'avaient salué; ils ne se dissimulèrent pas que le secours apporté en apparence par ce livre à la religion était un secours dangereux, plus poétique que chrétien, et que les sensualités d'images et de cœur, par lesquelles l'écrivain alléchait pour ainsi dire les âmes, étaient au fond très opposées à l'orthodoxie littéraire et à la sévérité du dogme et de l'esprit chrétien. Mais, tout en élaguant très prudemment du livre les parties romanesques ou passionnées trop propres à allumer ou à efféminer les passions précoces de leur jeunesse, ils le laissèrent circuler à demi-dose dans leurs collèges. Un abrégé, en deux volumes, épuré d'Attala, de René et plusieurs autres chapitres trop remuants pour des âmes déjà émues, furent mis par eux dans les mains de leurs maîtres d'étude. A titre de professeur de belles-lettres, le Père Béquet posséda le premier exemplaire. Il était trop ravi pour renfermer en lui-même son ivresse et trop communicatif pour ne pas nous associer à son bonheur. »





XIII

Une classe et une lecture mémorable du Père Becquet ; influence de Chateaubriand ; retour à Mâcon en 1806

L'ÂGE du pur sentiment commence à passer. La partie intellectuelle de l'âme, en se développant, joint à l'impression instinctive et sentimentale la faculté de discerner, la connaissance de l'ordre et du goût littéraire. Le poète se complète, car la poésie, c'est, en même temps qu'une phrase brillante et cadencée, le bon sens porté à un degré supérieur. La poésie, c'est le beau, or le beau — jamais poète ne le montra de façon plus saisissante — c'est la splendeur du vrai.

Nous allons voir comment Lamartine arrivé en rhétorique appliqua ce principe et exerça pour la première fois, à l'égard de Chateaubriand, sa raison littéraire.

« Un jour de printemps, les rayons du soleil de mai entraient, avec les senteurs des jardins et des prés, par la fenêtre ouverte de la classe, au rez-de-chaussée ; la sève rajeunie de la saison circulait dans nos veines comme dans les plantes ; ces lueurs, ces odeurs, ces bourdonnements d'insectes, ces parfums de la campagne apportés par les bouffées du vent tiède, appelaient toutes nos pensées au dehors.

« Je ne sais quel vague ennui, phénomène ordinaire du printemps sur les hommes sédentaires, se trahissait en nous par l'inattention, les nonchalances d'attitude, les bâillements mal contenus sur les bancs de bois de la salle. Le Père Béquet lui-même, très indulgent de sa nature, semblait atteint comme nous de cette sorte de somnolence générale ; il nous lisait et nous commentait, sans goût et sans verve, je ne sais quels vers ou quelle prose des livres classiques dont les images et les pensées étaient aussi usées, pour lui et pour nous, que le parchemin taché d'encre de nos livres d'étude.

« Un autre livre broché en papier de couleur était fermé sous son bras, entre son habit noir et son coude : on voyait qu'il y pensait malgré lui : son regard, distrait de ses textes grecs et latins ouverts sur le pupitre de sa chaire, se détournait involontairement et tombait obliquement sur le livre pressé contre son cœur.

« Nous-mêmes nous regardions avec curiosité ce livre dont la couverture inusitée excitait notre étonnement. Nous avions comme le pressentiment ou comme l'attente de quelque chose d'extraordinaire contenu dans ce mystérieux volume.

« Tout à coup le Père Béquet ferme ses livres grecs et latins. Il nous dit que la classe était finie par exception pour cette matinée, mais que, pour remplir plus agréablement l'heure qui nous restait avant la sortie, il allait nous faire une lecture dans un livre mondain qui venait de paraître et dont l'auteur, inconnu jusque-là, s'appelait Chateaubriand.

« Ce petit prologue, prononcé avec l'accent d'un homme qui annonce une bonne nouvelle à son auditoire et qui fait entendre plus qu'il ne dit, réveilla tout à coup

notre attention. La sérénité du jour de fête entrant par la fenêtre grillée de la classe, le chant des oiseaux sous la charmille, l'espoir d'aller bientôt nous-mêmes respirer librement dans ces allées l'air du printemps, nous prédisposaient au plaisir. Nous fermâmes donc nos livres d'étude dans nos pupitres et, les coudes appuyées sur la table, la tête dans nos mains, nous prîmes l'attitude des disciples qui écoutent le maître dans le tableau de l'*Ecole d'Athènes* de Raphaël.

« Mes amis, nous dit alors le bon professeur, je vais « faire une chose inusitée, peut-être répréhensible, je « vais tenter sur vos esprits une épreuve de goût ; je vais « voir si l'impression qu'un livre tout moderne m'a faite « ce matin, en parcourant ces pages, est une illusion de « la nouveauté ou si c'est une admiration légitime et « motivée pour des images et pour un style aussi réel-« lement beaux que l'antique où nous cherchons ensem-« ble le beau. Ecoutez avec attention les pages que je « vais vous lire, recueillez bien vos impressions et vos « jugements : je vous interrogerai ensuite sur vos pro-« pres sentiments et je vous donnerai, pour sujet « de composition demain, l'analyse raisonnée de ces « pages. Ceux d'entre vous qui préfèrent, à cause de leur « âge plus tendre, les promenades et les jeux de cette « belle matinée à des délassements d'esprit, peuvent se « retirer ; les autres resteront librement avec moi pour « d'autres plaisirs. »

« La foule s'élança dans les jardins avec des cris de joie qui se confondirent avec les gazouillements des oiseaux libres des charmilles ; huit ou dix adolescents des plus âgés ou des plus lettrés restèrent, retenus par la confiance qu'ils avaient dans le goût délicat du maître et

par leur attrait déjà prononcé pour les plaisirs de l'esprit. J'étais du nombre : mes deux rivaux et mes deux amis, Louis de Vignet et Aymon de Virieu, se groupèrent avec moi au pied de la chaire. Nous étions tout regards et tout oreilles pour le phénomène promis... »

« Le Père frappa sur son livre et commença :

« Il est un Dieu. L'impie seul a dit : « Il n'y a pas de « Dieu. » La grandeur des idées, la pompe des mots nous saisirent. La voix solennelle du Père, les larmes qui semblaient poindre de son cœur ou trembler dans sa poitrine, la nouveauté de ces accents, la sainteté de ces délices, enivraient nos oreilles et captivaient nos imaginations. Nous entendîmes ce que nous n'avions jamais entendu : le beau dans le vrai, le sentiment dans la grandeur, le mouvement du cœur dans l'harmonie des langues ; il n'y avait pas besoin de nous provoquer au silence. Le silence se faisait de lui-même, par la peur de perdre une de ces magnifiques phrases qui nous parlaient de l'inconnu. Le mystère, traduction de l'infini dans la nature, achevait toutes ces majestés de la parole. La grâce y était aussi merveilleuse que la grandeur. La femme y tenait de l'ange. Attala était la divinité des forêts ; nos cœurs l'adoraient, sans la comprendre...

« L'heure sonna trop prompte à la lugubre horloge de la chapelle : nous aurions voulu que le temps n'eût plus d'heures ; le grand peintre d'impressions et le grand musicien de phrases nous avait enlevé le sentiment du temps écoulé. Le livre était fermé, que nous lui demandions encore des pages. Nous remerciâmes le maître de nous avoir fait anticiper ainsi sur le plaisir que nous nous promettions, en sortant à la fin de l'année d'études, de lire à satiété ces volumes. Ces quelques gouttes

n'avaient fait qu'irriter notre soif. Nous n'eûmes pas d'autre entretien tout le reste du jour : nous en rêvâmes la nuit ; nous en recherchâmes les mélodies de pensées dans notre mémoire, au réveil... »

« Pendant longtemps, la promesse de nous lire encore quelques fragments de ce merveilleux ouvrage fut le plus infaillible encouragement au travail que nos professeurs pussent nous offrir. J'étais certainement un des plus touchés, parce que les trois notes qui étaient nées avec moi, la religion, la mélancolie et la famille, étaient aussi les notes les plus neuves et les plus divines du génie de Chateaubriand... »

« De ce moment, le nom de M. de Chateaubriand fut une fascination pour nous ; il remplit notre esprit d'un éblouissement d'images et notre oreille d'un enivrement de musique qui nous donnait le vertige de la poésie. Il fit le même effet sur Béranger, plus avancé en âge.

« Pourquoi? parce que, indépendamment des beautés réelles de ce style, ce style était neuf, et qu'il y a, dans la nouveauté, une primeur de sensations qui est, à elle seule, une beauté littéraire. De même que chaque peuple, chaque civilisation et chaque siècle portent leurs pensées, ils portent aussi leur style. M. de Chateaubriand nous révélait le style du dix-neuvième siècle : style composite, comme le genre d'architecture auquel on applique ce nom ; style qui mêle tous les genres, qui associe le raisonnement, l'éloquence, l'élégie, le lyrisme, la peinture, la poésie, et qui recouvre le tout d'un vernis magique de paroles musicales, pour faire illusion souvent sur le peu de solidité du fond.

« Aussi les œuvres de M. de Chateaubriand furent-elles un des premiers livres sur lesquels nous nous

précipitâmes, comme sur la proie de nos imaginations, à la fin de nos études, en rentrant dans les bibliothèques de famille. Je dirai ailleurs, en examinant le mérite de ce grand prestidigitateur de style, ce que *René* et *Atala*, *Les Martyrs,* donnèrent de délire à mon imagination ; mais je dois dire aussi que, dès ces premières lectures au collège, tout en étant plus ému peut-être qu'aucun autre de mes condisciples de la peinture, de la musique et surtout de la mélancolie de ce style, je fus plus frappé que tout autre aussi du défaut de raisonnement, de naturel et de simplicité qui caractérisait malheureusement ces belles œuvres. Je me souviens qu'un jour, assis avec quatre de mes condisciples sur un tronc d'arbre, au bord du Rhône, nous lûmes, pendant toute la récréation, quelques chapitres du *Génie du Christianisme*, et que nous en fûmes émus jusqu'aux larmes d'admiration. Quand le livre fut fermé, nous nous interrogeâmes les uns les autres sur nos impressions réfléchies ; tout le monde s'écria que c'était le plus beau des livres qui fût jamais tombé sous nos yeux, dans le courant de nos lectures. « Et toi ? me demandèrent mes camarades. — Moi, répondis-je, je pense comme vous : c'est bien beau, mais ce n'est pas du vrai beau encore. — Et pourquoi? ajoutèrent-ils. — Parce que c'est trop beau, parce que la nature y disparaît trop sous l'artifice, parce que cela enivre au lieu de toucher : et, s'il faut tout vous dire, en un mot, ajoutai-je, parce que les larmes que nous venons de verser, en lisant ces pages, sont des larmes de nos nerfs et non pas des larmes de nos cœurs. »

« Mes amis se récrièrent alors sur la sévérité de ce jugement précoce, qu'ils ont ratifié depuis ; ils m'ont rappelé

bien souvent plus tard cette précocité de bon sens qui se laissait séduire, mais qui ne se laissait pas tromper par ce grand génie de décadence.

« Cependant M. de Chateaubriand fut certainement une des mains puissantes qui m'ouvrirent, dès mon enfance, le grand horizon de la poésie moderne.

« C'est ainsi que, d'abord la nature, puis l'imagination, puis la piété, puis l'amour, me donnèrent les premiers instincts et les premières leçons de poésie. Je n'ai jamais eu une pensée dont je ne trouve la racine dans un sentiment ; tout vient du cœur : *Nascuntur poetæ.* J'ai trouvé l'autre jour cette inscription au crayon et signée seulement d'une initiale, sur la vieille porte vermoulue de ma maison de village, à Milly, l'anonyme a raison... »

Dans le chapitre des *Souvenirs et Portraits*, spécialement consacré à Chateaubriand, Lamartine complète sa pensée par ces lignes :

» Quand parut le *Génie du Christianisme*, j'étais au collège des Jésuites. Je fus ébloui, mais non convaincu. Tout jeune que j'étais, cela me fit l'effet d'un beau thème de rhétorique.

« Qu'était-ce donc que ce génie inconnu qui se révélait tout à coup aux hommes? Voici ce que nous entendîmes murmurer çà et là par nos maîtres, en rentrant, curieux, des bords escarpés du Rhône à la ville :

« C'était un gentilhomme qui ne sortait d'aucune école que de celle de la mer, des forêts vierges du nouveau monde. On le disait jeune comme les prodiges, qui n'ont point d'ancêtres, sauvage comme les prophètes qui ne ressortent que d'eux-mêmes et de Dieu, triste comme les immensités. Il avait paru tout à coup à son siècle, un livre à la main.

« Ce livre était bien plus qu'un chef-d'œuvre, c'était un mystère : c'était bien plus encore, c'était un sentiment, une résurrection, un passé évoqué de toutes les tombes, de tous les cœurs. On ne lui demandait pas d'où il venait, mais on pleurait en le revoyant, comme en revoyant une ombre.

« Quel ascendant un pareil livre ne devait-il pas prendre au premier pas sur un monde renversé, bouleversé, dépouillé, égorgé, qui ne savait plus que croire, que sentir, que dire, et qui attendait une voix d'en-haut pour reprendre haleine ? Jamais une pareille réaction n'avait été mieux préparée ici-bas.

« L'énigme de l'auteur se mêlait à l'énigme de l'ouvrage... »

Lamartine, lui-même, prenait part, d'une façon toute particulière, à cette réaction religieuse du commencement de ce siècle. Avec les grandes leçons de ses maîtres, avec les chants de la nature qui correspondaient aux chants intimes de son âme, le mouvement religieux dont les œuvres de Chateaubriand étaient l'indice autant et plus que la cause, l'éleva de suite aux plus hauts sommets et captiva son cœur. C'est l'idée religieuse qui rayonna sur son âme au début comme aux confins de sa vie.

Aussi grand poète et sous quelques rapports plus vraiment poète que Victor Hugo, il avait, par-dessus toutes choses, beaucoup de cœur. Or, le cœur rectifie le jugement et Lamartine, malgré des faiblesses passagères, garda sa raison toujours intacte. Cette émotion qu'il ressentait au collège de Belley en face du vrai, du beau, du bien, il l'éprouva sans cesse. Elle fut sa sauvegarde durant sa carrière si mouvementée et si brillante : elle le garantit contre les atteintes dégradantes du septicisme et lui

épargna de trop violents écarts. Chez lui, les mobiles humains perdent ce qu'ils ont de bas et d'avilissant. Son esprit voit tout de haut, poétise (tout ce qui peut être quelquefois un danger). Si l'écolier de Belley, déjà si sensible aux beautés littéraires, ne devint pas le roi des poètes, il mérite de recevoir une appellation non moins flatteuse, et, on peut le redire, Lamartine c'est la poésie.

C'est par la raison, la noblesse des idées, la haute philosophie, la sincérité des sentiments, qu'il l'emporte sur ses contemporains et sur Chateaubriand lui-même. « La renaissance chrétienne, commencée par Chateaubriand, se continue par Lamartine. Seulement, le premier n'a qu'une sensibilité d'imagination et qu'une religion littéraire : païen au fond, il monte le christianisme comme un opéra, avec plus de décors et de mise en scène que de conviction et de foi. »

Ces paroles sont de M. Emile Deschanel. L'éminent critique reconnaît que le style de Chateaubriand n'est pas du vrai beau. En cela, il se range à l'avis exprimé par Lamartine, lorsqu'il était au collège de Belley.

La religion de Lamartine était plus vraie, plus profonde que celle de Chateaubriand. S'il était né cinquante ans plus tard, elle eût été plus positive et plus philosophique encore : il serait devenu le chef d'un centre catholique français. Comme l'a si bien fait ressortir M. E.-M. de Vogüé, il a été le précurseur des âmes généreuses qui fondent, de nos jours, ce grand parti, l'un des premiers ouvriers des grandes choses qui se préparent. Mais, bien qu'affranchi, dans une certaine mesure, de son irrésistible influence, il dut subir plus, qu'il ne pensait, la mode ultra-sentimentale et fleurie de Chateaubriand.

A l'époque où le Père Béquet fit à Lamartine et à ses

camarades de classe la lecture du *Génie du Christianisme* et de divers fragments de Chateaubriand, le jeune poète avait achevé la plus grosse partie de ses études. Il était en rhétorique.

Cette classe de réthorique met en relief ses aptitudes. Ses connaissances augmentent, son jugement se mûrit, son âme semble devenir plus religieuse, ses succès sont très nombreux à la fin de l'année. Sa mère s'en montre extrêmement satisfaite, comme son *Manuscrit* le constate, mais elle craint pour l'avenir :

« 25 septembre, Milly (1806).

. . . .

« Alphonse devait arriver de son collège ; j'allais, le 17, le recevoir à Mâcon. Il arriva seul le soir. Je l'ai trouvé beaucoup mieux que je ne l'espérais : il est plus grand que moi d'une main, un peu maigre et un peu pâle, mais fort quoique élancé. C'est d'ailleurs un excellent enfant ; les Jésuites, ses maîtres, se louent de ses facultés ; il revient chargé de premiers prix et de couronnes, discours latin, discours français, version latine, poésie latine, et il est, malgré cela, très modeste. Ce qui me fait plus de plaisir encore, c'est qu'il paraît avoir de l'inclination maintenant à la piété. Que Dieu le bénisse et lui conserve ces précieux dons, seuls capables de le rendre heureux ! J'ai couru, après l'avoir embrassé, à l'église, pour remercier Dieu avec des larmes de son retour et de tant de faveurs qu'il me fait.

« J'ai présenté Alphonse à toute la famille, à Montceau (1), avec un peu d'orgueil. Seulement, je ne lui

(1) Domaine de la famille de Lamartine, lot d'une tante du poète (Marie-Anne-Charlotte-Eugénie), connue sous le nom de Mlle de Lamartine, une sainte femme, très bienfaisante. Lamartine hérita du château de Montceau en 1833.

trouve pas le ton aussi doux que je voudrais; je crains de l'éloigner de moi, qu'il aime tant, en le grondant là-dessus et, d'un autre côté, je crains de le gâter par trop de condescendance. Mon Dieu, qu'il est difficile de faire un homme ! Nous sommes, mon mari et moi, bien tourmentés de ce que nous allons en faire. Il adore l'état militaire qui est celui de son père ; mais cette guerre contre la Prusse dévore tant et tant de jeunes gens ! et puis la licence des armées est si mortelle à l'innocence ! que Dieu nous éclaire ! »

L'âme éminemment sensible de Mme de Lamartine est tout entière dans ces lignes. L'irrésolution de ses parents, qui fut si préjudiciable à son fils, y apparaît déjà. Lamartine se tracera lui-même sa voie, mais au prix de quelles difficultés et de quels périls !

A travers ces difficultés et ces périls, sa sensibilité naturelle se développera encore. Il aura de grandes crises, de grandes souffrances morales, mais ce sont elles qui lui arracheront ses gémissements les plus poétiques, ses soupirs les plus tendres.

Il le déclare lui-même, chacune de ses poésies fut véritablement sentie : témoins ses *Adieux au collège de Belley*, pressentiments des écueils et des passions du monde, plainte mélancolique et douce qui s'échappa naturellement de son cœur, lorsqu'il eut franchi le seuil de cette maison où il avait connu les joies les plus vives et les plus pures de son existence.





XIV

La dernière année scolaire de Lamartine (1806-1807) ; son départ du collège de Belley.

SELON le récit que nous avons donné plus haut, Lamartine vint au collège de Belley, quelques jours après la rentrée des classes, en l'année 1803 et c'est le 22 du mois d'octobre qu'il fut confié par sa mère aux religieux dont il se loue si vivement.

Il fit sa troisième en l'année 1803-1804, ses humanités ou seconde en l'année 1804-1805, sa rhétorique en l'année 1805-1806, sa philosophie en l'année 1806-1807. Enfin, comme on a dû le remarquer, son principal professeur fut l'excellent et distingué Père Béquet, qui, de la troisième, le suivit en humanités et en rhétorique. Quant à la philosophie, on sait qu'elle lui fut enseignée par le Père Vrindts.

La succession des cours, merveilleuses étapes pour le jeune poète, lui apporta des joies intimes de plus en plus douces et de plus en plus élevées. Son année de troisième, avait été son année d'acclimatation à un milieu scolaire nouveau, acclimatation d'autant plus facile que ce milieu convenait particulièrement à sa nature et aux nobles

propensions de son âme. Après cette année, qui fut aussi pour Lamartine une année de résurrection morale, il ne connut plus que des heures charmantes, que les enivrements de la pensée et les jouissances supérieures de l'esprit.

« Cet état de mon âme dura trois ans, interrompu seulement par des études qui n'étaient que des badinages, des excursions à la fin de l'année, qui n'étaient que des triomphes et des vacances à Milly, à Bienassis ou au Grand-Lemps, qui n'étaient que des essais dans la vie. Mais, malgré ma félicité continue, l'amour de la liberté prévalait encore sur ces délices : je ne pouvais m'arracher aux rêves encore plus pénétrants de vie indépendante. Le gouvernement de l'empereur Napoléon venait en aide à ces rêves : car, à chaque instant, le bruit se répandait au collège de Belley que les Pères de la Foi allaient être expulsés de leur établissement et qu'une querelle existait entre le cardinal Fesch et l'Empereur à leur sujet à la suite de laquelle ils seraient contraints d'abandonner leur excellent collège et de nous rendre à la liberté... »

D'ailleurs « je n'ai jamais pu discipliner mon âme à la servitude, quelque adoucie qu'elle fût par l'amitié, par la faveur de mes maîtres, par la popularité bienveillante dont mes condisciples m'entouraient au collège. Cette liberté des yeux, des pas, des mouvements, longtemps savourée à la campagne, me rendaient les murs de l'école plus obscurs et plus étroits. J'étais un prisonnier plus heureux que les autres, mais j'étais toujours un prisonnier. Je ne m'entretenais avec mes amis, dans les heures de libre entretien, que du bonheur de sortir bientôt de cette réclusion forcée et de posséder de nouveau le ciel, les champs, les bois, les eaux, les montagnes de

nos demeures paternelles. J'avais la fièvre perpétuelle de la liberté, j'avais la frénésie de la nature... »

Que de fois, dans le dortoir, il s'approchait de la haute fenêtre, la plus voisine de son lit et dont il a déjà plusieurs fois parlé. De cette fenêtre, il dominait « une verte vallée du Bugey, tapissée de prairies, encadrée par des bois de hêtres et terminée par des montagnes bleuâtres sur le flanc desquelles on voyait flotter la vapeur humide et blanche de lointaines cascades ! »

Semblable à l'oiseau qui s'élance contre la cloison de sa cage pour essayer d'en sortir ou du moins regarder au dehors, il s'approchait souvent de cette fenêtre. Mais que de choses ne voit-il pas de son observatoire ! Il voit jusqu'à « la vapeur humide et blanche de lointaines cascades ! » Ces cascades sont, la plus proche : celle de Thoys, qu'il a chantée, à 4 kilomètres, et l'autre, la plus éloignée, celle de Glandieu, à 14. Quand la première était grosse et le temps très calme, Lamartine pouvait l'entendre quelque peu, mais non la voir. La seconde, il ne pouvait ni la voir, ni l'entendre... Quelle belle chose que l'imagination ! Il faut se dire, toutefois, que ces pages ont été écrites plus de trente ans après que Lamartine eut quitté le collège de Belley et se rappeler d'ailleurs que, s'il est toujours vrai dans l'ensemble et les lignes générales, on ne peut d'ordinaire lui demander l'absolue exactitude dans les détails.

« Souvent, quand tous mes camarades étaient endormis, quand la nuit était limpide et que la lune éclairait le ciel, je me levais sans bruit, je grimpais contre les barreaux d'un dossier de chaise, dont je me faisais une échelle, et je m'accoudais des heures entières sur le socle de cette fenêtre pour regarder amoureusement cet horizon

de silence, de solitude et de recueillement. Mon âme se portait avec d'indicibles élans vers ces prés, vers ces bois, vers ces eaux : il me semblait que la félicité suprême était de pouvoir y égarer, à volonté, mes pas, comme j'y égarais mes regards et mes pensées ; et si je pouvais saisir dans les gémissements du vent, dans les chants du rossignol, dans les bruissements des feuillages, dans le murmure lointain et répercuté des chutes d'eau, dans les tintements des clochettes des vaches sur la montagne, quelques-unes des notes agrestes, des réminiscences d'oreille de mon enfance à Milly, des larmes de souvenir, d'extase, tombaient de mes yeux sur la pierre de ma fenêtre et je rentrais dans mon lit pour y rouler longtemps en silence, dans mes rêves éveillés, les images éblouissantes de ces visions... »

« Cette aspiration incessante vers la famille et vers la nature était même au fond un stimulant plus puissant que l'émulation. Au terme de chaque cours d'étude accompli, je voyais, en idée, s'ouvrir la porte de ma prison. C'est ce qui me faisait presser le pas et devancer mes émules. Je ne devais les couronnes dont j'étais récompensé et littéralement surchargé à la fin de l'année qu'à la passion de sortir plus vite de cet exil où l'on condamne l'enfance. Quand je n'aurai plus rien à apprendre au collège, il faudra bien me rappeler à la maison.

« Ce jour arriva enfin. Ce fut un des plus beaux de mon existence. Je fis des adieux reconnaissants aux excellents maîtres qui avaient su vivifier mon âme en formant mon intelligence et qui avaient fait, pour ainsi dire, rejaillir leur amour de Dieu en amour et en zèle pour l'âme de ses enfants. Les Pères Desbrosses, Varlet, Béquet, Wrindtz surtout, mes amis plus que mes

professeurs, restèrent toujours dans ma mémoire comme des modèles de sainteté, de vigilance, de paternité, de tendresse et de grâce pour leurs élèves. Leurs noms feront toujours pour moi partie de cette famille de l'âme à laquelle on ne doit pas le sang et la chair, mais l'intelligence, le goût, les mœurs et le sentiment… »

Donc, après l'année qu'on appelle de philosophie, « je sortis du collège… Je n'en sortis pas sans reconnaissance pour mes excellents maîtres; mais j'en sortis avec l'ivresse d'un captif qui aime ses geôliers sans regretter les murs de sa prison. J'allais me plonger dans l'Océan de liberté auquel je n'avais pas cessé d'aspirer. Oh ! comme je comptais heure par heure ces derniers jours de la dernière semaine où notre délivrance devait sonner ! Je n'attendis pas qu'on m'envoyât chercher de la maison paternelle ; je partis en compagnie de trois élèves de mon âge qui rentraient dans leurs familles comme moi et dont les parents habitaient les environs de Mâcon. Nous portions notre petit bagage sur nos épaules et nous nous arrêtions, de village en village et de ferme en ferme, dans les gorges sauvages du Bugey. Les montagnes, les torrents, les cascades, les ruines sous les rochers, les chalets sous les sapins et sous les hêtres de ce pays tout alpestre, nous arrachaient nos premiers cris d'admiration pour la nature. C'étaient nos vers grecs et latins traduits par Dieu lui-même en images grandioses et vivantes, une promenade à travers la poésie de sa création. Cette route ne fut qu'une ivresse. »

Lamartine reprend la route qu'il nous a décrite, en racontant son arrivée à Belley en compagnie de sa mère, lorsqu'elle l'y amena pour la première fois (octobre 1803). Depuis lors il a grandi (dans quelques jours il aura dix-

huit ans). Ses parents le laissent choisir le mode de locomotion qui lui convient. Il part à pied, comme un touriste, et admire tout à son aise les montagnes, les torrents, les ruines sous les rochers. Parmi les nombreuses et imposantes ruines qui recouvrent le Bugey, il n'en est pas qui offrent plus de poésie que celles du château de Beauretour. Ces ruines, dont nous donnons ici la gravure, sont situées entre les villages de Saint-Germain-des-Paroisses et de Contrevoz. Pour les voir, Lamartine qui les connaissait bien, n'avait qu'à s'écarter quelque peu de sa route. En tout cas, elles font certainement partie des ruines auxquelles il fait allusion.

Les ruines de Beauretour, sises sur un roc ardu, au pied du Mollard de Don, étaient en partie revêtues de leur toiture et habitées à l'époque où les vit Lamartine. Ce qui reste des solides murailles du château, de ses tours crénelées, de ses remparts à chemin de ronde, est encore d'un aspect saisissant. Il était défendu par des tours avancées et, pour arriver au donjon, on devait forcer trois enceintes et un pont-levis. Ce château, dont les ruines continuent à dominer orgueilleusement la vallée, fut bâti, en l'année 1400, par Jean de Rossillon, qui — dit le baron Raverat (*Les Vallées du Bugey*) — en fit hommage aux comtes de Savoie, puis le leur reprit en fief. En 1684, Hélène de Rossillon épousa Louis-Bertrand de Seyssel-Cressieu, à la famille duquel Beauretour n'a pas cessé d'appartenir depuis.

Lamartine partit donc de Belley, en septembre 1807, après quatre années d'internat. S'abandonnant tout entier à la joie de vivre et aux rêves de son esprit enthousiaste, il fit, en compagnie des trois camarades qu'il mentionne ci-dessus, la moitié de la route à pied. C'est ainsi



RUINES DE BEAURETOUR

D'après une photographie de M. Joseph CHABOUX

que retourna auprès de sa famille, à Milly (1), petit village voisin de Mâcon, celui que la Providence destinait à devenir le plus grand poète lyrique du siècle.

Avant de s'éloigner du célèbre collège, Lamartine eut à subir, ainsi que son ami, Aymon de Virieu, une thèse publique de philosophie.

De nos jours, les habitants de Belley et les étrangers se plaisent encore à remarquer, dans le grand corridor du premier étage du collège, deux tableaux où apparaît le nom de Lamartine.

— L'un de ces deux tableaux donne les thèses de philosophie soutenues en l'année 1807. Nous allons le reproduire, moins le long exposé des thèses tirées des Prolégomènes, de la Logique, de la Métaphysique, de la Morale :

« *D. O. M.*

« *Theses Philosophicæ.*

. . . .

. . . .

. . . .

« *Has theses, Deo duce et auspice*
Deiparâ, tueri, conabuntur :

Joannès Goullard, Lugdunensis,
ALPHONSIUS DE LAMARTINE, *Matisconensis,*
Martialis Pernet, ex Aqua-Sparta,
Jacobus-Maria Revel, Clusiensis,

(1) Milly est à 14 kilomètres de Mâcon. Ce village se voit à gauche de la route conduisant de Mâcon à Cluny.

Sylvester Rombau, ex Monte-Rotondo,
Aymont de Virieu, Parisiensis,

« *In aulâ Scholæ Bellicensis, die septimâ septembris, 1807, horâ nonâ matutinâ et tertiâ postmeridianâ.*

« *Arbiter erit J. P. J. Vrindts, Philosophiæ professor.* »

TRADUCTION

« A Dieu, très bon, très grand.

« Thèses philosophiques.

. . . .

. . . .

. . . .

« Tâcheront de soutenir ces thèses, avec l'aide de Dieu et sous les auspices de la Mère de Dieu :

MM. Jean Goullard, de Lyon ;
Alphonse de Lamartine, de Mâcon ;
Martial Pernet, d'Aigueperse (P.-de-D.) ;
Jacques-Marie Revel, de Cluses (Haute Savoie) (1);
Sylvestre Rombau, de Mont-Rond (Loire) ;
Aymon de Virieu, de Paris.

« Dans la salle d'exercices du collège de Belley, le 7 septembre 1807, à neuf heures du matin et à trois heures après-midi.

(1) Jacques-Marie Revel, né en 1790, à Cluses-en-Faucigny (Haute-Savoie), entra dans les ordres, devint curé-archiprêtre de Sallanches, et mourut chanoine titulaire de la cathédrale d'Annecy (4 août 1845). Il conserva des relations assez suivies avec Lamartine, pendant quinze ou vingt ans environ.

Sera l'arbitre des réponses : J. P. J. Vrindts (2), professeur de philosophie. »

— L'autre tableau contient, presque tout entière, la poésie ci-après que Lamartine plaça en tête des *Méditations poétiques* dont le succès fut si grand et la publication, en 1820, si retentissante :

ADIEUX AU COLLÈGE DE BELLEY

(*Poésie composée en 1809*)

Asile vertueux qui formas mon enfance
A l'amour des humains, à la crainte des dieux,
Où je sauvai la fleur de ma tendre innocence,
Reçois mes pleurs et mes adieux.

Trop tôt je t'abandonne, et ma barque légère,
Ne cédant qu'à regret aux volontés du sort,
Va se livrer aux flots d'une mer étrangère,
Sans gouvernail et loin du bord.

O vous dont les leçons, les soins et la tendresse
Guidaient mes faibles pas aux sentiers des vertus,
Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus.

Non, vous ne pourrez plus condescendre et sourire
A ces plaisirs si purs, pleins d'innocents appas ;
Sous le poids des chagrins si mon âme soupire,
Vous ne la consolerez pas !

En butte aux passions, au fort de la tourmente,
Si leur fougue, un instant, m'écartait de vos lois,
Puisse au fond de mon cœur votre image vivante
Me tenir lieu de votre voix.

(2) Nous mettons Vrindts d'après le texte du tableau cité. Cette orthographe doit être la vraie. Si, pour ce nom propre, comme pour d'autres, on trouve des variantes, c'est que, dans les citations, nous avons voulu respecter l'orthographe donnée par Lamartine ou ses éditeurs.

Qu'elle allume en mon cœur un remords salutaire !
Qu'elle fasse couler les pleurs du repentir !
Et que des passions l'ivresse téméraire.
Se calme à votre souvenir !

Et toi, douce amitié, viens, reçois mon hommage :
Tu m'as fait dans tes bras, goûter de vrais plaisirs ;
Ce dieu tendre et cruel qui m'attend au passage
Ne fait naître que des soupirs.

Ah ! trop volage enfant, ne blesse pas mon âme
De ces traits dangereux puisés dans ton carquois !
Je veux que le devoir puisse approuver ma flamme ;
Je ne veux aimer qu'une fois.

Ainsi dans la vertu ma jeunesse formée.
Y trouvera toujours un appui tout nouveau.
Sur l'océan du monde une route assurée,
Et son espérance au tombeau.

A son dernier soupir, mon âme défaillante
Bénira les mortels qui firent mon bonheur :
On entendra redire à ma bouche mourante
Leurs noms si chéris de mon cœur !

Cette poésie, ces adieux solennels au collège de Belley, sont une preuve de plus du souvenir attachant que Lamartine en avait gardé Mais sont-ils de l'année 1807, comme le porte le tableau dont il est ici question ? Lamartine les a-t-il composés au moment de son départ ? Il ne le dit pas et c'est très peu probable ; car, comme on le verra, il n'avait pas fini sa philosophie dont les cours duraient deux années et pensait revenir, avec ses camarades, à la rentrée.

Dans une intéressante étude sur le séjour de Lamartine à Lyon, étude dont il a donné lecture à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de cette ville (séance

publique du 23 décembre 1890), M. Henry Morin-Pons trace, en traits rapides, l'odyssée de Lamartine, depuis son escapade du collège de la Croix-Rousse. Après sa tentative d'évasion, dit-il, « reconduit honteusement à Milly, le coupable, non repentant, est dirigé sur Belley, chez les Jésuites, à qui revient l'honneur de son éducation. On sait que les bons Pères en ont été récompensés par les adieux à leur collège, qui se trouvent dans les premières *Méditations Poétiques* et sont bien une page de la vingtième année (1809), pleines, d'ailleurs, de louables sentiments, mais prévoyant déjà les orages de la vie. »

Les adieux de Lamartine au collège de Belley peuvent être attribués, comme le font les éditeurs, à l'année 1809. Mais ils ont dû être commencés, ébauchés, dès le jour où le poète vit que la porte du pieux asile ne se rouvrirait plus pour lui, car — l'émotion qu'ils expriment l'atteste — c'est là une œuvre de circonstance. Si ces vers, en ce moment, n'étaient pas encore sous sa plume, ils étaient du moins dans son cœur et dans son esprit.

La dernière année passée par Lamartine au collège de Belley ne fut pas la dernière année d'enseignement des Pères de la Foi. Les amis de Lamartine, Aymon de Virieu et Prosper Guichard de Bienassis, ainsi que les autres élèves de sa classe, y revinrent même à la rentrée de l'année scolaire 1807-1808. La classe de philosophie comprenait deux années consacrées à des cours complets de philosophie et de mathématiques. Le programme de cette classe était plus sérieux que celui des écoles officielles. Dans la philosophie latine en usage figuraient la morale et la métaphysique. « Elle pouvait par conséquent — écrit M. Ferraz (1) — donner au jeune homme

(1) Lamartine, poète-philosophe.

le sentiment des problèmes moraux et religieux, bien mieux que les cours des écoles centrales qui avaient partout remplacé les collèges et où l'on enseignait, pour toute philosophie, *la Grammaire générale*, d'après Condillac et Testust de Tracy. »

La poésie et la philosophie se complètent d'ailleurs et ne s'excluent pas, bien qu'elles « diffèrent : par leur objet, car la première vise au beau et la seconde au vrai : par leurs procédés, puisque l'une est avant tout une affaire de sentiment et d'imagination, et l'autre une affaire d'analyse et de réflexion. » Il est en effet des circonstances où elles tendent à se rapprocher, à s'unir, presque à se confondre. Alors le même objet qui sollicite la réflexion remue le cœur et ébranle l'imagination. Le philosophe vient en aide au poète en le conduisant à la connaisance du vrai, le poète achève le philosophe en faisant jaillir le beau de son œuvre et la montrant dans tout son éclat.

La raison qui semble avoir empêché Lamartine de revenir au collège, avec ses amis et camarades, pour y suivre les cours de seconde année de la classe de philosophie, c'est son état maladif, résultat, pour la grande part, d'une croissance hâtive. Sa famille l'envoya à Lyon, chez une parente, pour l'y soumettre à un traitement médical.

« Le 30 janvier 1808, écrit M. Morin-Pons, quelques jours après avoir tiré à la conscription, il est installé chez Mme Vasse-Roquemont, rue Saint-Dominique, où il s'attarde sous la direction des médecins. » Mais, d'après la correspondance publiée en 1873 par Mme Valentine de Lamartine, il appert qu'il se proposait d'aller rejoindre ses camarades. On doit regretter qu'il n'ait pu réaliser son projet : il eût certainement beaucoup gagné à com-

pléter, par les cours de seconde année, ses études de philosophie et de mathématiques.

L'émotion produite par cet éloignement forcé du collège où l'appelait son désir ne fit que s'accroître au milieu des redoutables écueils de sa vie oisive de Mâcon, de Milly, de Saint-Point, du Grand-Lemps, de Bienassis, de Lyon; de là, les appréhensions et la note triste qui s'exhale de la poésie d'adieu.

La vie oisive qu'il mena à sa sortie du collège de Belley, le manque d'entente qui existait dans sa famille sur le choix d'une carrière et l'empêchait d'en adopter une : tels sont les deux principaux motifs des défaillances et des écarts d'imagination qu'on lui reproche. Au milieu des contrariétés venues de sa famille, en l'absence de tout travail régulier et ayant un but pratique, on conçoit quel devait être l'énervement de ce jeune homme plein d'une ardeur fièvreuse et fait pour l'action. Cela suffit pour tout expliquer.

Mais, parmi ses parents, Mme de Lamartine n'est pas la plus responsable. On a dit qu'il reçut de sa mère une éducation trop féminine, qu'on lui enseignait à aimer, non à vouloir. Ce n'est pas complètement exact, car la mère ne peut rien donner de mieux à son fils que son cœur, que les nobles pensées qui en découlent et deviennent ensuite le guide, la base de la volonté elle-même. On a bien vu, dans de solennelles circonstances et au cours de sa vie politique, que Lamartine savait vouloir et agir.

Du reste, l'intelligente mais forte direction de ses maîtres au collège de Belley compléta par la précision et la bonne ordonnance du règlement scolaire et corrigea, dans ce qu'elle avait d'excessif, l'influence de la tendresse maternelle. Ce règlement qu'on fait suivre, non à force

de pensums et de retenues, mais en faisant appel à la raison de l'élève, à son esprit du devoir, donne de bonne heure à l'âme l'habitude de se dompter et de se mouvoir avec ordre. Rien n'est plus capable de faire des hommes que cette discipline qui agit sans contrainte absolue, mais comme d'elle-même, grâce à une force intime s'exerçant sur la conscience et possédant quelque chose de divin. Lamartine y puisa le germe des vertus domestiques et civiques dont il donna le grand exemple.

Un tel résultat est le premier à obtenir par l'éducation. M. Ernest Lavisse (1) compare à ce sujet, dans son dernier ouvrage, les établissements d'Etat, tels qu'ils sont organisés, et les établissements ecclésiastiques. Il expose les avantages des uns et des autres. Les premiers l'emportent généralement par le degré d'instruction, les seconds par la qualité des éducateurs. Or, l'éducation, qui a pour but de faire des hommes, est d'une importance supérieure à celle de l'instruction et il importe de savoir d'où vient cette infériorité dans les établissements d'Etat.

Elle vient — observe M. Lavisse — de ce qu' « une maison d'Etat ne peut être confessionnelle ». Dans la maison ecclésiastique (naturellement confessionnelle), l'harmonie morale et l'éducation sont plus faciles. Direction, administration, enseignement, tout converge à ce but : donner des principes, une foi. Telle doit être en somme, la base de l'éducation, puisque les caractères ne peuvent s'édifier que sur des principes. C'est le but qu'il faudrait s'efforcer d'atteindre dans les établissements d'Etat. L'obstacle vient de la plus grande

(1) *A propos de nos Ecoles*, par Ernest Lavisse, de l'Académie Française.

indépendance du personnel enseignant et de la variété de l'instruction religieuse donnée dans la même école où les aumôniers sont : « abbés, ministres, rabbins, voire même muphtis. » Mais il est indispensable de faire quelque chose, de reconnaître publiquement le droit à la foi, de donner à l'école une organisation plus conforme à la pensée des familles. Il faut réunir les éléments diffus d'une bonne éducation qui y existent encore, et ajouter la direction morale qui doit relier le tout. « Aujourd'hui, l'éducation dans nos lycées est, pour ainsi dire, une résultante, une conséquence : il faut qu'elle soit la fin de notre régime scolaire et qu'elle apparaisse au premier plan. »

Comme conclusion, l'éminent et judicieux professeur déclare « qu'avant de s'indigner et de condamner », il fallait tâcher de comprendre qu'avec un tel état de choses la jeunesse « s'engage dans des directions diverses, à la débandade, que tel manifeste écrit à la Conciergerie, la veille d'une condamnation à mort, a été médité par des fils de bourgeois, que le sentiment national s'affaisse dans cet universel désarroi, que l'âpreté des ambitions prématurées et l'effronterie des lutteurs pour la vie devaient se produire en l'absence d'un idéal qui occupe les âmes et les unisse...

« Nous avons créé des milliers d'écoles ; nous y avons introduit toute sorte d'enseignements ; nous les avons mis à la portée de tous, à bon compte, voire même gratuitement, voire même en payant ceux que nous instruisons. Nous avons rédigé bien des programmes, institué bien des examens et des concours ; mais enseigner et examiner, ce n'est pas de l'éducation. Nous voulons nous faire croire que l'enfant est élevé par cela

même qu'il est instruit : mais c'est un de ces mensonges qui alimentent l'éloquence optimiste des discours de distributions de prix.

« Nous avons oublié l'éducation.

« Nous l'avons oubliée : elle occupe si peu d'esprits, que toute notre littérature sur l'éducation se réduit à quelques livres, à des articles, à des discours, presque toujours insuffisants et médiocres. »

A en juger par les principes directeurs qui réglèrent, du commencement à la fin, son existence, par le noble but qui sollicita toujours son activité, par son aptitude à dominer son époque, tout en partageant ses généreuses aspirations, par sa force d'âme dans les redoutables épreuves qu'il eut à subir, les maîtres de Lamartine n'avaient pas oublié l'éducation et la lui avaient donnée libéralement. L'objet de l'éducation est aujourd'hui — dit M. Lavisse — « de former des esprits libres et capables de gouverner leur liberté. » Bien qu'on fût alors sous Napoléon, les Pères de la Foi y avaient complètement réussi.

M. Reyssié se félicite de l'heureuse idée qu'eut Mme de Lamartine de choisir pour son fils le collège de Belley, où il trouva des maîtres qui comprirent ses aptitudes et favorisèrent ses inclinations,

Aimables sectateurs d'une aimable sagesse !

Dans un autre milieu, « sa personnalité qu'avait développée le nid de Milly, tout gazouillant de voix grecques, refoulée dans son essor, se serait peut-être atrophiée. Elle put, au contraire, se compléter, s'accentuer dans cette nature riante, aux moelleux horizons, aux ciels

baignés, aux coteaux virgiliens, sous l'œil indulgent de ces bons Pères, excellents latinistes et poètes à leurs heures, adorant la campagne, aimant à la décrire...

« Remercions donc, et la mère d'avoir senti quelles affinités fécondantes existeraient entre l'esprit de son fils et l'éducation des Pères (le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas!), et ces modestes éducateurs de n'avoir pas gêné le développement naturel de leur élève et d'avoir, au contraire, par une direction éclairée, contribué à nous faire notre grand poète, en le nourrissant de fortes études classiques et en lui inspirant l'amour du vrai par les leçons de choses qui étaient la base de leur enseignement. »

Ces éducateurs savaient inculquer à l'enfant « ce qu'il y a de perpétuel dans l'éducation » ; ce qui lui manque, d'après M. Lavisse, dans les établissements d'Etat où, pour ne pas appuyer l'éducation nationale sur la foi positive des familles, on jette dans le néant la religion naturelle elle-même ; cet ensemble de principes essentiels dont l'absence fait dire à l'Académicien professeur « ni l'école n'est un milieu moral, ni le collège et encore moins les facultés ». Ils ne négligeaient pas les leçons de choses, c'est-à-dire ce perpétuel contact de la nature qui fit des collines et des montagnes du Bugey, des majestueux glaciers de la Savoie et du Dauphiné, l'une des principales sources où Lamartine alimenta son génie. Ils le formèrent à cette vie libre où rien de factice n'apparaît, où l'âme apprend à se connaître et à connaître le monde qui l'entoure, ainsi qu'à se mouvoir sous le regard de Dieu.





XVI

Correspondance de Lamartine avec ses principaux amis de collège ; valeur de ses récits contrôlés par sa correspondance et le journal de sa mère.

Nous allons donner quelques fragments de la correspondance de Lamartine, telle que l'a publiée Mme Valentine de Cessiat de Lamartine, sa nièce. Les lettres que nous allons feuilleter furent ses premiers épanchements amicaux après sa sortie du collège. Le lecteur, espérons-le, n'y trouvera pas moins d'intérêt que nous.

« *A Monsieur Prosper Guichard de Bienassis à Bienassis, par Crémieux (Isère).*

« Milly, 24 septembre 1807.

. . . .

« Il y a huit jours que je suis arrivé à Mâcon : j'ai fait plus de la moitié du chemin à pied, avec mon petit paquet sur mon dos… ; je m'en allais tout le long de la route chantant comme un troubadour quelque vieille romance, j'en composais même tout en marchant ; lorsque je

trouvais quelque beau site, je m'asseyais et je le contemplais à loisir. C'est vraiment une manière de voyager charmante et ce petit essai m'a donné grande envie de me faire chevalier errant. C'est dommage que je n'aie eu personne avec qui je puisse causer. J'aurais bien voulu que nous eussions pu faire ensemble un pareil voyage.

. . . .

« Je ne te parle pas de mon retour parce qu'il n'y a encore rien de déterminé là-dessus, mais je serais très vraisemblablement à Belley dans un mois. Je t'engage fortement à y être aussi et en cela tu dois bien penser que c'est mon plaisir que je consulte. Je m'attends bien à m'ennuyer un peu l'année prochaine, car plus on approche du but et plus on le désire, « *quod sperat onus excidi, hoc, hoc, sævius opprimet* ». Tout le monde, pour me consoler, me dit que le terme est proche et qu'un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a : je laisse dire tout le monde et je me résigne. En attendant je fais ce que je peux pour charmer mes loisirs et je t'écris entre Gresset et Molière.

« Adieu, mon cher ami, écris-moi le plus tôt possible. J'espère que l'année prochaine nous verra plus liés que jamais et que ta sincère amitié m'aidera à endormir mes peines présentes dans les songes d'un plus doux avenir.. »

« *A Monsieur Prosper Guichard, à Bienassis.*

« Mâcon, 3 octobre 1807.

« ... Je retournerai très vraisemblablement à Belley cette année et ce qui m'y consolera, je te l'ai dit, ce sont les douceurs de l'amitié et la sincérité de la nôtre...

« Je ne sais si on vit ou si on est mort à Belley ; je n'ai reçu aucune lettre de personne de ce pays-là. Je pense que l'on ne s'y divertit pas beaucoup et je t'avouerai que je repousse autant que je peux toutes ces idées de collège pendant les vacances... Mande-moi cependant quand tu comptes y retourner... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au collège de Belley.*

« Lyon, le 30 janvier 1808.

« ... Je reste ici beaucoup plus de temps que je n'avais intention d'y demeurer et je ne partirai que dans le courant de la semaine prochaine, parce que je suis entre les mains des médecins. Le voyage ne m'a fait encore aucun bien et je souffre toujours beaucoup de mes maux de tête. Tu dois bien t'imaginer que, dans un pareil état, je ne peux guère me divertir ici ; aussi, malgré tous les soins qu'on a de moi, je m'ennuie on ne peut pas plus et je desire bien impatiemment d'être guéri pour aller vous rejoindre.

. . . .

« Tout le monde paraît convaincu à Lyon que la tempête excitée contre ces Messieurs ne tournera qu'à leur avantage et j'en suis moi-même bien persuadé ; aussi, mon cher ami, nous nous reverrons probablement bientôt, si ma tête redevient un peu meilleure qu'elle n'est. Je ne peux absolument rien faire, pas même lire un peu longtemps et j'ai fait un grand effort de t'écrire cette méchante lettre ; aussi tu me pardonneras si je ne te l'écris pas plus longue.

« Tu voudras bien présenter mes devoirs à MM. Debrosse,

Génisseau, ainsi qu'à M. Dumouchel. Je te prie aussi de me rappeler au souvenir de Guichard, Laboré, Galtier et de toute notre classe... »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, étudiant en philosophie à l'école secondaire de Belley, à Belley.*

« Mâcon, 18 février 1808.

« La voilà donc recommencée sérieusement cette correspondance à laquelle nous n'avions fait que préluder pendant les vacances dernières. Nous verrons si tu y seras aussi fidèle que tu me l'as promis et que je le suis moi-même. L'air de Belley aurait-il donc changé les résolutions que t'avait inspirées celui de ton château charmant de Bienassis, ou bien commences-tu à dédaigner un pauvre ermite au coin de son feu, qui n'a pour toute compagnie la plupart du temps que ses livres, ses souvenirs et ses espérances ? Mes livres sont, comme mes amis, peu nombreux, mais bien choisis : mes souvenirs ne peuvent qu'être agréables : pour mes espérances, elles sont la partie la plus riante et la plus étendue de ma société : j'aime à me délasser avec elles de tous mes maux, je les appelle à mon secours dans mes ennuis, je ne les oublie pas dans mes jouissances et je goûte fort ce mot d'une jolie chanson :

Si le bonheur est une rose
L'espérance en est le bouton.

« Le désir ardent que j'ai de te revoir contribue beaucoup à nourrir la mienne : quand viendra cet heureux temps ? J'ai reçu les deux aimables lettres de Virieu et

de Galtier : j'ai répondu à l'une et un de ces jours je répondrai à celle de Virieu... Je te charge de tous les compliments du monde pour lui, pour Galtier, pour Laboré, Revoux, Rombeau, Labbé et Revel.

« Adieu, mon cher ami, philosophe bien, divertis-toi bien, porte-toi bien. Voici les jours gras qui arrivent ; vous allez vous en donner... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au collège de Belley.*

« Mâcon, 22 février 1808.

« ... La Faculté de Lyon m'a défendu de m'appliquer aux mathématiques de cinq ou six mois... »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, à Belley.*

« Mâcon, 13 mars 1808.

. . . .

« J'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre de M. Debrosse, datée de Lyon. Je présume qu'il est à présent de retour à Belley et que tout y est plus calme.

. . . .

« J'ai passé un carnaval bien plus tranquille que vous et vous avez eu certainement plus de bruit et de plaisir que moi pendant ces jours gras.

« M. Wrintz a-t-il fait quelque beau mardi gras et toi un testament en forme bien long et bien malin ? Virieu a-t-il chanté le roi Dagobert et Revoux joué une marche ou une bourrée et quelque nouveau Fougas n'a-t-il pas paru sur l'horizon ?

« Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur : je te charge de mille choses pour Virieu, Laboré, Galtier, Revoux, de Saint-Pulgent, etc., etc... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au collège de Belley.*

« Mâcon, 20 avril 1808.

« J'ai appris avec plaisir que vous avez passé un carnaval très gai, et vous avez été en cela plus heureux que moi, mais le moment approche où je vais oublier mes ennuis de l'hiver. Je travaille toujours tant bien que mal, et je lis beaucoup, ce qui m'empêche de perdre mon temps, comme le fruit des lectures se retrouve toujours en son temps ; et, entre nous soit dit, j'ai grand besoin de semer un peu pour moissonner ensuite...

« ... Dis mille choses affectueuses de ma part à M. Debrosse, M. Dumonchel, MM. Béquet et Wrintz et charge-toi de mes compliments pour Guichard, de Saint-Pulgent, Rombeau, Labbé, Revoux, Genin, Remondange et Laboré, ainsi que pour tous les autres de notre classe... »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, à Belley.*

« Mâcon, 8 juillet 1808.

« ... Ne me critique pas tant, mon cher ami, sur ma versatilité, sur l'inconstance de mes goûts, sur mon peu d'aptitude au bonheur. Puisque La Fontaine est ton auteur, il sera le mien ; souviens-toi de la fable des *Deux Besaces* : nous te verrons, dans quatre ou cinq mois, commencer à t'ennuyer peut-être en ta retraite de

Bienassis, au milieu de tes livres, de tes bois, de tes prétendus plaisirs ; tu regretteras dans peu la société de tes amis, les occupations et, que dis-je ? peut-être même les peines du collège. Tu ris, tu te moques de moi, tu penses que je radote comme un vieillard de quatre-vingts ans. Je te laisse faire et je t'attends dans un an, pas plus tard.

« ... N'oublie pas de dire à Revoux et à Remondange combien j'ai eu de plaisir à recevoir leurs lettres. Je vais leur écrire au plus tôt. Rappelle-moi, je t'en prie, au souvenir de ces Messieurs à qui je pense tous les jours avec plus de reconnaissance : j'embrasse Laboré et mes anciens amis, tu les connais... Mande-moi si M. Varlet est revenu à Belley. »

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, étudiant au collège de Belley.*

« 26 juillet 1808.

. . . .

« Tu vas, dis-tu, être tourmenté pour choisir un état de vie et tu es résolu à n'en choisir aucun. Tu te trouves précisément dans une position absolument opposée à la mienne... De l'argent !... j'en voudrais seulement pour en jouir et le dépenser noblement, pour en faire jouir mes voisins et mes amis...

« ... Où en es-tu de ta philosophie ? Comment se porte M. Wrintz ? Ne m'oublie pas auprès de lui... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« 26 octobre 1808.

« ... J'ai vu G. à Lyon, c'est-à-dire que je l'y ai rencontré. Il a pris l'air qu'il avait, quand M. Debrosse le

morigénait... Sais-tu des nouvelles de L. et de T. et du collège de Belley ? On m'a dit à Lyon qu'il était entièrement détruit... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Milly 12 novembre 1808.

« As-tu vu chez toi M. Génisseau, comme tu l'espérais ? S'il y est, dis-lui mille choses de ma part. Pour moi je n'entends pas plus parler de ces Messieurs que s'ils étaient tous morts. Je pense cependant souvent à eux. Je voudrais les voir et j'ai toujours le projet de retourner à Belley visiter notre petite salle, le dortoir où j'ai eu tant de peine à me lever à cinq heures, notre classe de rhétorique, mon banc à l'église, ma place au réfectoire et cette tribune où j'allais prier Dieu trois ou quatre fois par jour. J'aurais tant de plaisir à m'y remettre à genoux, tout pécheur que je suis.

. . . . »

Que de sentiments en quelques mots ; N'est-ce pas là le cri du cœur ? Ces lignes n'indiquent-elles pas une âme pieuse et toute pénétrée de foi ? Cependant elles sont bien du Lamartine de Belley. Elles sont extraites d'une lettre datée de 1808, écrite, un an après sa sortie du collège, dans toute la franchise et tout l'abandon de l'intimité.

On conçoit l'importance de ces lettres pour notre étude et la réfutation de ceux qui mettent en doute la vérité des récits de Lamartine et des sentiments qu'il dit avoir

éprouvés dans sa jeunesse. Ces récits — déclarent-ils — ont suivi d'un trop grand nombre d'années les choses dont ils sont l'objet. Il n'est pas possible de faire le même reproche aux lettres que nous citons : elles sont contemporaines des sentiments et des faits qu'elles affirment.

Ce jeune homme de 18 ans, aux prises avec les premiers écueils de la vie, ne cesse de se reporter par la pensée vers ce collège où il n'a pu rejoindre, à la rentrée de 1807-1808, ses chers camarades et ses bons maîtres. Toutes les circonstances de sa vie de collège, tous ses souvenirs d'élève se présentent en foule à sa mémoire. Mais les souvenirs religieux restent bien vivaces dans son cœur. Il voudrait revoir son banc à l'église, cette tribune où il « allait prier Dieu trois ou quatre fois par jour ». Il aurait « tant de plaisir à s'y remettre à genoux » tout pécheur qu'il est.

Qu'est-ce que cela signifie ? si ce n'est que Lamartine était un élève pieux. Et — vous avez bien lu — il était d'une piété telle qu'il « allait prier Dieu trois ou quatre fois par jour ». Voilà ce que disait Lamartine à une époque où il ne songeait point « à poser pour la postérité ». Ce qu'il dit, il faut le croire. Ce n'est point du Lamartine encore chaud de ses poèmes, comme on l'a soutenu à tort, mais la vérité toute simple.

Les délicieux récits qu'il a faits plus tard de son éducation classique, de son état d'âme au collège de Belley, sont ainsi confirmés. Comme nous l'avons dit déjà, en citant M. E.-M. de Vogüé, s'ils n'ont pas la précision mathématique du détail, ils sont d'une complète exactitude dans l'ensemble et dans l'expression des sentiments. Ils ont, il est vrai, la propriété particulière — due à l'imagination et à la sensibilité communicative

du poète — de mettre en relief ce qu'il y a de beau dans chaque situation et dans chaque chose. Mais, à part quelques petites erreurs de noms et de topographie, quelques amplifications poétiques bien naturelles, les récits de Lamartine sont absolument vrais et exacts.

Nous avons tenu néanmoins à éclaircir, à préciser ce qui nous vient des œuvres du poète par tous les documents en notre pouvoir. Nous avons lu attentivement le journal où Mme de Lamartine notait jour par jour ses impressions (*Manuscrit de ma mère*); nous avons dépouillé toute la correspondance de Lamartine avec ses amis de collège. Eh bien! — nous devons le dire — nous avons trouvé des dates, des noms, des explications qui nous manquaient, mais nous n'avons rien découvert qui mît Lamartine en contradiction avec sa mère ou avec lui-même.

Vu dans l'ensemble de ses écrits et de sa correspondance, Lamartine paraît ce qu'il était réellement, ce qu'il fut toujours, une âme religieuse et tendre, une haute raison. Et puisque la lecture de ses lettres nous y amène, nous nous arrêterons quelques instants sur l'étrange parti que l'on peut tirer des mots, pour opposer entre eux des faits ou des idées qui ne s'excluent pas.

Dans une note que nous avons citée et qu'elle date du 25 septembre 1806, Mme de Lamartine écrit : « Ce qui me fait plus plaisir encore, c'est qu'il paraît avoir de l'inclination maintenant à la piété. » De ce mot « maintenant » et des petites révoltes de son caractère impétueux, faut-il conclure, comme on l'a fait naguère, que « cette inclination pieuse était de fraîche date », qu'elle « n'existait pas alors »? Non, car rien ne nous y autorise et tout nous l'interdit. On ne peut voir là que la crainte d'une mère en

face des oscillations morales de son enfant et son désir de le rendre parfaitement vertueux.

Dès le 18 septembre 1801, quand Alphonse était encore à la pension Pupier, à Lyon — pension particulière, disparue sans laisser de trace et que de grands critiques littéraires eux-mêmes confondent à tort avec le lycée de Lyon — Mme de Lamartine disait : « Il me paraît qu'il n'a rien perdu de la piété que j'avais tâché de lui communiquer, et c'était toute ma crainte. » A la date du 11 octobre 1801, on voit qu'elle lui fait lire « tous les matins un chapitre d'un bon livre d'un prêtre allemand pour lui enseigner le sentiment religieux émané de toute la nature ». Le 2 octobre 1802, ayant laissé les *Confessions de saint Augustin*, livre qu'elle aimait beaucoup, à la portée d'Alphonse, elle a vu qu'il « l'avait ouvert et le lisait avec intérêt. » Enfin, le 24 septembre 1806, elle parle d'une lettre qu'elle a reçue de son fils et dit : « Il paraît toujours sage. » Pour Mme de Lamartine, « sage » voulait dire « régulier dans sa conduite et pieux ». Quant au mot « toujours », il nous montre que Lamartine était déjà tout ceci avant cette fin d'année 1806.

Avec une sainte mère comme la sienne, avec les dispositions de son âme essentiellement religieuse, avec les prêtres distingués qui furent ses guides à Belley, comment Lamartine n'eût-il pas été l'adolescent qu'il nous dépeint ? Sa mère lui reproche de n'être pas assez doux, assez patient, avec ses sœurs surtout, mais elle ne néglige rien pour l'améliorer et le rendre pieux. Comme beaucoup d'enfants et des meilleurs, il pouvait être vif, indépendant, léger même. De treize ans à dix-huit ans, c'est-à-dire de l'âge de son entrée au collège de Belley à l'âge où il le quitta, la religion ne fait qu'ébaucher son œuvre

(celle-ci ne s'achève que plus tard avec l'expérience de la vie). Toutefois sa piété allait grandissant et la seule chose inexplicable, impossible, ce serait qu'il n'ait pas eu le sentiment et l'enthousiasme religieux qui apparaissent dans ses œuvres, dans sa correspondance et dans le journal de sa mère.

De contradiction entre l'ensemble des récits de Lamartine et les autres documents que nous avons invoqués, il n'en est nulle part et à aucun point de vue. Dans la lettre qu'il écrit à son ami Guichard de Bienassis, le 8 juillet 1808, on vient de voir que Lamartine parle de La Fontaine: « Puisque La Fontaine est ton auteur, dit-il, il sera le mien ; souviens-toi de la fable des *Deux Besaces* ». Donc, en 1808, il lit La Fontaine comme autrefois, dans ses basses classes et à la maison paternelle, il en apprenait de mémoire les fables.

Est-ce à dire qu'il aime beaucoup ces fables et qu'il nous trompe quand plus tard il nous dépeint sa répugnance enfantine pour « la philosophie dure, froide et égoïste » qu'il y trouvait au lieu de « la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant » ? Est-ce à dire qu'il nous joue lorsque ensuite il nous fait part de l'aversion naturelle qu'il ressentait pour les vers « boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie, ni dans l'oreille, ni sur la page » ? Certainement non, et ce que Lamartine exprime à ce sujet, il a dû réellement l'éprouver. Il y avait trop de belles choses dans La Fontaine pour qu'il ne le lût pas. Mais il y avait aussi dans son cœur trop de bonté généreuse pour la philosophie de l'égoïsme et, dans son oreille, trop d'amour de la cadence et du nombre, pour goûter la versification libre des fables.

Il n'y a rien là qui soit le moins du monde contra-

dictoire. C'est du Lamartine tout pur, du Lamartine identique à lui-même et pas autre chose. L'homme, dans sa nature essentielle, ne change pas. Lamartine étant ce qu'il est, nous comprenons qu'il dise des fables de La Fontaine : « C'est du fiel, ce n'est pas du lait pour les lèvres et pour les cœurs de cet âge ». Il était tout naturel aussi qu'il préférât, lui, le roi de l'harmonie, la poésie de Racine et que « douze vers sonores, sublimes, religieux d'*Athalie* » lui fissent oublier toutes les fables qu'il avait entre les mains.

Ces observations, nous devions les faire pour montrer la valeur indiscutable des récits de Lamartine, contrôlés, complétés par sa correspondance de jeune homme et le journal de sa mère. Les lettres de Lamartine que nous citons étant, pour le plus grand nombre, de la période qui a immédiatement suivi son départ de Belley et ses récits ayant été composés, les uns dans son âge mûr, les autres dans sa vieillesse, il s'en suit que, dans notre travail, nous nous appuyons sur Lamartine pris à toutes les époques de sa vie, sur Lamartine tout entier.

Nous allons continuer, en ce qui concerne ses souvenirs de Belley, l'exploration de sa correspondance et recueillir çà et là, parmi ses lettres si intéressantes, de nouveaux parfums d'amitié.





XVII

Suite de la correspondance de Lamartine avec ses principaux amis de collège ; mort de Louis de Vignet, d'Aymon de Virieu et de Prosper Guichard de Bienassis.

Dans la suite de sa correspondance avec ses amis Aymon de Virieu et Prosper Guichard de Bienassis, Lamartine parle des projets de ses parents relatifs à la continuation de ses études. La maladie l'ayant empêché de revenir à Belley au commencement de l'année 1807-1808, ce fut une année perdue. Aussi, pour combler les lacunes produites par une circonstance aussi fâcheuse, ses parents voulurent-ils lui faire donner chez eux, à Mâcon, des leçons particulières de mathématiques. Mais l'enseignement de l'algèbre et de la géométrie n'était pas ce qui lui souriait le plus.

Voyant que son père et ses oncles ne s'entendaient pas sur le choix de la carrière qui lui convenait, Lamartine se fit un plan de travaux et de plaisirs littéraires qu'il s'efforça de suivre. Ses parents n'avaient voulu ni de la carrière des armes, sous Bonaparte empereur, ni de la carrière du barreau à cause de certains préjugés. Lamartine résolut de se faire lui-même sa carrière dans le monde

des lettres. Il ne se soumit qu'en apparence à la volonté de ses parents et à l'étude des mathématiques.

« Plus on force mon goût et mon inclination là-dessus, écrivait-il à de Virieu, plus elle se porte vers autre chose ».

Dans la correspondance de cette époque, Lamartine parle à ses grands amis d'œuvres littéraires et poétiques, de divers concours, des jeux floraux de Toulouse, etc... Comme il travaille à former son style et, par une multitude d'essais, s'exerce avec ardeur au mécanisme des vers, il leur demande des sujets de poésie et échange avec eux des compositions. Mais on trouve peu de lettres qui ne contiennent quelque réminiscence de ses années de collège, quelque souvenir donné à ses maîtres ou à ses camarades.

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Milly, 29 novembre 1808.

« Si M. Lefèvre est toujours chez toi, je te prie de lui faire mille compliments de la part d'un de ses anciens écoliers... »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Mâcon, 12 décembre 1808.

« Il me semble que tu ne remplis pas tes engagements dans toute leur étendue. Je te demande quelques sujets de poésie, mais je veux que cela soit détaillé, que je n'aie plus que l'habit à mettre. Allons, du courage! un peu

moins de paresse et un peu plus de zèle : *Macte animo, generose puer*, comme disait le pauvre M. Varlet de touchante mémoire. Tu vois que je te vaux presque en citations.....

. . . .

Bientôt il apprend que Virieu est nommé membre correspondant de l'Académie de Lyon. Il est ahuri de cette élévation subite.

« Quel pas de géant à l'ouverture de la carrière ! Je te respecte et je te jalouse presque. Comment diable as-tu fait ? Quel ouvrage as-tu présenté ? Fais m'en vite recevoir autant et je te ferai agréer à celles de Dijon et de Mâcon, quand j'en serai, moyennant un petit mémoire *ad libitum*. C'est un bon augure, et puis nous pourrons dire, comme disait un officier de Saint-Louis à qui on faisait compliment sur sa croix : « C'est d'autant plus flatteur que je n'ai jamais servi ». Je me fais gloire de ta gloire devant tout le monde. Je la raconte à qui veut l'entendre. A dix-huit ans ! on n'en revient pas. »

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Mâcon, 1er juin 1809.

« Qu'as-tu fait tous ces beaux jours-ci, mon cher ami ? Qu'as-tu lu, qu'as-tu pensé ? c'est-à-dire, car je crois que toutes nos actions et tous nos plaisirs sont purement intellectuels et, pour parler comme le bon M. Wrintz, *in futuro contingenti*... »

L'ami de Lamartine, M. Jules Jenin des Prôts, de Virieu-le-Grand (Ain), bien qu'un peu sceptique et misan-

thrope, était l'un de ses camarades dont il aimait le mieux à citer le nom. Le scepticisme de M. Jenin n'excluait pas, chose rare, la bonhomie et les qualités du cœur. C'était du reste, en même temps qu'une nature généreuse et des plus spirituelles, un homme du monde doublé d'un fin lettré. M. Jenin, comme Lamartine, avait commencé ses études au milieu des difficultés subsistantes à l'époque qui suivit la Révolution. Il avait trouvé néanmoins, à Belley, les maîtres indispensables et avait pu acquérir une très solide instruction. Ses premiers maîtres furent des religieuses, notamment Mme de Luzet (fondatrice de la Congrégation des Sœurs Bernadines de Belley). M. Jenin avait pour condisciples, à l'école de Mme de Luzet, les fils des plus grandes familles de la contrée, entre autres M. Alexandre d'Arloz (déjà cité comme camarade de Lamartine et de M. Jenin au collège de Belley, où ils entrèrent ensemble).

Dans la famille de M. Jenin on posséda longtemps plusieurs lettres de Lamartine. On aurait eu même, nous assure-t-on, un cahier de philosophie contenant en marge des notes sur ses professeurs. Mais, à notre grand regret et malgré le bon vouloir de ses enfants (1), il n'a pas été possible de découvrir ces vieux papiers dans la bibliothèque où ils ont été enfouis. Mme Louis Défînod, fille de M. Jules Jenin, n'a pu nous procurer qu'une seule lettre. Nous la donnons plus loin.

Le 4 avril 1809, Lamartine, qui vient de revoir son ami Jenin à Mâcon et ailleurs, écrit à Aymon de Virieu, au Grand-Lemps :

(1) M. Léon Jenin, des Prôts, ancien maire de Virieu-le-Grand, et Mlle Claire Jenin, épouse de M. Louis Défînod, avocat, conseiller général de l'Ain.

« Mâcon, 4 août 1809.

« ... Jenin est encore mille fois meilleur garçon qu'il n'était : il n'y a qu'une voix de louange sur lui. Il est de la grande force sur la basse, et moi j'ai débuté l'autre jour ici dans un concert public et j'ai fait des basses de symphonie à force, mais j'aurai bientôt poussé mon maître à bout... »

Toutefois son existence oisive et sans but déterminé lui pèse de plus en plus comme l'indique la lettre suivante :

« *A Monsieur Guichard de Bienassis, chez M. Comte, médecin à Grenoble.*

« Mâcon, 19 août 1809.

« Il n'y a, dans ce moment-ci, qu'un peu d'espérance, votre amitié et du courage qui me fassent supporter la vie du plus sot, du plus plat, du plus ignorant *bourgeois* de petite ville. Oui, voilà sans exagération ce que je suis. O beaux rêves que nous faisions bien éveillés, à 9 heures du soir, sous les tilleuls de Belley, riches projets, riante perspective, avenir incomparable, où êtes-vous ? »

Le 1er septembre 1809, il écrit de Mâcon à M. de Virieu, au Grand-Lemps :

« J'ai repris mon vieux mal de poitrine et j'ai craché le sang pendant deux ou trois jours. Cela m'a fait une peur affreuse et je m'étais amusé à faire mon testament en vers. »

Il termine sa lettre en adressant mille respects à M. Genisseau (l'excellent Père économe qui reçut

Lamartine et sa mère à son arrivée à Belley, en 1803). Lors de la dispersion des Pères de la Foi de Belley, le Père Genisseau devait être recueilli dans la famille de Virieu, au Grand-Lemps. Voilà pourquoi son nom revient souvent dans les lettres de Lamartine à M. de Virieu.

Dans le commencement de novembre 1809, Lamartine se disposait à se rendre au Grand-Lemps où il devait revoir ses amis de Virieu et de Bienassis. Il devait en outre, avec eux, parcourir la contrée environnante et, notamment, visiter Belley. Mais la veille ou l'avant-veille de son départ, son père fit une chute à la chasse et se cassa la main. Regrettable et douloureux contretemps.

« *A Monsieur Aymon de Virieu, au Grand-Lemps.*

« Mâcon, 26 novembre 1809.

. . . .

« Parle-moi donc un peu, dans ta première lettre, de Guichard, de vos courses qui m'ont fait pleurer de regret, de Belley, de Grenoble, de Crémieu, et que sais-je encore ?... »

Au cours de sa correspondance avec Bienassis et Virieu, il raconte qu'il a vu Ghilini, St-P., J., B., M., L., D., etc... Il cite ainsi leurs camarades de collège avec un empressement qui démontre combien il leur demeure attaché.

Le 28 mars 1810, il écrit de Lyon à Guichard, à Grenoble :

« ...Je suis de nouveau ruiné pour avoir prêté de l'argent à Dupuis, à Rivat, à mon maître d'anglais. Personne ne me rend un sol... »

Au même et à la même adresse, lettre écrite de la

grotte de Rousseau ou grotte des Etroits (située en face de la presqu'île de Perrache, sur la rive droite de la Saône, près d'Oullins). Le poète y définit en vers le trio Bienassis, Virieu, Lamartine.

« Lyon, 2 mai, 1810.

« ... J'y suis allé, après mon déjeuner, m'y promener tout seul, seul, tout seul, oh ! que n'étais-tu là ?...

Le Dieu qui prend soin de nous tous
Fit trois lots qu'entre nous partagea sa sagesse :
Dans ton cœur, il mit la tendresse.
Ami, ton sort fut le plus doux !
Aymon des arts reçut l'heureux génie.
Et moi, moins heureux que vous,
J'eus l'amour de l'étude et la mélancolie.
Grotte charmante, inspire-moi
Des vers plus doux que le murmure
De la source tranquille et pure
Qui s'échappe tout près de toi !

. . . .

A Aymon de Virieu, au Grand-Lemps, il rappelle leurs excursions de collégiens.

« Lyon, 4 mai 1810.

« ... J'ai vu L... ici, il y a deux jours, toujours le même, meilleur encore si c'était possible. Nous irons peut-être ensemble passer quelques jours chez lui, à la Verpillière (1). Tu te souviens, je pense, de la Verpillière. »

(1) Est-ce la Verpillière, ancien château et village de l'Isère, à 25 kilomètres nord-est de Vienne, ou la Verpillière près de Saint-Symphorien-de-Lay en Beaujolais (Loire) ? Ce nom est connu et porté à Lagnieu (Ain) où réside M. le marquis de la Verpillière.

A Dijon, il retrouve un de ses bons amis de collège, B. le cadet, qui fait son cours de droit. Il émet le vœu qu'un jour prochain les réunisse tous, appuyant ainsi de sa haute autorité le projet, depuis longtemps conçu et réalisé naguère, d'une association fraternelle d'anciens élèves du collège de Belley. Il se félicite de l'occasion qui lui est offerte de causer du passé. C'est avec joie qu'il annonce à M. de Virieu, à Paris, la rencontre qu'il a faite :

« Dijon, 26 juillet 1810.

« ... Je veux tâcher de l'emmener, à trois lieues de Dijon (1), chez mon oncle où je suis plus chez moi que chez mon père même. J'aurai un plaisir infini à me rappeler avec lui *nos belles années*.

Le 12 décembre, il écrit encore à de Virieu, à Paris. De retour d'un voyage à Bienassis, qui lui a rappelé ses souvenirs de collège, il lui en rend compte et ajoute :

« Milly, 12 décembre.

. . . .

« Je viens d'avoir ici, pendant quelques jours, Charles de Remondange : c'est bien toujours le brouillon de meilleur cœur que je connaisse...

« Il a beaucoup plus travaillé depuis sa sortie du collège qu'auparavant, il traduit joliment Homère ; il a cependant continué seul le grec. Il doit venir beaucoup à

(1) Au château d'Urcy, commune d'Urcy, canton de Chevrey-Chambertin (Côte-d'Or). Le château d'Urcy appartenait à l'abbé Jean-Baptiste-François de Lamartine, oncle du poète, qu'il fit son légataire universel.

Mâcon cet hiver et moi aller à Bourg très souvent ; c'est mon unique ressource, mais c'en est une fort bonne sous mille rapports... »

Ennuyés eux-mêmes du désœuvrement de leur fils, ses parents l'envoient en Italie. Lamartine songe qu'il va passer dans la région de Belley et qu'il pourra saluer cette ville à distance.

« *A Monsieur Aymon de Virieu, à Meyrieu* (*Isère*).

« Mâcon, 30 mai 1811.

« La première lettre que tu recevras de moi, mon cher ami, sera datée de Florence ou de Rome, ou tout au moins de Turin. Je pars, je vais parcourir cette *Saturnia tellus* si désirée. Mes parents m'ont proposé d'eux-mêmes ce voyage auquel je ne pensais plus...

« Je vais avec une jeune femme, cousine de ma mère, et son mari. Nous quittons Lyon le 10 ou le 20 juillet ; nous allons jusqu'à Turin par la diligence : là, nous trouvons une bonne berline qui les attend...

« J'irai voir Vignet à Chambéry, je saluerai le Grand-Lemps et Belley d'un peu plus loin... »

Nous devons à l'obligeance de Mme Louis Défïnod, née Jenin, la lettre suivante, adressée par Lamartine à son père, M. Jules Jenin. Elle est d'une écriture fine, régulière, ayant une grande ressemblance avec une écriture de femme. Elle porte, au dos, la suscription ci-après :

Monsieur,
Monsieur Jules Jenin,
A Virieu-le-Grand,
par Belley
Dpt. de l'Ain.

Cette lettre, absolument inédite, pourrait s'intituler : « *De l'utilité d'un ami.* » Lamartine a sur le cœur tous les soucis d'une situation à faire, toutes les amertumes des tentatives échouées. Les *Méditations* ne paraîtront que six mois plus tard (mars 1820). Ce n'est pas Lamartine arrivé, c'est Lamartine cherchant sa voie, se condamnant au travail ingrat des débuts, se disant que le travail ne suffit pas et qu'il faut compter encore avec ce terrible inconnu qu'on appelle le hasard. Lui qui prononce et écrit sans cesse le mot Dieu, le mot Providence, il parle à cet ami dont la conversation lui est nécessaire une fois ou deux par semaine, du hasard, froid, plein d'incertitudes, décourageant. Comme on voit bien qu'il est à la phase la plus critique de son existence, à celle qui va décider de tout son avenir.

« Milly, 31 août 1819.

« Il y a un siècle, mon cher ami, que je ne sais ce que tu deviens, et que tout rapport entre nous a été suspendu par mes courses perpétuelles et l'instabilité de mes séjours. Je viens d'arriver enfin à une résidence un peu fixe et j'en profite pour renouer avec toi une correspondance qui me sera toujours chère et que nous interrompons trop souvent.

« Que deviens-tu ? Que fais-tu ? Que penses-tu ? Que projettes-tu ? Comment te trouves-tu de la solitude de Virieu-le-Grand ? D'Arloz, ton voisin, que j'ai vu à Aix dernièrement m'a dit que tu menais une assez bonne vie philosophique, à peu près, je pense, comme celle que je mène moi-même quand je retombe ici. Pourquoi sommes-nous si loin l'un de l'autre et que ne pouvons-nous

mettre notre vie et nos pensées en commun ? Voilà la seule chose qui manque à un homme dans notre position, c'est un ami, à une demi-lieue de chez soi, avec qui on renouvelle ses idées une fois ou deux par semaine, autrement les idées se pétrifient dans la cervelle. Je viens de passer deux mois à causer ainsi avec Virieu, qui était fort malade et que nous avons rétabli ; nous avons fort souvent parlé de toi et nous songions même à t'aller voir, mais nous n'avons vu que le pied du mont Colombier et nous t'avons salué de loin, à ton insu, parce qu'il était pressé d'arriver chez sa sœur et que le Rhône nous emportait vers le Dauphiné.

« Je suis depuis huit mois en voyages ou en courses, et je viens me reposer ici, avec délices, à faire de belles vendanges. Je me porte mieux que l'année dernière. C'est déjà un point de gagné dans cette sotte partie que nous jouons ici-bas avec le hasard. Et toi, où en es-tu ? Donne-moi quelques fois de tes nouvelles : quelque solitaire que l'on soit, il ne faut pas rompre tout à fait tous les fils qui nous attachaient aux hommes, il faut seulement relâcher ceux qui nous gênent. Pour moi, par ma position j'en conserve plus que je n'en voudrais, et beaucoup de ceux auxquels je tiendrais m'échappent. Je ne veux pas du moins que ce soit par ma faute. Adieu, je ne t'en écris pas long parce que je ne sais où ceci te trouvera, mais quelque part que cela t'arrive, trouves-y l'assurance d'un sincère et durable attachement que le temps et l'absence n'effacent point de mon souvenir et conserve m'en autant, si tu peux, de ton côté.

« Alphonse de Lamartine. »

Lamartine entretint, avec une régularité étonnante chez un homme aussi chargé de travail, la correspondance commencée dans sa première jeunesse avec ses amis de collège qui furent les grands amis de sa vie.

En 1820, il expose à Virieu, plus pieux que lui, les motifs qui le décident au mariage, et lui dit qu'il se mariera par religion et pour ordonner son existence selon les lois établies et le plan divin.

« Le temps s'écoule, les années se chassent, la vie s'en va : profitons de ce qui en reste, donnons-nous un but fixe pour l'emploi de cette seconde moitié et que ce but soit le plus élevé possible, c'est-à-dire le désir de nous rendre agréables à Dieu. »

En février 1821, comme Mme de Lamartine vient de lui donner un fils, il sent le besoin de s'entretenir avec son confident habituel. Il ne peut se complaire dans la jouissance égoïste de son bonheur. « Ne crois pas, écrit-il à de Virieu, que je ne t'aime plus parce que j'ai une femme ; quand nous nous promenons en rêvassant tout haut dans la villa Pamfili : « Tu es mon Virieu ! » c'est tout ce que je trouve de mieux à lui dire. Je t'ai légué mon fils, si je vais *ad patres*. Elève-le bien et bonnement, fais-lui croire en Dieu, et tous le reste n'est rien ! »

Dans une lettre du 7 avril 1825, qui prouve que les vues larges du penseur et les libres envolées du poète s'alliaient aux religieuses pratiques du croyant, Lamartine dit à de Virieu : « J'ai fait mes Pâques ce matin, sans t'oublier. »

Vers la même date, 1825, après avoir consulté un célèbre praticien, il se crut condamné à mourir jeune et se consola par les fortifiants souvenirs de son éducation religieuse.

« J'étais seul, dit-il, dans une chambre d'auberge dont les fenêtres ouvraient sur la Saône, lente, terne et voilée de brumes sous la sombre colline de Fourvières, au sommet de laquelle s'élèvent les premiers temples du christianisme dans les Gaules. La religion de ma mère et de mon enfance se présentait dans ces années-là avec toutes les tendresses du berceau, avec toutes les perspectives dont elle a embelli l'autre côté de la tombe. »

C'est dans cette situation qu'il composa le *Poète Mourant* :

La coupe de mes jours s'est brisée encore pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine ;
Ni larmes, ni regrets ne peuvent l'arrêter ;
Et l'aile de la Mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés, frappe ma dernière heure !...
Faut-il gémir ? Faut-il chanter ?

Ah ! qu'il pleure celui qui, les mains décharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir !
Pour moi, je n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Il va vers l'être dont l'amour entretient dans son cœur un feu que rien ne peut éteindre et qu'il communique à tous.

. . . .

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme,
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.

. . . .

Pourquoi gémirait-il ? Cette vie vaut-elle un soupir, un pleur ? Une autre, une vie immortelle nous attend.

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé les ténèbres.

. . . .

Il croyait qu'il allait mourir, que son chant était celui du cygne, le chant suprême.

Mais, pour employer une expression familière, les médecins heureusement ne sont pas le bon Dieu. Celui que l'illustre praticien — le docteur Véricel sans doute — effrayait par une condamnation sans appel avait encore un demi-siècle à vivre. Ses grands amis de collège disparurent longtemps avant lui. Le premier que la mort emporta fut Louis de Vignet.

Louis de Vignet, entré en 1821 dans la carrière diplomatique, était nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sardaigne en Suisse dix ans plus tard et, en la même qualité, à la cour des Deux-Siciles, en 1836. Il mourut du choléra à Naples, le 15 juillet 1837. Il était chevalier, grand'croix, décoré du grand cordon de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie et commandeur de l'ordre de François Ier des Deux-Siciles.

Homme de lettres en même temps qu'homme d'Etat, il composa plusieurs pièces de vers inédites, entre autres *Les Tombeaux d'Hautecombe, La Fille morte, Au duc de Rauzan sur la naissance de son fils*, pièces très appréciées à cette époque dans les salons de Paris. Il fit paraître aussi des articles remarqués sous le nom de baron d'Eustein.

A cause des sentiments exquis qu'elle contient et malgré son style un peu négligé, nous empruntons aux *Recueillements poétiques* quelques strophes de la poésie

inspirée à Lamartine par la mort de Louis de Vignet (1) et adressée à Aymon de Virieu. C'est une improvisation pleine de mélancolie et de tristesse sur les groupements affectueux et les séparations inévitables, sur les joies et les deuils de la vie. C'est l'épilogue des amitiés du poète.

« *A M. le comte de Virieu, après la mort d'un ami commun, le baron de Vignet, mort à Naples, en 1838* (2).

Aimons-nous! nos rangs s'éclaircissent,
Chaque heure emporte un sentiment;
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement!

Aimons-nous! notre fleuve baisse :
De cette coupe d'amitié
Que se passait notre jeunesse,
Les bords sont vides à moitié!

. . . .

O Naples! sur ton cher rivage,
Lui, déjà ses yeux se sont clos,
Comme au lendemain d'un voyage,
Il a sa couche au bord des flots!

(1) Ce n'est pas seulement cette poésie élégiaque qui porte le nom de *Louis de Vignet*. On lit en outre dans les *Poésies inédites*, à la date de 1817 (Milly, le 26 novembre), des stances intitulées *A ma Lampe* et dédiées au baron de Vignet.

(2) D'après les renseignements que nous avons reçus de M. d'Arcollières, président de l'Académie de Savoie, et, par lui, de M. le baron Albert de Vignet, marquis de Vandeuil, fils de Louis de Vignet lui-même, celui-ci n'est pas mort en 1838, mais le 15 juillet 1837. Lamartine et ses éditeurs ont mis à tort « 1838 ».

Son âme, harmonieux cantique,
Son âme, où les âges chantaient,
De sa tombe entend la musique
De ces mers qui nous enchantaient.

Comme un cygne à la plume noire,
Sa pensée aspirait au ciel,
Soit qu'enfant, le sort l'eût fait boire
Quelque goutte amère de fiel,

Soit que d'infini trop avide,
Trop impatient du trépas,
Toute coupe lui parût vide
Tant que Dieu ne l'emplissait pas !

Il était né dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grandes ombres
Verse la nuit en se penchant.
. . . .

Les pins sonores de Savoie
Avaient secoué sur son front
Leur murmure, sa triste joie
Et les ténèbres de leur tronc !
. . . .

Des lacs déserts de sa patrie
Son pas distrait cherchait les bords
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords.

Puis, comme le flot du rivage
Reprend ce qu'il avait roulé,
Son dédain effaçait la page
Où son génie avait coulé !

Toujours errant et solitaire,
Voyant tout à travers la mort,
De son pied il frappait la terre
Comme on pousse du pied le bord.
. . . .

Âmes souffrantes d'où la vie
Fuit comme d'un vase fêlé
Et qui ne gardent que la lie
Du calice de l'exilé !

Nous, absens de l'adieu suprême,
Nous, qu'il plaignit et qu'il a fui,
Quelle immense part de nous-même
Est ensevelie avec lui.

Combien de nos plus belles heures,
De tendres serrements de mains,
De rencontres sous nos demeures
De pas perdus sur les chemins !

Combien de muettes pensées
Que nous échangions d'un regard,
D'âmes dans les âmes versées,
De recueillements à l'écart !

Que de rêves éclos en foule
De ce que l'âge a de plus beau,
Le pied du passant qui le foule
Presse avec lui sur son tombeau !

Ainsi nous mourrons feuille à feuille
Nos rameaux jonchent le sentier ;
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier ?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence
Plus faible et plus triste à noter :
Hélas ! c'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter.

. . . .

Adieu les voix de notre enfance.
Adieu l'ombre de nos beaux jours :
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours.

Louis de Vignet mort, il resta le trio Lamartine, Virieu, Bienassis.

Après avoir occupé un poste dans la diplomatie, le comte, depuis le marquis Aymon de Virieu crut devoir renoncer à toute action publique au lendemain de la Révolution de Juillet. Il refusa de suivre les avis de Lamartine et d'accepter le siège de député que lui offrait la ville de Lyon. Il possédait près de cette ville sa belle propriété de Fontaine (1) et l'Académie de Lyon, nous venons de le voir, l'avait admis dans son sein presque au sortir du collège de Belley, à moins de vingt ans. Aymon de Virieu mourut en 1841. M. le marquis de Virieu, président de la Société d'agriculture et des Courses de la Tour-du-Pin (Isère), est son petit-fils. Aymon de Virieu a eu deux fils : Jean-Aymon-Alphonse, marquis de Virieu, père du précédent, filleul du grand poète, premier secrétaire d'ambassade à Berlin sous l'Empire (il démissionna en 1865 tout jeune encore), créateur de la Société d'agriculture et des Courses de la Tour-du-Pin, décédé en 1882, dans son château de Pupetière près de Virieu-

(1) Ses propriétés de Sathonay et de Cailloux-sur-Fontaine lui étaient venues de son mariage avec Mlle de Fargues, dont la mère était une Fay de Sathonay.

sur-Bourbre (Isère) ; Godefroy, comte de Virieu, mort en 1893, dans son château de Fontaine-sur-Saône, propriétaire du château de Sathonay dont il a cédé la jouissance à l'œuvre dite de Saint-Maurice, fondée, par M. l'abbé Faivre et le général de Coulligis, pour les petites filles de soldats.

Prosper Guichard de Bienassis devint maire de sa commune, puis juge de paix de son canton. Il finit ses jours, le 27 mai 1855, dans cette paisible demeure de Bienassis témoin de leurs confidences amicales et de leurs joyeux ébats de quinze ans. Marié à Jeanne-Antoinette Comte, sa cousine, il n'avait pas eu d'enfants : il laissa pour héritier de son château et de ses biens son petit-neveu, M. Prosper Guichard, actuellement avoué près la Cour d'appel de Lyon.

Au début de la seconde moitié de son existence, Lamartine eut la tristesse de se voir ainsi séparé de ses plus chers et plus intimes camarades. La perte la plus sensible fut celle d'Aymon de Virieu « l'ami de tous les temps » et, comme il l'appelle, « la moitié de lui-même, *animæ dimidium* », celui pour lequel il avait une si vive affection, que, comme on l'a vu plus haut, il disait à sa femme pour lui prouver son amour : « Tu es mon Virieu ! »

Mais le ciel a ses brumes et ses nuages, il a aussi son azur et ses clartés sereines. La tristesse causée, dans l'âme du poète, par tant de coups cruels, trouva sa compensation dans le dévouement sans borne de la compagne qui fut pour lui le modèle des épouses et le meilleur des amis.





XVIII

Souvenirs laissés par Lamartine ; ses retours à Belley

Tout ou presque tout ce que l'on sait du séjour de Lamartine dans notre ville est raconté par lui-même ou par sa mère. Ce qui fait qu'on manque d'autres sources d'informations pour se renseigner sur ses études classiques, c'est que les Pères de la Foi durent quitter le collège de Belley un an environ après le départ de Lamartine et se disperser. Cette mesure fut prise tout à coup contre eux, à la suite d'une trame ourdie par Fouché, le fameux régicide et conventionnel, devenu préfet de police du premier Empire avant de l'être du gouvernement de Louis XVIII.

On rapporte qu'un général, en résidence dans la région dauphinoise, était allé saluer Napoléon à son passage au Pont-de-Beauvoisin. L'Empereur lui demanda des nouvelles de son fils. Le général répondit : « J'ai trouvé pour mon fils un excellent collège : c'est le collège dirigé à Belley par les Jésuites. J'ai beaucoup à me louer de ces religieux et de l'éducation qu'ils donnent. » Ce serait ainsi que l'attention de Fouché aurait été appelée sur les

Pères de la Foi réunis au collège de Belley (1). Mais l'abandon de ce collège par ces religieux remonte à une cause plus haute, plus générale.

De 1804 à 1807, la Société de la Foi jouit en France d'un calme dont profita le supérieur général, le P. Varin, pour accroître le nombre de ses établissements et travailler à effacer les traces qu'avait laissées la tourmente révolutionnaire. La petite société sembla prendre un nouvel essor, tandis que la ferveur de ses membres augmentait et que l'union des cœurs devenait plus étroite. Mais des politiciens ombrageux, excités par ces succès, cherchèrent à circonvenir Fouché et Napoléon lui-même.

Un premier orage fut évité, en 1804, grâce à l'appui du ministre des cultes Portalis, du ministre de l'intérieur Chaptal et du cardinal Fesch. Chaptal favorisa même les Pères de la Foi, au point de leur faire préparer, à Beauvais, conformément au vœu de la population de cette ville, un bâtiment assez vaste pour contenir trois cents pensionnaires.

En 1807, l'orage, écarté pour un temps, éclata tout à fait et les visées de Fouché triomphèrent. Napoléon était alors presque à l'apogée de sa puissance : il se trouvait à Fontainebleau, environné de cette couronne de rois, dont, certains jours, il aimait à s'entourer. Tous ses ministres et les ambassadeurs des princes étrangers étaient venus rendre leurs hommages au conquérant. En face de de cette imposante assemblée, le 1er novembre 1807, à neuf heures du soir, trompé par Fouché qui a représenté les Pères de la Foi comme ses ennemis, comme

(1) On a vu, chapitre III, que les Pères de la Foi n'étaient pas en réalité des Jésuites et que la compagnie de Jésus ne fut rétablie que plus tard.

des hommes animés à son égard des plus noirs desseins. l'Empereur interpelle le cardinal Fesch, lui reproche la protection qu'il accorde à ces religieux, et, sans lui laisser le temps de répondre, lui dit : « Je ne veux plus souffrir ces gens-là dans les établissements qu'ils dirigent... Si, d'ici à quinze jours, ils ne sont pas rendus dans leurs diocèses respectifs, j'ordonne qu'ils soient transportés à la Guyane. » (Histoire du P. Varin, par Guidée.)

L'ordre de dissolution fut en effet donné sur-le-champ. Le P. Varin était au collège de l'Argentière, lorsqu'il reçut l'avis officiel. Il se rendit aussitôt à Lyon, puis à Belley où il arriva le 13 novembre. Dans une exhortation qu'il adressa à la communauté, il commenta les trois premières demandes de l'oraison dominicale, insistant sur la dernière, *Fiat voluntas tua*, et enfin il annonça la fatale nouvelle. Il se rendit ensuite dans quelques autres établissements.

Lorsque l'ordre fut signifié au préfet de Bourg, on lui dit que l'Empereur supprimait la Société de la Foi, parce que ces religieux avaient perdu sa confiance : « Ils n'ont pas perdu la mienne, répondit le préfet, et je saurai le leur prouver. » En effet, il écrivit sans retard au cardinal Fesch et à d'autres amis puissants qu'il avait à Paris, pour obtenir par eux la conservation du collège de Belley. Il agit dans cette affaire avec tant de vigueur et de persévérance, il assuma sur lui la responsabilité avec tant de résolution que les Pères purent continuer plus d'un an encore leurs fonctions dans ce collège.

Dans tous ou dans presque tous les autres collèges, les préfets, comme celui de Bourg, les maires et autres magistrats, ne se prêtèrent qu'avec répugnance à l'application des mesures prescrites par l'administration

supérieure. Les ordres ne furent pas exécutés aussi rigoureusement qu'on avait lieu de s'y attendre. On se contenta de faire partir quelques-uns des professeurs : on substitua un prêtre séculier ami au supérieur, qui, dépouillé de son titre, n'en conserva pas moins toute l'autorité. La plupart des établissements purent prolonger ainsi leur existence : mais ils se ressentirent de cet état précaire et de la fausse position de ceux qui les dirigeaient. Presque tous avaient été abandonnés en 1809, époque à laquelle furent dissous les derniers, entre autres le collège de Belley.

C'est au commencement de l'année 1809 que les Pères de la Foi durent quitter Belley. Avec eux se dispersèrent les papiers du collège qui auraient pu fournir de nombreux détails inédits sur la jeunesse du poète. Nous ignorons si ces papiers, comme on le croit, sont allés en Angleterre avec ceux des Pères de la Foi qui s'y rendirent. Nous n'avons pu les retrouver : les recherches accomplies sur notre demande, soit à Lyon, soit ailleurs, n'ont pas eu de résultat.

Ce que nous pouvons dire, c'est que le départ des Pères de la Foi fut vivement ressenti par la ville de Belley et la contrée environnante (1). Leur collège était

(1) Les Pères de la Foi partis, on eut mille peines à sauver l'existence du collège de Belley. Après divers essais infructueux de réorganisation, ce collège, fondé en 1745 par un évêque de Belley, Mgr du Dousset, fut enfin complètement reconstitué en 1824 par un autre évêque de Belley, Mgr Devie. Il devint petit séminaire diocésain et, par l'excellente composition de son corps professoral et ses succès, a maintenu jusqu'à nos jours son ancienne réputation.

Nous sommes heureux d'annoncer que le présent volume a, par les recherches qu'il a rendu nécessaires, été la cause occasionnelle d'une œuvre importante sur les origines et l'historique du collège de Belley. Cette monographie, exécutée par une main habile, ne peut manquer d'offrir le plus grand intérêt.

fréquenté, comme on sait, par des jeunes gens appartenant aux plus notables et aux plus anciennes familles, non seulement de la région, mais des pays voisins. C'était une véritable bonne fortune qu'un collège de ce genre en un temps où l'effort des générations nouvelles n'avait pas encore réédifié sur les ruines des vieilles organisations scolaires et où les écoles manquaient. « Il grandissait de renommée, dit Lamartine, au milieu de tous les débris d'institutions enseignantes dispersées par la Révolution. Il contrastait heureusement avec cette éducation au tambour des lycées impériaux où Bonaparte, empereur, voulait mettre la pensée de toute la France en uniforme et faire un peuple de soldats au lieu d'un peuple de citoyens. » Lamartine qualifie l'éducation qu'on y recevait, à la fois de « pieuse » et de « libérale ».

On se représente sans peine le mouvement que devait produire, dans une petite ville comme Belley, la présence de trois cents jeunes gens, presque tous riches. C'était, à une époque où les voyages ne s'accomplissaient que lentement et en voiture, une source énorme de revenus pour les hôtels et le commerce de la localité. Par suite, rien d'étonnant que la destruction de ce magnifique collège ait causé le plus grand émoi dans le public. D'après la correspondance de Lamartine, on a pu voir que le bruit de cet événement avait retenti jusque dans la cité lyonnaise, où l'institution tenue à Belley par les Pères de la Foi était fort appréciée.

Mais, si la dispersion de ces religieux fit perdre à notre ville les avantages moraux et matériels d'un foyer d'enseignement renommé, douze ans plus tard elle apprit avec joie qu'un grand poète s'était formé sur son sol. A

la vue du nom de Belley figurant en tête de son premier volume, comme le nom de son berceau poétique, tous les souvenirs se réveillèrent. De nombreuses relations furent renouées. Jusqu'au soir de sa vie, plusieurs personnes de Belley, des anciens élèves du collège notamment, entretinrent avec Lamartine les meilleurs rapports. D'aucuns même sont allés à lui dans les heures critiques de sa détresse financière et lui furent, paraît-il, de quelque secours.

Bien que le collège de Belley ait, à plusieurs reprises, changé de maîtres et de direction, le souvenir de Lamartine n'y est pas éteint. Longtemps le regard des élèves s'arrêta sur une vieille porte que des restaurations successives ont fait disparaître et où chacun pouvait lire, tracé en gros caractères dans le bois, à coups de canif, le mot « Lamartine ». De nos jours encore on y cause de tout ce qui peut rappeler le poète. On se montre non seulement les tableaux qui contiennent l'exposé de la thèse philosophique qu'il soutint en 1807 et les *Adieux*, mais aussi la place que, d'après ses ouvrages, il devait occuper à l'angle du vaste dortoir élevé, dont la vue s'étend au loin sur les verts coteaux et la campagne.

Quant à Lamartine, inutile de répéter que, pour la ville et le collège de Belley, il eut toujours un véritable culte. Belley, d'ailleurs, c'était tout un monde de pensées et de formes littéraires revenant sans cesse à sa mémoire et dans ses écrits. *Le Lac*, cette merveilleuse peinture de l'instabilité du bonheur et des choses humaines, fournit l'une des preuves les plus curieuses de ses perpétuelles réminiscences classiques. *Le Lac* — le croirait-on? — est traduit de Bossuet. Il appartient à la première efflorescence du génie poétique de Lamartine et c'est à la forte et

littéraire éducation des Pères de la Foi « que la France doit sans doute — dit M. le comte Edouard Frémy (*Correspondant* du 10 novembre 1891) — le fond admirable et la forme achevée du chant le plus beau qu'ait modulé le dix-neuvième siècle. »

Ecoutons d'abord Bossuet :

« Il faut marcher, il faut courir, et les heures se précipitent. On rencontre sur le chemin des objets qui divertissent, des eaux courantes, des fleuves qui passent : on voudrait s'arrêter... Heures rapides, passez pour ceux qui pleurent ! Oubliez les heureux ! » (Sermon sur le saint jour de Pâques, 1685).

Relisez maintenant ces deux strophes du *Lac* :

> O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
> Suspendez votre cours !
> Laissez-nous savourer les rapides délices
> Des plus beaux de nos jours.
>
> Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
> Coulez, coulez pour eux ;
> Prenez, avec leurs jours, les soins qui les dévorent !
> Oubliez les heureux !

L'emprunt est difficile à contester : il y a entre Lamartine et Bossuet identité de fond et de forme. Dans cette habile copie d'un sermon de Bossuet apparaît tout entière, avec les images du grand orateur sacré, la doctrine de l'Eglise sur le néant des choses de ce monde. Il y a là une évocation de l'enseignement du collège de Belley et un retour de l'âme du poète au foyer scolaire où il lui fut donné.

Ces réminiscences de son éducation classique, les souvenirs de Belley et de son collège — transcrits, dans ses Confidences, dans ses *Souvenirs et Portraits*,

dans ses Mémoires et dans sa Correspondance, avec l'impression profonde qu'il en avait conservée — les inclinations de sa nature elles-mêmes, le ramenèrent souvent vers ce pays si cher à son cœur. Bien des fois, dans sa première jeunesse, il traversa la région de Belley et dut revoir Belley lui-même, soit en se rendant à Aix-les-Bains, soit en allant à Bissy, chez les de Maistre, à Chambéry et à Servolex, chez sa sœur Césarine, mariée, comme on se le rappelle, au frère de son ami Louis de Vignet.

Il traversa notre pays, une fois entre autres, dans une circonstance mémorable pour lui. C'était dans la seconde quinzaine du mois d'août de l'année 1817. Il venait de faire à Paris l'essai infructueux de son premier volume de poésies. Le libraire Didot n'avait pas voulu se charger de l'imprimer à ses frais.

Lamartine était malade et il gardait au cœur le souvenir de la douce et sympathique femme dont l'année précédente, à Aix-les-Bains, il avait été l'intime confident. Il restait étrangement épris de cette Elvire, tant de fois nommée dans ses poésies et qui lui inspira les strophes, si mélodieuses, si sentimentales, du *Lac*, ainsi que ses religieuses stances sur lé *Crucifix* et son hymne superbe à l'*Immortalité*, tout entier résumé dans ce cri, véritable syllogisme : « J'aime, il faut que j'espère ! » — de cette Elvire que nous laisserons enveloppée du voile dont il l'a revêtue en lui donnant son charme si poétique et si nouveau.

Qu'était-elle ?... Quel était l'amour de Lamartine pour l'héroïne du *Lac* ?... Que nous importe ? Ce n'est pas à nous de scruter les mystères, d'interroger des cœurs qui ne battent plus et que recouvre le marbre

froid du tombeau. Nous ne mêlerons pas une note indiscrète aux célestes accents dont elle a été l'occasion peut-être plus que la cause. D'autres ont voulu savoir, d'autres ont mis un nom propre à la place du doux nom d'Elvire. A ces recherches, que peut gagner la poésie? Par elles, du reste, que peut-on apprendre? Qui pourra jamais se flatter de découvrir, dans l'ensemble des inspirations auxquelles a obéi le poète ou l'artiste, la part revenant à chacun des objets qui les ont fait naître? La femme qu'aime le poète, la femme qu'il chante, n'a pas de nom. Elle est de tous les temps, de tous les pays. Elle s'immatérialise dans sa pensée et devient, de quelque manière, impersonnelle, idéale. Nous respecterons, sans le juger, le roman qui se présente sous notre plume. Nous ne le discuterons pas.

L'imagination de Lamartine et l'extrême sensibilité de son cœur l'attiraient vers la pauvre phtisique dont la situation était si conforme à la sienne, dont les pensées répondaient si bien à ses propres pensées. Son médecin de Paris lui avait, d'autre part, prescrit une saison d'eau à Aix. Mais l'argent lui manquait et ce voyage n'aurait pu s'accomplir sans l'initiative hardie et spontanée de sa mère. Voyant l'état de son fils — toutes les mères ont parfois de ces faiblesses — elle n'hésita pas une minute à faire couper, à son insu, dans le jardin de Milly, un « bouquet d'arbre composé de deux ou trois tilleuls, d'un chêne vert, de sept ou huit tortueuses charmilles. » La vente terminée, elle entraîna son fils dans la maison, ouvrit son secrétaire, et en tirant un sac d'écus à demi rempli : « Tiens, dit-elle, et pars! Les arbres me seront assez payés si tu reviens guéri et heureux! »

Pour prendre la route d'Aix-les-Bains, où nous l'accom-

pagnerons à cause de la contrée qu'il va parcourir, Lamartine ne prit que cent francs, déclare-t-il, sur les six cents que contenait le sac. Il laissa le reste, pour le rendre à son retour « à celle qui se l'était si héroïquement arraché du cœur. » Il partit à pied, des guêtres de cuir aux jambes, son fusil sur l'épaule comme un chasseur.

Il mangeait et couchait dans les plus humbles cabarets de village. Il suivit de la sorte les longues et pittoresques gorges du Bugey, franchit la vallée du Séran et s'avança jusqu'à Seyssel. Puis, voulant se trouver à Hautecombe le jour même où il avait donné ses soins, un an auparavant, à la malheureuse naufragée, il se mit en route dans la direction de Belley. Il traversa le Rhône au pied du rocher de Pierre-Châtel. Là, il s'arrête saisi par la beauté grandiose du site. D'un côté la plaine lumineuse avec son fond de montagnes échelonnées dans le lointain. De l'autre des gorges taillées à pic (gorges de Yenne) où ne règne qu'un demi-jour. « Le fleuve encaissé lave éternellement — écrit-il — la base de ce roc d'une onde aussi rapide que la meule et aussi tranchante que le couteau, comme pour faire écrouler cette prison d'Etat qui attriste son lit de son ombre. »

Il jette un dernier regard sur ces gorges, sur le Fort et ancienne Chartreuse de Pierre-Châtel, sur les rochers aux anfractuosités bizarres et sombres, sur les antiques léproseries qui couvrent de leurs ruines la pente de la montagne ou les bords du fleuve. Puis il s'éloigne, traverse la gracieuse ville de Yenne et gravit lentement le mont du Chat.

Parvenu au sommet, il aperçut dans le lointain la vallée d'Annecy, à ses pieds celles d'Aix et de Chambéry, le lac du Bourget taché « de teintes roses par les



RHONE AU PONT DE LA BALME (PRÈS BELLEY)
Et Fort de Pierre-Châtel

rayons flottants du soleil du soir. » Il lui sembla qu'une seule figure remplissait l'espace immense. Elle s'élevait : des chalets placés en vedette aux flancs des montagnes : « du jardin du vieux médecin » dont il « reconnaissait le toit pointu d'ardoises, par-dessus les fumées de la ville ; des figuiers du petit donjon de Bon-Port au fond d'une anse opposée ; des châtaigniers de la colline de Tresserves ; des bois de Saint-Innocent ; de l'île de Châtillon ; des barques qui rentraient dans les rades ; de toute cette terre, de tout cet éther, de tous ces flots. »

Il se laissa tomber à genoux « devant cet horizon plein d'une ombre » et s'assit ensuite « derrière un rocher couvert de buis ». Il resta là « en contemplation et en souvenirs » jusqu'à ce que les derniers rayons du soleil eussent doré la cime du Nivolet.

Il descendit alors vers l'abbaye d'Hautecombe les yeux éblouis et l'âme dans le ravissement. Arrivé « au bord de la fontaine qui coule et qui s'arrête alternativement, comme une respiration intermittente de la montagne, sur un plateau vert, au-dessus des ruines de l'abbaye », il tira « de son havre-sac un morceau de pain et un peu de fromage de chèvre » qu'il avait acheté à Seyssel. Avec ces simples aliments il soupa, le cœur bercé de mille rêves, admirant le spectacle merveilleux qui se déroulait devant lui !

Mais ce voyage devait s'achever dans la tristesse... Quelques minutes plus tard un bateau abordait à Hautecombe. Le batelier apportait à Lamartine un paquet de lettres transmis de Chambéry par son ami Louis de Vignet. L'une, d'un docteur de Paris, contenait ces mots : « Elle m'a chargé de vous envoyer ses dernières pensées ; elle a écrit jusqu'à la dernière minute où sa main

s'est glacée sur votre nom... Aimez-la dans ce Christ qui nous a aimés jusqu'à la mort et vivez pour votre mère !... »

Elle n'était pas à sa dernière heure l'Elvire tant aimée. Elle ne s'éteignit à Paris qu'à la fin de l'année 1817 et Lamartine était à Milly quand lui parvint la nouvelle de sa mort : mais, entre le 16 et le 23 septembre, la pensée de sa fin prochaine arrache déjà au poète le cri du *Lac*. Du jour où il sait que les médecins lui ont absolument interdit le voyage, il tombe dans une douleur infinie. Il erre quelque temps à Aix et dans les environs, visite son ami Louis de Vignet, passe plusieurs jours au milieu des de Maistre. Mais son cœur est insensible à tout ce qui l'entoure... Un être manquera désormais pour Lamartine à ce panorama unique, superbe, qui commence par les prairies, les collines et les montagnes bugistes, se continuant par le lac du Bourget, pour se terminer au loin par les blanches et gigantesques découpures des Alpes!

Un être seul vous manque et tout est dépeuplé.

La voix enchanteresse ne retentira plus sur les « flots harmonieux » !... En novembre, il adresse encore de Milly, à la mourante (elle mourut le 18 décembre), ses beaux vers sur l'*Immortalité*. D'elle, il lui restera le crucifix qu'Aymon de Virieu recueillit à son intention sur son lit de mort.

Toutefois, ce ne fut pas le dernier voyage de Lamartine à Aix-les-Bains. Ses projets de mariage avec miss Marie-Anne-Elisa Birch, qu'il avait rencontrée à Pugnet, au château de Caramagne, chez Mme de la Pierre — une proscrite de la Terreur — les déplacements nombreux

que nécessita ce mariage toujours retardé, par Mme Birch, à cause de ses préjugés de protestante et célébré enfin, le 6 juin 1820, par l'abbé Favre (1), curé de la paroisse de Maché, en présence de l'abbé de Thiollaz (mort évêque d'Annecy), dans la chapelle du gouverneur de Chambéry (chapelle du château des ducs de Savoie, dite Sainte-Chapelle), les fonctions d'attaché d'ambassade et de chargé d'affaires, que Lamartine remplit à Naples, à Florence (Lucques et Parme), etc.... de 1820 à 1830, lui ont bien souvent fourni l'occasion de traverser notre pays et de saluer tout au moins la ville de Belley.

En 1830, Lamartine devait, en revenant d'Aix-les-Bains, visiter le collège et assister à l'examen des élèves de rhétorique qui s'y étaient préparés par l'analyse des *Méditations* et des *Harmonies*. Son âme n'était pas remise du coup que lui porta la mort tragique et prématurée de sa mère (1829).

On connaît ce douloureux événement. Après son élection à l'Académie, Lamartine se préparait à quitter Paris pour rentrer à Mâcon. Sa chambre était encombrée de présents destinés à sa mère, à ses sœurs, à sa femme qui l'avait devancé dans sa famille, lorsqu'il apprit, de la bouche d'Aymon de Virieu, la funèbre nouvelle. Mme de Lamartine, encore pleine de santé et de cette grâce qui la faisait comparer à Mme Récamier, venait d'être victime d'un accident survenu pendant son bain à l'hospice de la Charité (27 novembre). Voulant réchauffer le bain, elle avait ouvert le conduit d'eau chaude et le « rejaillissement brûlant du liquide ayant frappé sa poitrine, sa main

(1) Le nom de l'abbé Favre figure sur l'acte de mariage du poète, retrouvé en 1884.

n'avait eu ni la force, ni le temps de refermer le cou de cygne » (*Manuscrit de ma mère*). Elle mourut le lendemain en prononçant ces mots : « Mon mari..., mes enfants, Alphonse, Marianne, Cécile, Eugénie, Sophie, que Dieu les bénisse!... Mon Alphonse! oh! qu'il aura du chagrin de n'avoir pas été près de moi à cette grande heure!... Dites-lui, oh! dites-lui que je ne souffre plus!... Oh! que je suis heureuse! Mon Dieu, vous ne m'avez pas trompée, je suis heureuse!... »

La réception de Lamartine à l'Académie eut lieu trois mois après la mort de sa mère, le 3 avril 1830. Avant de lire, de sa voix de basse sonore, l'éloge du comte Daru, il eut un souvenir pour la pauvre femme qui avait tant désiré ce jour : ses premières paroles furent pour elle. Qu'elle aurait éprouvé de bonheur à entendre le grand savant, Cuvier, louer son fils, le grand poète !

La perdre ainsi fut un coup bien rude pour ce fils qu'elle aimait tant. Mais il n'avait autre part que succès et triomphes. Il était dans tout son éclat littéraire. Il venait d'avoir l'avantage inouï d'être élu sans présentation à l'Académie française. Par surcroît d'honneur, Charles X l'avait nommé ministre plénipotentiaire en Grèce. Pendant qu'il jouissait, à Aix, avec sa femme et sa fille, de ces sourires de la fortune, au moment même où il se proposait de se rendre à Belley, pour y accomplir la visite attendue, la nouvelle de la Révolution de Juillet, qu'il avait prédite, lui arriva. Cet événement le contraignit à renvoyer à plus tard le plaisir de revoir ce cher collège de Belley auquel il pensait toujours. Bien que le poste de ministre à Athènes fût des plus flatteurs pour un poète, il se disposa de suite à partir pour la capitale et à porter sa démission à M. Molé, ministre des affaires étrangères.

« J'irai à Paris, écrivait-il à Virieu, donner mon adhésion d'une main et ma démission de l'autre ; adhésion comme citoyen politique qui préfère tout à l'anarchie dont nous sommes menacés, et démission comme honneur qui ne permet guère de servir le lendemain un régime né des ruines d'une dynastie qu'on servait la veille. » Louis-Philippe dit en conseil : « Voici enfin une démission donnée d'une manière honorable, digne et délicate », et, bientôt, il lui offrit le poste d'ambassadeur à Londres. Mais Lamartine refusa obstinément et ne songea plus qu'au grand voyage que, depuis de longues années, il méditait d'entreprendre en Orient.

C'est un an avant ce voyage, pendant l'année 1831, que, d'après nos informations, Lamartine fit sa visite annoncée au collège de Belley. La réception eut lieu très solennellement. Le poète fut complimenté par un élève de rhétorique et passa en revue toutes les divisions réunies sur la grande cour. Il avait avec lui sa Julia (1) bien-aimée, alors sur ses onze ans, et une levrette, son inséparable levrette.

Le voyage en Orient s'accomplit en 1832. L'année s'était ouverte sous un jour bien sombre pour lui et sa femme. Le choléra, qui sévissait à Mâcon, avait absorbé leurs heures et leur dévouement. Leur fille Julia, d'ailleurs, les inquiétait : sa poitrine était si délicate, elle crachait le sang. On les rencontrait dans les rues, tous deux promenant leur enfant aux beaux et premiers rayons du soleil (Ch. Alexandre).

Dans son ouvrage sur Mme Alphonse de Lamartine, M. Ch. Alexandre nous dépeint sa vie intime et celle de

(1) Née à Mâcon le 14 mai 1822 (Etat civil).

son mari, vies données toutes au travail, à la bienfaisance, au devoir. Rien n'est plus admirable et intéressant que l'intérieur formé par ces deux grandes âmes, ce ménage où la femme forte et chrétienne, comme un ange véritable, soutient le poète-orateur dans le dur accomplissement de sa tâche. Et quel tableau que cet homme et cette femme qui s'en vont comblant de leurs soins, sans pouvoir l'arracher à la mort, cette frêle et gracieuse créature dans laquelle ils ont mis leur espérance, cette portion d'eux-mêmes où semblait devoir revivre leur commun génie !

Lamartine tentait alors l'impossible pour sauver son enfant dont « les yeux brillaient de l'éclat trompeur des poitrinaires », qui devenait plus belle, plus tendre, plus adorable à mesure qu'elle approchait de sa fin, que la chaleur bienfaisante d'Orient ne put guérir et qui mourut là-bas à Beyrouth, l'année qui suivit sa visite à Belley, le 6 décembre 1832, « prodiguant sans le savoir ses derniers sourires, ses dernières caresses, échangeant avec son père et sa mère ses derniers baisers. »





XIX

Lamartine et Belley ; vie publique du grand homme ; hommages rendus ; la poésie des Alpes

QUELQUE temps avant la Révolution de Juillet, Lamartine écrivit la lettre suivante, où il se compare à son ami de collège Jenin :

« *A Monsieur le comte de Virieu*

« Montculot, près Dijon, 22 septembre 1829.

. . . .

« Je n'ai pas voulu aller à Paris. Le prince de Polignac vient de m'écrire avant-hier encore, *propriâ manu*, mais en termes vagues, insignifiants, que je connais de longue main. Je persiste dans mon abstinence. De tout ceci je suis ennuyé, dégoûté, honteux : à mon âge, des troisièmes rôles ! Toutes les faveurs de ce bas monde, sont pour les imbéciles ou les flagorneurs. La cause des honnêtes gens repousse avec soin ce qui est honnête et habile. *Je suis, comme notre ami Jenin, misanthrope;* mais je le serais en riant, si la chose ne touchait que

moi. Malheureusement je vois en noir et en très noir tout ceci et je sais pourquoi, mais c'est trop long à écrire: Espérons dans la Providence, premier ministre de toutes nos fourmilières, et remercions-la, toi et moi, d'être indépendants et sans ambition... »

Six mois après la Révolution de Juillet, très intéressante lettre qu'il commence en citant son professeur de philosophie de Belley, le Père Vrindts :

« *A Monsieur le comte de Virieu, à Lyon.*

Monteulot, 7 février 1831.

« *Non liquet*, disait M. Wrintz. C'est ce que je dis en lisant ta lettre...» (Suit une longue épître pour combattre l'inaction et la neutralité politiques, les bons citoyens devant lutter pour les intérêts supérieurs et sacrés de la patrie quel que soit le gouvernement.)

En 1835, il écrit à son ami Guichard qu'il a reçu M. Timon (Louis-Marie de la Haye, vicomte de Cormenin dit Timon, 1788-1868, ancien député de Belley) (1).

« *A Monsieur Guichard de Bienassis.*

« 1835 Paris,

. . . .

« J'ai vu et reçu en ton honneur M. Timon. Je lui ai donné à dîner, et puis je ne sais ce qu'il est devenu. Je

(1) M. de Cormenin avait été élu député de Belley en 1830. Candidat à Bourg et à Belley, il avait obtenu, à Bourg, 162 voix contre 313 à M. Puvis, et, dans l'arrondissement de Belley, 189 voix contre 154 à M. de Montluisant. Réélu en 1831 à Joigny, Montargis, Pont-de-Vaux, Belley, il opta pour Belley. Venu dans cette ville, le 25 juillet de cette

l'aimais pour parler de toi, de ta retraite, de ton bonheur paisible, des charmantes tourelles de Bienassis que je vois d'ici briller dans ma mémoire aux rayons du soleil, avec les treilles de la terrasse et les bois de la montagne. Hélas! tout cela ne se verra plus des mêmes yeux. La vie du cœur est finie ou bien avancée pour nous : tu sais mon malheur (*la mort de sa fille Julia*).

« Je vis triste, mais si occupé ou plutôt si ennuyé, qu'une heure ne me reste pas pour penser à moi. »

. . . .

En 1837, il écrit à M. de Cormenin lui-même (député de Belley, 1830-1834).

« *A Monsieur de Cormenin.*

« ... Je suis donc tout à fait de votre avis sur l'utilité morale, intellectuelle, politique, de cette université des masses. Il faut tourner en bas le miroir de la civilisation, c'est l'œuvre de ces temps-ci... »

S'il aimait Cormenin et partageait son avis relativement à l'instruction morale, intellectuelle et politique des masses populaires, il n'en était pas moins aimé et admiré de lui.

C'est notre ancien député Cormenin qui disait de Lamartine :

« Il chante lorsqu'il parle, il chante lorsqu'il écrit, il chante lorsqu'il médite, il chante lorsque la nuit tombe,

année 1831, il y trouvait un accueil enthousiaste... Voici le résultat du scrutin pour sa réélection à Belley, en 1831 (3 juillet) :

Amédée Girod..................	40 voix
Vicomte de Cormenin...........	90 —
Divers........................	2 —

il chante lorsque le jour se lève, il chante lorsque le vent gémit, il chante lorsque l'oiseau gazouille, il chante lorsqu'il chante, il chante toujours. »

Cormenin, lui, le caustique Timon, d'ordinaire si peu indulgent pour ses contemporains, écrivait :

« C'est un esprit vaste, divers, universel, mouvant comme la nature qu'il peint. » (*Portraits parlementaires.*)

Et encore :

« D'autres font jaillir des éclairs de l'esprit de leur glaive oratoire ; d'autres se retranchent dans la défense de leurs traitements qu'ils n'abandonnent qu'avec la vie ; d'autres plaident la cause de l'agiotage, des houilles et du tabac. Mais les causes que Lamartine préfère sont les causes de la justice et de l'humanité. J'affirme que Lamartine est le plus fleuri, le plus lyrique, le plus humanitaire de nos orateurs, le plus mélodieux de nos poètes, sans excepter Racine lui-même, le premier de nos improvisateurs, un prosateur éminent, un vaste esprit, un noble cœur... »

Un érudit et fin littérateur bressan, M. Philibert Le Duc, ex-inspecteur des forêts à Belley, a célébré, en 1839, le poète-orateur, dont les succès et la gloire attiraient de plus en plus l'attention publique. De la pièce de vers adressée à Lamartine par M. Le Duc et datée de Mâcon (6 décembre 1839) (*Journal de la Société d'Emulation de l'Ain*), voici quelques courts fragments :

. . . .

La vierge craintive,
Aux bosquets déserts,
Ecoute, attentive,
Vos chastes concerts ;

. . . .

Les chrétiens austères
Bénissent vos chants :
Leurs pas solitaires,
Aux soleils couchants,
Montent la colline
Où la Croix s'incline
Aux vents des hivers,
Et souvent près d'elle
Leur bouche fidèle
Prie avec vos vers.

. . . .

Oh ! dans ces années,
Avant que les fleurs
Ne vissent fanées
Leurs belles couleurs,
Que de fois le livre,
Où votre âme livre
Ses ravissements,
Suivit ma paresse
Aux sentiers de Bresse
Ombreux et charmants !

. . . .

Vers 1847, l'une des personnalités les plus vénérables et les plus distinguées de la ville de Belley (1) eut l'occasion, pendant son séjour à Paris, de rendre visite à Lamartine. L'éminent visiteur n'eut pas la bonne fortune de le rencontrer. En revanche, il éprouva la satisfaction d'être reçu par Mme de Lamartine, cette femme « à l'âme si pieuse, à l'intelligence si haute, au si profond amour,

(1) Le R. P. François Morcel (décédé à Belley, le 12 juin 1892, dans sa 79e année), ancien supérieur du collège de Belley, du collège de la Seyne-sur-Mer et d'autres collèges libres, ancien provincial des Maristes. L'un des fondateurs de la Société de Marie, dont il suivait, avec toute la joie de l'apôtre et du patriote, les succès, soit dans le haut enseignement, soit dans les missions océaniennes. Homme d'une grande sagesse, très recherché pour ses conseils.

douée de tous les dons de l'imagination, de l'esprit et du cœur ». (Ch. Alexandre.) Extrêmement éprise du poète, de son génie, confidente de toutes ses pensées, sa collaboratrice dans les travaux de sa vie littéraire et même politique, Mme de Lamartine parla de ses œuvres avec enthousiasme.

Elle dit combien il demeurait fidèle à ceux qu'une fois il avait aimés, avec quel soin il avait entretenu ses relations d'enfance et de collège, quel pieux souvenir il gardait à cette maison de Belley où il avait passé des heures si douces et respiré, avec l'air des montagnes, le souffle de la poésie. Elle loua son dévouement à toutes les nobles causes, sa générosité, besoin perpétuel de son cœur. Mais, en traversant son salon, elle fit une réflexion amère sur le laisser-aller que comporte le génie. Mme de Lamartine ne visait pas, dans l'expression de ses regrets, la charité sans bornes qu'il pratiquait sans cesse et qui était sa vie à elle-même : elle songeait que l'amour du beau, les goûts artistiques, l'idéal, se payent. Et, montrant d'un air mélancolique une statuette égyptienne : « Voyez ce bronze!... Il lui a coûté... dix mille francs! Cependant, ses satisfactions artistiques ne sont pas les plus désastreuses, mais les terres! les terres!... Si vous saviez comme il est bon! Il a voulu racheter des siens, pour améliorer leur situation, tous les domaines qui venaient de sa famille. Il plane au-dessus des petites choses de ce monde : c'est là sa gloire et son mérite. J'en peux souffrir avec lui, mais je peux certifier que dans ses actes tout est noble et grand, tout est parfaitement pur et honnête. Dieu seul saura le bien qu'il fait!... »

Mme de Lamartine se plaisait à faire l'éloge de son

mari, dont elle était la providence en même temps que la coopératrice infatigable dans une foule d'œuvres sociales et philanthropiques.

En septembre 1846, Lamartine vint à Mâcon rehausser de sa présence la fête des fleurs et des fruits. Il avait mené, durant cette année, sa plus belle campagne de tribune. Son nom devenait de plus en plus populaire. De nombreux habitants du département de l'Ain et de Belley même, amis connus ou inconnus, se rendirent à Mâcon pour le voir et l'entendre. Ils gardèrent de cette fête un souvenir ineffaçable ; car il ravit son auditoire lorsque, l'élevant jusqu'à Dieu, il s'écria dans un superbe mouvement : «...Est-il possible d'assister à ces merveilles de la végétation et de les produire soi-même par la culture, sans soulever, pour ainsi dire, le rideau du mystère de la création, sans toucher de l'œil et de la main les miracles perpétuels de la nature, qui ne cessent de nous étonner que parce qu'ils se font tous les jours et pour lesquels nous ne sommes ingrats que parce qu'elle est trop prodigue! Est-il possible à ces jardiniers de ne pas se sentir en perpétuelle communication et en intelligence avec cette Providence, nulle part plus visible que sous la terre, qui travaille incessàmment avec eux, pour eux!... »

Après les mémorables journées de 1848, pendant lesquelles il sauva la patrie par son éloquence et son attitude héroïque au milieu des balles et des baïonnettes, le nom de Lamartine était dans toutes les bouches. Succès électoraux, ovations populaires incomparables, rien ne lui manquait de ce qui peut flatter la vanité d'un homme. Mais quoi de plus éphémère qu'un triomphe! L'oubli des services rendus, l'injustice des partis

et la coalition des médiocrités jalouses, changent bientôt la couronne de fleurs en couronne d'épines.

Les suppôts de la démagogie, en détournant la vie démocratique de son cours régulier, ne tardèrent pas d'effrayer les masses. Les voix qui acclamaient l'honnête, le chevaleresque Lamartine, se turent. Le pays s'en remit, pour la garantie de l'ordre, à une main de fer et applaudit à un coup de force.

Lamartine se retira de la vie publique pauvre et digne. Délaissé, rejeté par ceux-là mêmes qui s'étaient le plus servis du prestige de son nom et de la puissance de sa parole, le grand poète, le grand tribun trouva néanmoins dans la région de Belley des amis qui se souvenaient de lui.

En l'année 1855, un de nos compatriotes, M. Joseph Marion, de Coupy-Bellegarde (aujourd'hui conseiller général de l'Ain pour le canton de Collonges), célébra dans un poème, tout rayonnant de vers Lamartiniens et de hautes pensées, le grand charmeur du siècle. C'est son histoire depuis l'heure solennelle où retentirent ses premiers accents :

. . . .

On croit ouïr un ange, à la harpe sacrée,
Apportant à la terre une langue ignorée

. . . .

Rien ne peut t'épuiser, rien ne peut te tarir.
Au pays d'où tu viens, s'il est tant d'harmonie,
Pourquoi donc descends-tu parmi nous, ô génie?
En ce monde imparfait pourquoi viens-tu souffrir?
Hélas! c'est que le ciel te devait à la terre
Dans un temps où les cœurs doutent ou n'aiment rien,
Où les fronts sont courbés vers l'inerte matière,
Où l'on cherche de l'or comme un souverain bien;
C'est qu'on avait besoin de tes strophes brillantes

Comme le ciel des nuits d'étoiles scintillantes,
Ou comme la prairie a besoin de ses fleurs :
C'est qu'il faut à tout siècle un phare qui l'éclaire,
Et que ton cœur pour tous est un aimant polaire,
Et que ta voix qui chante apaise les douleurs.

Ta muse a la douceur de l'haleine des brises,
De l'onde qui murmure au golfe de Baïa ;
C'est comme dans la nuit des notes indécises
Ou des soupirs d'amour aux bosquets d'Ischia.

. . . .

M. Marion suit le poète du golfe de Naples et des Alpes, jusqu'en Orient, où il nous le montre méditant « notre histoire divine », près du Sinaï, du Carmel, du Jourdain, à cette grotte de Gethsémani, à ce jardin des Oliviers qui reçut aussi ses pleurs. Puis il s'adresse à lui comme à l'universel inspirateur des âmes :

Oui, de tes sentiments la terre est inondée ;
N'es-tu pas l'atmosphère où puisent les esprits ?
Oui, tu bois le premier aux sources de l'idée ;
Ce que tu dis au siècle en Dieu seul tu l'appris.

. . . .

Ce poème valut à M. Marion une lettre autographe de Lamartine, lettre dont voici le commencement et la fin :

« Monsieur,

« Ces strophes sont un poème tout entier dont mon existence, toujours modeste, aujourd'hui obscure, est le sujet et dont vous êtes le poète inspiré par la seule bienveillance. Nous avons lu ces beaux vers en famille avec des sentiments que vous comprenez aisément...

« Je vis comme vous, au fond d'une vallée isolée du

monde, mais l'on regrette peu le monde, quand le vent qui souffle de vos Alpes apporte d'aussi aimables retentissements.

« LAMARTINE.

« Saint-Point, 12 octobre 1855. »

Lamartine est heureux des poétiques épîtres qui lui viennent des Alpes. Les Alpes, c'est l'élément capital de son génie. De toutes les inspirations du chantre de la nature, les plus abondantes et les plus fécondes sont nées de la nature alpestre. M. Victor Nicolet l'a démontré récemment, dans son discours de réception à l'Académie delphinale (séance du 4 juillet 1894); discours où la sagacité de l'analyste fait miroiter à nos yeux, comme autant de perles cueillies dans le cristal des glaciers, les innombrables poésies de Lamartine, où se reconnaissent les Alpes. Dans les heures d'abattement, après les longues luttes et les déboires de la politique, quand il veut se ressaisir et reprendre son élan, c'est vers les Alpes que Lamartine reporte son esprit ou ses regards.

Mâcon, Milly, Saint-Point, c'était le pays natal avec ses mille ressouvenirs de vie champêtre, avec ses molles ondulations de terrains couvertes de vignes, de maigres pâturages, de buis ou de rochers, c'était la Saône avec sa lenteur incroyable, (1) avec la « berceuse rêverie ». Mais les paysages alpestres, avec leurs imposants panoramas, le Rhône impétueux, les torrents, les cascades, les forêts aux sauvages harmonies, les glaciers

1 *Flumen est Arar, quod per fines Œduorum et Sequanorum in Rhodanum influit incredibili lenitate, ita ut oculis, in utram partem fluat, judicari non possit.*

Jules César. — *De bello gallico, I, 12.*

qui attirent la vue en haut et l'éblouissent, c'était pour le poète l'enthousiasme irrésistible, « jaillissant ».

A l'époque où Lamartine écrit à M. Marion cette lettre de remerciement pour les gracieux souvenirs que lui apporte « le vent qui souffle des Alpes », sa principale occupation est son *Cours familier de littérature.* Il entasse dans les *entretiens* si remarquables et trop peu connus qui le composent, des réflexions d'une profondeur et d'une portée d'esprit étonnantes. Le dernier nous montrera, dans les Alpes, l'un des secrets de sa poésie. Des plaines et des collines du pays natal où il a puisé l'élégance et la grâce — car, dit-il, « telle nature, tel style » — ses regards cherchent du côté de l'aurore les montagnes du Jura et, plus loin, d'échelon en échelon, le mont Blanc. La poésie de paysage n'est pas dans la plaine fertile et agréable aux seuls yeux du laboureur, il lui faut ces aspects qui, d'ascension en ascension, spiritualisent notre pensée et nous élèvent jusqu'à Dieu (1). Il lui faut les grandioses spectacles du Bugey, du Dauphiné, de la Savoie ou de la Suisse!

A la poésie de Lamartine il fallait les Alpes! Il fallait, le soir « les neiges violettes de leurs cimes dentelées » qui se découpent « sur le firmament profond comme une mer » ; l'étoile qui s'y laisse entrevoir « comme une voile émergeant sur l'Océan de l'espace infini » ; les ombres qui glissent « de pente en pente sur les flancs

(1) La montagne est spiritualiste... De nos jours, à la suite des revers de 1870, nous avons vu renaître en France un ardent désir de grandir notre âme, d'entrèr dans une vie plus virile et plus saine, et la montagne, pour la seconde fois en ce siècle, est intervenue dans la formation de l'esprit français.

Réponse de M. Marcel Reymond, président, au discours de réception de M. Victor Nicolet. — Académie Delphinale, Grenoble, 1894.

des rochers noircis de sapins » : « le lac limpide dont l'ombre ternit déjà la moitié » et qui « réfléchit dans l'autre moitié les neiges renversées et le soleil couchant dans son miroir » — où « des milliers d'étoiles, bientôt visibles, flotteront comme des fleurs aquatiques de nénuphars bleus sur les lames ». Il fallait dans ce coin de terre, enfin, l'ineffable jouissance de l'âme qui la quitte, qui croit parce qu'elle voit, qui prie et adore.

En ces lieux, impossible de parler le langage vulgaire. « La poésie, dit-il, est née en vous, elle vous inonde, elle vous submerge, l'hymne ou l'extase naissent sur vos lèvres, le silence ou les vers sont seuls à la mesure de vos émotions ». Voilà les souvenirs qu'éveille en lui le poème de M. Marion et la pensée des Alpes.

Voilà — donnée de nouveau par Lamartine lui-même — l'explication du caractère alpestre d'un grand nombre de ses poésies, caractère qui en fait l'un des fondateurs de l'Alpinisme contemporain en ce qu'il a de plus noble, de plus élevé. Cette explication, il la donne plus de vingt ans après la mise au jour de *Jocelyn*, dont le drame « qu'on a seul vu d'abord » est malheureusement critiquable, mais dont le cadre alpestre reste d'une sublime grandeur et n'en contient pas moins les plus merveilleuses descriptions.

Le grand travailleur de la pensée n'a pas alors un instant de loisir. Il a refusé les offres qui lui ont été faites par le gouvernement impérial. Il n'a pas voulu combler ses déficits avec la cassette du souverain. Il vit loin du bruit et des honneurs, n'ayant qu'une lourde chaîne : ses embarras financiers qui vont grandissant. Il partage son existence entre Paris où l'attire le souci de ses publications, ainsi que celui de ses créanciers, et Saint-Point où

il va se recueillir pour se donner avec une énergie plus âpre encore à la rude tâche qu'il s'est imposée.

Pendant ce temps-là, des adresses et des visiteurs continuent à lui venir de notre pays ; ils lui apportent, avec la fraîcheur des souvenirs du premier âge et de précieuses sympathies, un peu de ce souffle des montagnes qui le ranimait et lui faisait tant de bien dans sa pénible adolescence.





XX

Les dernières relations de Lamartine avec Belley ; abandon et réparation

Un grand banquet fut organisé en 1856 par les anciens élèves du Collège de Belley. La commission d'initiative comprenait : MM. Collet, supérieur ; Jordan, président du tribunal ; le docteur Borrot, maire de Belley ; Définod, avocat ; Bernel, percepteur ; Vinel, notaire ; Joly, avocat ; Dulliand, professeur de philosophie ; Tournier, professeur de mathématiques. Lamartine fut invité à ce banquet, mais ne put y venir. Il répondit par la lettre suivante dont l'original est pieusement conservé :

« Messieurs et chers Condisciples,

« Je reçois l'invitation un peu trop tard ; ce jour m'au-
« rait rajeuni de quarante ans. J'en aurais fait un En-
« tretien littéraire rendu plus cordial par votre présence
« et par les souvenirs de nos belles années. Mais d'impé-

« rieuses nécessités me retiennent à Paris jusqu'au « mois de septembre. Croyez à mes regrets bien sincères « et à mes vœux bien affectueux pour des condisciples « dont aucun nom ne s'est effacé de mon cœur, et pour « une ville qui fut ma patrie classique.

« Elle fut aussi la patrie de mes premières amitiés et « je les reporte à son nom.

« Vous verrez, du reste, dans un de mes prochains « Entretiens intitulé : *Comment on devient poète*, que c'est « à vos belles vallées que j'ai emprunté mes faibles cou- « leurs.

« Mille expressions de reconnaissance pour votre « bonne et heureuse pensée.

« LAMARTINE.

« Paris, 10 juillet 1855 » (1)

Dans cette lettre, Lamartine annonce les pages attachantes dont nous avons fait de nombreuses citations. Malgré les gros bénéfices produits par ses ouvrages et leur succès immense, malgré la haute situation politique qu'il avait occupée, les riches domaines qu'il avait possédés, le grand homme déchu était réduit à la plus grande torture morale qu'il soit possible d'imaginer. Harcelé par les créanciers, épuisé de fatigue, il était contraint de composer sans relâche, au jour le jour, aidé de son admirable compagne, et de gaspiller ainsi son talent. Il écrivait — nous l'avons dit au chapitre précédent — son

(1) L'autographe que nous avons sous les yeux porte « 1855 », mais le banquet a réellement eu lieu en 1856. Il y a là une de ces erreurs de chiffre qui échappent dans l'écriture courante.

Cours familier de littérature, recueil périodique où paraissaient les *Entretiens littéraires* qui furent rassemblés depuis, pour une part, sous le nom de *Souvenirs et Portraits*. De ce besoin inéluctable de produire sans cesse sont nés la plupart de ses ouvrages en prose. La preuve qu'il attribuait une grande valeur à l'éducation qu'il avait reçue au collège de Belley ne réside pas seulement dans ses œuvres où il y revient avec insistance ; elle apparaît éclatante dans la réponse aux organisateurs du banquet de 1856 et dans ces mots : « *pour une ville qui fut ma patrie classique* ».

Ce banquet eut lieu le 20 juillet dans la grande salle du collège, sous la présidence de Mgr Chalandon, évêque de Belley (mort archevêque d'Aix). De nombreux anciens élèves avaient répondu à l'appel qui leur avait été adressé. Lecture fut faite des lettres d'excuse, de celles de Lamartine notamment et de M. de Nervaux (tour à tour directeur de la Sûreté générale, directeur de l'Assistance publique). La lettre de Lamartine et celle de M. de Nervaux contenant, paraît-il, la somme de dix francs, prix de la cotisation, deux élèves, l'un de philosophie, l'autre de rhétorique furent invités à s'asseoir au rang des convives. Lamartine fut représenté par le premier élève de rhétorique, M. Anthelme Charvieux (1) et sa lettre, comme on le pense, vivement applaudie.

Parmi les convives on remarquait : M. Durand, conseiller à la Cour d'appel de Lyon ; M. Bricod, avocat à Lyon (né à Aranc, canton d'Hauteville, candidat à la dépu-

(1) De la Maîtrise de la Cathédrale (directeur, M. l'abbé Marin Bornex, sous-directeur, M. l'abbé Brachet).

tation dans l'Ain en 1848) (1). Plusieurs prirent la parole : M. Benjamin Jujat, avoué à Belley, lut un intéressant mémoire ; M. Ph. Delastre (d'Aignoz près Ceyzérieu), une pièce de vers ; M. le docteur Francisque Cyvoct (père du Dr Fernand et du juge Franck) prononça un discours dont M. Léon d'Allemagne, le peintre distingué, notre compa-

(1) Quelques mots sur le candidat Bricod seront peut-être bien accueillis. Parmi ses concurrents, nous remarquons MM. de Cormenin, Ebrard, Maissiat, Chenel, Chenal, l'abbé Baumès, Nicod, Liochon. Il y avait 82 candidats. La proclamation de Bricod a quatre pages in-folio. L'élection eut lieu le 23 avril 1848, à la même date où Lamartine était élu en Saône-et-Loire par 129,870 suffrages, maximum des voix données à un candidat dans ce département.

Furent élus alors dans l'Ain :

Bochard, avocat à Bourg	71.418
Regembal, tailleur de pierres, à Bourg	68.995
Charassin, maire de Bourg	55.750
Ed. Quinet	54.340
Tendret, maire de Belley	48.714
Bouvet	49.291
Champvans	39.227
Bodin	39.000
Jacques Maissiat	36.691

Viennent ensuite :

Favre-Gilly	24.666
A. Petetin	21.211

Bricod arrive dix-septième avec 9.411 voix. Bricod était un avocat de talent, connu comme tel et en outre comme le héros d'une curieuse aventure dont il fut un jour l'objet. C'était au début de la télégraphie électrique. Bricod avait envoyé un télégramme à un aubergiste d'Hauteville pour le prier de venir le prendre à Tenay avec une voiture. Il avait libellé son télégramme à peu près comme suit : « Midi 30. voiture Tenay ». L'aubergiste avait cru, comme Bricod était devenu un personnage, qu'il s'agissait de trente voitures. Il les avait recrutées avec peine dans la région et les avait conduites à Tenay pour attendre Bricod. On juge de la stupéfaction de l'avocat et du public.

Cette aventure est aussi prêtée à M. Humblot, conseiller à la Cour d'appel de Lyon, et l'aubergiste qui aurait commis cette plaisante méprise serait le propriétaire de l'hôtel le plus ancien et le plus réputé d'Hauteville.

triote, a retenu ce passage typique : « Nous nous rajeunirons au contact de cette jeunesse, le temps, ce vieux hibou, reculera devant l'ardeur de nos âmes et nous nous couronnerons d'insouciance et de fleurs ! » Un avoué de Lyon, M. Ronjier, dit une très amusante chanson. Mais on remarqua surtout le toast éloquent du supérieur, M. l'abbé Collet, toast non moins beau par l'élévation des idées que par la pureté de la forme et la diction oratoire.

La chorale du collège exécuta une cantate, composée par un jeune ancien élève, présent au banquet, M. Joseph Vachon, aujourd'hui juge de paix à Virieu-le-Grand (Ain). L'harmonie de l'établissement, sous l'habile direction de M. Charles Dupart (1), l'excellent professeur de musique, se fit entendre aussi. C'était l'harmonie des sons, la musique, se joignant à l'éloquence et à la poésie, pour réveiller les échos du vieil édifice et accroître encore l'harmonie des cœurs.

Le banquet fut très animé, très cordial, mais, Lamartine présent, le succès eût été plus grand encore et la fête plus complète. On s'apercevait qu'il manquait quelqu'un, le meilleur de tous. Il manquait Lamartine avec le charme de sa personne, les rayons de sa gloire et l'éclat de son génie. Comme il le dit dans sa lettre, « d'impé-

(1) Charles Dupart (fils de François), né à Belley en 1825, organiste de la cathédrale de 1843 à 1862, fondateur et directeur de la maîtrise où on a gardé le souvenir des belles exécutions musicales qu'il obtint. A l'âge de 34 ans, il inventa la *méthode polyphonique* pour l'enseignement simultané des instruments à vent (harmonies militaires et fanfares), ouvrage qui a été approuvé et recommandé par l'Institut, par H. Berlioz, Scudo et les grands critiques musicaux de l'époque. Par son talent, par le développement qu'il donna aux sociétés musicales du collège et de la ville, M. Dupart s'est fait vivement apprécier de la population de Belley.

rieuses nécessités » ne lui permettaient pas de prendre part à cette belle réunion et de céder à la joie de revoir, après une vie de travail et de luttes, son cher collège et ses chers camarades.

Un ancien du collège de Belley, élève à l'époque du banquet de 1856 et resté fidèle à tous les cultes de sa jeunesse (1), nous a communiqué le récit d'une visite qu'il fit à Lamartine, le 1er janvier 1862 :

« Il était alors étudiant en droit à Paris. Un de ses amis voulut souscrire à l'édition des œuvres complètes. Il eut l'heureuse idée de l'accompagner et de choisir, pour ce pèlerinage, le jour où les hommages de la foule vont le plus bruyamment à la fortune.

« Ils furent reçus, dans le modeste rez-de-chaussée de la rue de la Ville-L'Evêque, par une dame occupant, à un angle du vestibule, un bureau semblable aux bibliothèques des gares, et remplissant les fonctions de secrétaire ou de comptable. A peine avaient-ils indiqué l'objet de leur demande, qu'un vieillard de grande taille, portant sous son bras des épreuves d'imprimerie, sortit d'une pièce voisine. C'était *lui*. Quel contraste entre l'éclat de ce génie merveilleux et la situation où l'ingratitude humaine et sa générosité encore plus que son insouciance l'avaient réduit ! Mais, Lamartine eût-il été contraint de prendre la besace et le bâton d'Homère, ceux qui le voyaient en ce moment étaient incapables de leur préférer la pourpre et le sceptre des Césars. — Cette minute fut pour eux inoubliable, — « Nous venons, lui dirent-ils « — autant que l'émotion leur permit de parler — de tra- « verser Paris en fête et de voir le Carrousel rempli des

(1) M. G. d'Orgeval-Dubouchet, avocat, ancien magistrat.

« voitures de gala des ambassadeurs et de tous les corps « de l'Etat qui vont offrir leurs vœux au maître du jour, « nous avons voulu apporter les nôtres au roi *en exil*, au « roi des poètes et des penseurs. »

« Il leur tendit la main. Au nom de Belley, sa noble tête que l'âge et tant de tourments accablaient se releva. « Ce fut pour moi, dit-il — avec cette voix faite pour en- « chanter — le berceau de la muse. De mes collines du « Mâconnais je contemplais le mont Blanc. Il a eu mes « premières aspirations et c'est à ses pieds, en Bugey et « en Savoie, que j'ai cueilli mes premières fleurs. C'est « encore aujourd'hui vers le *Lac* et les *Alpes*, comme à la « patrie de mes yeux et de mon âme, que va mon esprit « en quête d'ombre et de paix. Vous habitez ce beau « pays. Parlez-moi des environs de Belley, de tous ces « lieux charmants si chers à ma mémoire. Le site le plus « grandiose est bien le château de Gramont. L'excel- « lente famille (1) que j'y ai connue a été, autant que « moi, atteinte par la destinée. C'est une raison de plus « pour que ma pensée ne s'en détache pas... » L'entretien se prolongea encore et, lorsque ces humbles visiteurs se retirèrent, ils se sentaient des ailes. Ils n'auraient pas échangé leur sort contre celui des courtisans chamarrés qu'ils rencontraient, dans de pompeux équipages, sortant des Tuileries. Il leur semblait qu'ils avaient apporté au poète quelque soulagement à ses peines et que, grâce à eux, Belley, illustré pour l'avoir élevé dans son collège, s'acquittait de sa dette en consolant ses derniers jours. »

(1) La famille d'Arloz. On a vu que le comte Alexandre d'Arloz a a été le camarade de collège de Lamartine. Le comte Alexandre d'Arloz eut pour fils M. Louis d'Arloz, le dernier propriétaire de Gramont.

Il est très regrettable que Lamartine n'ait pu assister au banquet de 1856, car l'occasion ne se retrouva pas. Absorbé par ses continuels travaux et réduit à l'isolement par la situation la plus difficile, il ne put revenir à Belley. Et quand on reparla de lui publiquement au collège, ce fut pour le pleurer, car il venait de s'éteindre dans le chalet que la ville de Paris lui avait offert, à Passy (27 février 1869).

Le grand homme venait de rendre son âme à ce Dieu dont il avait voulu faire son guide et sa lumière dans toutes ses œuvres, non seulement dans son œuvre littéraire mais dans son œuvre politique ; à ce Dieu qu'il allait prier à genoux dans une église de faubourg, lui, le chef effectif du gouvernement, le jour de Pâques 1848, qui fut aussi le jour des élections générales et que, perdu dans la foule, il remerciait de lui avoir donné la force de sauver la France (voir *Lamartine inconnu*, par M. de Chamborant) ; à ce Dieu devant lequel il s'était constamment incliné avec la soumission la plus admirable et, depuis plus d'un an, avait voulu faire une confession générale. Lui, le vainqueur de l'émeute, lui qui, pour un instant, avait éloigné de sa patrie les guerres fratricides, il venait de s'éteindre, sous la bénédiction d'un saint prêtre, destiné à mourir victime d'une de ces guerres les plus sanglantes (M. Deguerry (1), curé de la Madeleine, tombé sous les balles des communards, le 24 mai 1871, à la Roquette, en compagnie de Mgr Darbois, archevêque de Paris). Lamartine était mort en baisant le Crucifix qu'il avait chanté et en réalisant la

(1) Dont la famille est originaire de Lantenay, dans la Combe-du-Val, canton de Brénod (Ain).

pensée de ce beau vers qui résume, dans une concision sublime, son existence et notre destinée à tous :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !

Et l'un de ses amis, un grand poète aussi, Victor de Laprade, a pu dire : « Lamartine est mort, Lamartine a été enseveli dans le Christ. »

Il ne pouvait quitter ce monde autrement, lui qui écrivait dans le premier Entretien de son *Cours familier de littérature* :

« ... Je serais mort déjà mille fois de la mort de Caton, si j'étais de la religion de Caton : mais je n'en suis pas : j'adore Dieu dans ses desseins ; je crois que la mort patiente du dernier des mendiants sur sa paille est plus sublime que la mort impatiente de Caton sur le tronçon de son épée ! Mourir, c'est fuir ! On ne fuit pas !

« Caton se révolte, le mendiant obéit : obéir à Dieu, voilà la vrai gloire !... »

Lamartine avait obéi. Sur la fin de sa vie, au milieu de ses souffrances physiques et d'un travail presque surhumain, il s'était rapproché plus près de son Dieu. lui demandant le courage et la force nécessaires. Il avait écrit le plus beau testament qu'ait jamais laissé un écrivain et prié ses lecteurs de déchirer les pages regrettables qui, dans les agitations de la vie publique et l'entraînement du travail quotidien, auraient pu tomber de sa plume.

Depuis quelques années, écrivait le *Monde* au lendemain de sa mort, le souvenir de son éducation, qu'il conserva toujours, s'était ravivé en lui. Nous en avons pour garant la lettre que nous a fait l'honneur de nous

écrire sa nièce, Mme Valentine de Cessia de Lamartine, celui qui chanta si magnifiquement *Dieu*, la *Providence*, le *Crucifix*, resta fidèle, jusqu'à son dernier souffle, aux grands enseignements de ses professeurs de Belley. La foi sucée, avec le lait des muses, à l'ombre des autels et des bosquets du collège, lui garda, malgré toutes les tempêtes,

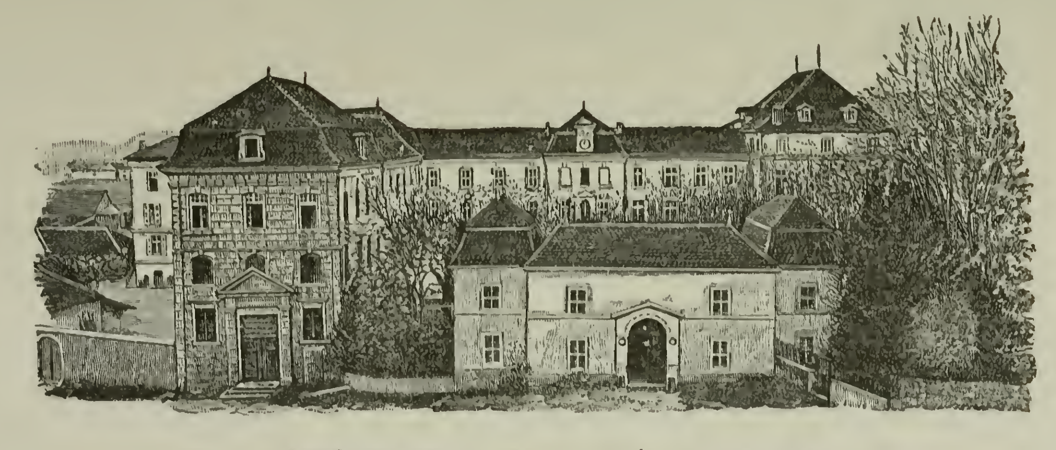
> Sur l'océan du monde, une route assurée
> Et son espérance au tombeau.

Cette foi lui fit éprouver, dans la souffrance même, les joies qu'ignore le vulgaire. Au milieu de ses élans suprêmes, il évoquait la douce vision de sa jeunesse et des maîtres qui lui donnèrent le goût du beau et du bien. Des actes de reconnaissance et d'amour s'échappaient de ses lèvres, rappelant la dernière strophe des *Adieux* :

> A son dernier soupir, mon âme défaillante
> Bénira les mortels qui firent mon bonheur,
> On entendra redire à ma bouche mourante
> Leurs noms si chéris de mon cœur !

Mais le trépas du grand poète et du grand citoyen empruntait aux circonstances je ne sais quoi de particulièrement douloureux, d'accablant. C'était comme un deuil national. Nous n'oublierons jamais la sensation que nous éprouvâmes pendant une séance littéraire donnée en cette année 1869 par l'Académie du collège de Belley sous la paternelle et intelligente direction de M. le supérieur Dulliand (1). Mgr de Langalerie, alors évêque de Belley

(1) Cet aimable et saint prêtre est décédé chanoine titulaire de la cathédrale de Belley, le 3 novembre 1894, à l'âge de 71 ans.



VUE EXTÉRIEURE DU COLLÈGE DE BELLEY

D'après une photographie de M. l'abbé L.-E. Crevat.

(depuis archevêque d'Auch), se leva et, d'une voix émue, annonça la mort de Lamartine qu'il venait d'apprendre. Les larmes du prélat, son émotion communicative, la pensée du grand homme décédé dans l'indigence, après avoir connu toutes les splendeurs de la richesse et de la gloire, produisirent une impression profonde. Un frisson passa dans le cœur de toutes les personnes présentes et de tous les élèves grands et petits, qui connaissaient au moins de Lamartine les délicieux morceaux récités en classe comme modèles de poésie.

En 1874, Mgr Mermillod, le proscrit de Genève, avait reçu de Mgr Richard l'hospitalité à l'évêché de Belley. Les deux futurs cardinaux présidaient un jour, au collège, une séance littéraire de l'Académie, semblable à celle dont nous venons de parler. Après Mgr Richard, Mgr Mermillod voulut bien prendre la parole. Nous avons retenu de sa brillante improvisation ces quelques mots, qui en donnent le sens sinon le texte exact : « Messieurs, la vue de ces Académiciens reporte ma pensée vers une autre Académie dont fit partie l'un des élèves les plus illustres de cette maison, Lamartine. Lamartine fut un grand génie. Comme poète, comme orateur, comme homme politique, il éblouit, il séduisit la foule et fut pendant quelques jours l'idole de ses contemporains.

« Il gouverna la France, il la sauva par la force de son éloquence et le prestige de sa personne. Il fut grand, surtout par la foi que lui transmit la plus pieuse des mères et par la part qu'il prit à la rénovation religieuse de son époque.

« Il naquit à la poésie dans vos belles campagnes, en face des vertes collines et des Alpes blanches, sous les vastes forêts où les vents exécutent leurs sauvages har-

monies, à l'ombre de vos bosquets de charmille où gazouille le rossignol. Sa voix retentit mélodieuse et douce au milieu des autres voix du siècle. Mais cet homme qui, dans certaines circonstances, montra le courage d'un héros, ne fut pas toujours exempt de faiblesse. Plus d'une fois on put craindre qu'il n'égara sa haute raison dans un vague et aventureux sentimentalisme.

« Cependant, si l'on songe aux préjugés dont fut imbu le commencement de ce siècle, on doit reconnaître que Lamartine y sacrifia moins que d'autres. Il aima d'un amour sincère son Dieu et le peuple. Son cœur, plein de tendresse, ami de toutes les grandes choses, connut tous les enivrements et toutes les amertumes. Oublions ses courtes défaillances : saluons le poète qui chanta l'immortalité de son âme et dont la lyre exprima, presque toujours, une prière, un soupir, un élan de la créature vers le Créateur... »

. . . .

. . . .

. . . .

Les années se sont écoulées. L'ingratitude, l'injustice, le dédain dont la vieillesse de Lamartine fut abreuvée et qui le poursuivirent jusque dans la tombe, se sont enfin évanouis. L'heure des légitimes réparations a sonné pour le poète et le citoyen.

A Mâcon, les 18, 19, 20 et 21 octobre 1890, de magnifiques solennités ont eu lieu en son honneur, sous les auspices de l'Académie française et de M. le Ministre de l'Instruction publique. Il ne nous appartient pas de donner un compte rendu complet des discours, des poésies, des démonstrations populaires qui firent de ces solennités les fêtes du spiritualisme chrétien et du senti-

ment national. Disons seulement qu'un professeur du lycée de Bourg, M. L. Bertrand, a, dans une conférence alerte et pleine d'une fine critique, signalé ce que le mouvement romantique et le renouveau littéraire du commencement de ce siècle devaient à Lamartine,

D'autres ont rappelé ce que fut l'homme en général : « Ame profondément lyrique, âme religieuse, épique même par certains côtés ; orateur d'une séduction sans pareille, avec tous les dons antiques : l'abondance du verbe, la grâce, l'harmonie, la beauté austère du visage et la noblesse du geste ; homme d'Etat aussi, parfois d'une sûreté de vues et d'une profondeur singulière. » (*Compte rendu des fêtes du centenaire.*) Lui ne veut parler que « de ce petit livre des *Méditations* qui parut, sans nom d'auteur, au commencement de l'année 1820. » Et il démontre que si les *Méditations* n'ont pas créé ce qui existait déjà dans les œuvres de Mme de Staël et de Chateaubriand, ou plutôt ce qui était dans l'air bien avant 1820, elles l'ont du moins « exprimé pour la première fois avec puissance et avec une contagion incomparable d'émotion. » On ne pouvait mieux louer Lamartine qu'en exposant cette vérité historique : M. Bertrand a eu là une très heureuse inspiration.

Ce n'est pas le lieu de dépeindre l'aspect offert par la ville de Mâcon en ces mémorables journées. Nous n'en dirons qu'un mot, emprunté au discours de clôture de M. Jules Simon : « J'ai admiré vos belles rues, dans lesquelles on passait littéralement sous les fleurs, s'écria l'élégant et sympathique Académicien ; je suis allé dans vos faubourgs et jusque dans des villages éloignés de plusieurs kilomètres. Tout le monde avait fait un jardin sur le bord de la rue, arboré un drapeau. Les plus

pauvres avaient sur leur unique fenêtre un bouquet. J'en étais attendri. Je me disais : quels beaux vers aurait faits Lamartine sur une pareille fête, lui qui sentait le cœur du peuple.

« Mâcon a effacé la tache de l'ingratitude de la France. » On pourrait ajouter : Mâcon était alors toute la France, car toute la France était là, entassée sous le hall immense, où retentissaient les éloges du grand homme, où d'admirables artistes faisaient acclamer ses poésies. Toutefois, si de nombreuses délégations de Paris et des départements étaient présentes, si, comme noms de villes où résida Lamartine, on voyait, parmi les mâts tricolores, les sapins verts, les guirlandes : Mâcon, Milly, Saint-Point, Montceau, Ischia, Balbeck, Paris, le nom de Belley n'apparaissait nulle part. On avait oublié cette ville si chère à l'auteur des *Méditations*.

Heureusement, un poète Bugiste assistait à ces belles fêtes. Le matin de la troisième journée, il partit pour Saint-Point avec les plus distingués admirateurs du grand lyrique et, là, du milieu de la foule, il se leva pour porter la parole au nom de la ville de Belley. Son improvisation poétique a suppléé de la sorte aux hommages officiels, à l'adresse collective que devaient à Lamartine les habitants de Belley, les élèves et les anciens élèves de son collège.





XXI

La ville de Belley et les fêtes du premier centenaire de Lamartine ; le dernier hommage.

Le compte rendu des fêtes du centenaire, publié par l'Académie de Mâcon, commence ainsi :

« *Ah! quel peuple. On peut le maudire dans ses inconstances, mais il faut l'adorer pour ses fidélités et ses retours! Qu'on dise ce qu'on voudra, l'âme de cette terre est mobile, mais c'est une belle âme parmi toutes les âmes populaires de l'antiquité et du temps présent.* »

Lorsqu'il écrivait ces lignes, Lamartine semblait avoir pressenti et décrit par avance les émotions des trois glorieuses journées du centenaire, où nous eûmes la joie de voir notre pays se lever avec tout son cœur national et tout son esprit public, pour dire à ceux qui l'accusent de somnolence ou d'oubli : « Détrompez-vous! je suis toujours la nation des grands sentiments, le peuple des grands réveils, la terre des grands sursauts de l'humanité ! »

C'est pour l'Académie de Mâcon, disons-le à notre tour, un suprême honneur d'avoir provoqué ce magnifique mouvement. Mais la partie du programme qui,

pour nous, offrait le plus d'intérêt, s'est accomplie en dehors de la ville natale de Lamartine, en dehors des grandes réjouissances populaires officielles.

Rien de plus solennel, rien de plus touchant que le pèlerinage qui eut lieu à Saint-Point, le lundi 20 octobre 1890, troisième journée des fêtes de Mâcon. Cette excursion rappelait le voyage funèbre que fit le poète en 1829, au milieu de la nuit et à la lueur des cierges, pour y conduire les restes vénérés de sa mère. Elle rappelait aussi le transport du petit cercueil arrivé d'Orient et contenant le corps de sa fille Julia, les funérailles de sa femme (1), de Lamartine lui-même. Que de souvenirs en quelques heures!

Saint-Point avait été choisi, comme lieu de sépulture, par la mère de Lamartine dont c'était la résidence favorite. Ce fut pour se conformer au vœu exprimé par elle que Lamartine fit édifier le tombeau de sa mère au point de contact du cimetière paroissial et du parc attenant. C'est ce tombeau qui devint aussi le sien.

Quand un voyageur gravit le chemin creux et bordé de murs, qui monte au château de Saint-Point, son regard est attiré par la vue d'un monument qu'entoure un cloître aux arcades gothiques, aux chapiteaux ornés d'emblèmes et d'oiseaux funèbres, une chapelle à l'arceau ogival, où brille, en caractères de bronze, cette inscription radieuse:

Speravit anima mea.

Dans le clair obscur de la chapelle, un autel de pierre blanche rayonne paré de couronnes d'immortelles suspendues aux murs et de vases de fleurs. Sur cet autel, le

(1) Morte à Paris, le 21 mai 1863, et ensevelie à Saint-Point.

buste de Lamartine, au-dessus, un tableau de la Vierge et de l'Enfant Jésus. A côté, s'élance une palme d'Orient en l'honneur de ceux qui dorment là. Sous la pierre du sépulcre, de nombreux cercueils : la mère du poète, la mère de sa femme, une enfant, une femme, un grand homme, une servante, une nièce, dans l'égalité fraternelle du tombeau.

Sur un lit de pierre, au pied de l'autel, une statue de femme couchée (statue de Mme Alphonse de Lamartine, par Adam Salomon) apparaît la tête serrée dans les plis d'un voile, le corps amaigri sous une robe aux plis de linceul (Ch. Alexandre).

Nous sommes au lundi 20 octobre. C'est à ce monument funéraire, au vieux château gothique de Saint-Point, à ses ombrages chéris, que veulent se rendre les amis d'élite et les plus fervents admirateurs du poète. En dehors des fêtes de Mâcon où, pendant quatre jours, l'éloquence sacrée et l'éloquence profane ont tressé, en l'honneur de Lamartine, leurs plus brillantes couronnes, cette troisième journée doit être consacrée au recueillement, à l'admiration intime, aux souvenirs particuliers et personnels.

Le train spécial, destiné à transporter les pèlerins à la station la plus proche du célèbre château, part à 7 heures de Mâcon. La pluie, qui tombe persistante et menue, en a retenu plusieurs, l'heure matinale en a effrayé quelques autres. Mais ils sont là une centaine d'hommes de choix qui considèrent comme un devoir d'aller porter leurs hommages jusque sur cette terre illustrée par tant de veilles laborieuses et de tristesses.

On distingue M. le baron Lombard de Buffières, président de l'Académie de Mâcon (frère de feu M. Lombard

de Buffières, sous-préfet de Belley) ; M. Francisque Bouillier et M. Georges Picot, membres de l'Institut ; MM. Marignan, premier président, et Maillet, procureur général à la Cour d'appel de Dijon ; MM. Paul et Victor de Laprade, fils du grand poète, tant aimé de celui qu'ils viennent saluer dans sa tombe ; M. Morin-Pons, président de l'Académie de Lyon ; M. Bulliot, président de la Société Eduenne ; M. le comte de Galbert, délégué de l'Académie delphinale ; M. le marquis d'Arcollières, président de l'Académie de Savoie ; M. Villard, avocat, maître ès jeux floraux ; M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon ; M. Mossot, président, et les délégués de l'Académie Lamartine, dont le siège est à Menou (Nièvre) ; M. Chevalier, président du Tribunal civil de Mâcon ; M. le baron Legoux ; de nombreux représentants de la presse, et enfin notre compatriote M. Gabriel La Bâtie, qui, pour tirer d'un étrange oubli le nom de la ville que le poète appelait sa *patrie classique*, s'était présenté spontanément, dès le premier jour des fêtes, comme délégué de Belley.

Mais laissons M. La Bâtie faire lui-même le récit de son voyage à Saint-Point. Nous sommes heureux que ce récit nous ait été communiqué par celui de nos compatriotes auquel son talent et une chaleureuse inspiration permirent, si à propos, de représenter la ville de Belley aux fêtes de ce premier centenaire.

LE PÈLERINAGE DE SAINT-POINT

« Talissieu, 1er septembre 1891.

« Je me souviendrai toujours du 20 octobre 1890... Il était sept heures et faisait encore nuit quand nous quit-

tions Mâcon, par une pluie fine, accompagnée d'une brume glacée qui nous fouettait le visage... A huit heures, le train dépasse Cluny et s'arrête à la petite gare de Sainte-Cécile-de-Valouze où des voitures nous attendent.

« La pluie cesse bientôt, mais la brume continue et fait présager une de ces grises journées d'automne tout imprégnée de mélancolie. C'est la nature mise elle-même en harmonie avec la circonstance et le caractère du pieux pèlerinage. Les lourds nuages qui enveloppent les cimes des collines semblent les voiles de deuil de nos pensées... Le chemin passe au milieu de ces collines couvertes de bois. Ça et là quelques hameaux, Bourgvilain, Laroche ; enfin surgit une colline plantée de beaux arbres : sapins verts, marronniers au feuillage rouillé par l'automne. Un tournant de route nous découvre le château roman de Saint-Point.

« A Saint-Point, nous descendons devant une auberge et sommes reçus par M. du Mesnil, délégué de la Société de publication des œuvres de Lamartine... Tout le village est en fête, les maisons sont décorées avec goût, des guirlandes de verdure et de fleurs courent le long des murs, se croisent au-dessus de nos têtes. C'est gracieux et attendrissant. Les habitants ont rivalisé de zèle et de dévouement pour célébrer de leur mieux le centenaire de leur immortel compatriote. « Nous avons bien fait tout « ce que nous avons pu », nous dit un bon paysan.

« Après avoir traversé le village, nous gravissons un petit chemin couvert de pierres brisées. Nous marchons les yeux levés vers le but de notre pèlerinage et arrivons au château. A l'entrée du parc, une émotion profonde s'empare de nous, nos cœurs battent comme à l'entrée d'un temple, toutes nos pensées sont pour l'hôte illustre

qui dort à l'ombre de la devise réconfortante qu'il s'est donnée, devise dont le flamboiement éclaire toute sa vie. Dans ce cœur épris d'idéal et de Dieu, l'espérance était inséparable de l'amour.

« Nous sommes introduits dans l'habitation même du poète ! Tout y a été religieusement respecté. Voici la petite chambre, vrai sanctuaire de la poésie, où sont tombés du ciel tant de flots de lumière, tant de mélodieux accords ! Voici la table, le fauteuil, le lit de repos, la place même où les a laissés Lamartine. Dans ce cabinet de travail aux étagères chargées de livres, un pastel et une peinture de Mme de Lamartine, représentant leur fille Julia et là haut, contre la muraille, un grand crucifix de buis. Ailleurs, une charmante miniature de femme, portrait de la mère adorable et adorée du poète.

« Voici la chambre à coucher, tenturée d'un pompeux cuir de Cordoue neuf, avec une cheminée sur les faïences de laquelle Mme de Lamartine a peint en médaillons les grands poètes du monde. De chaque côté un portrait du père du poète et un crayon de sa fille enfant, deux adorations et deux regrets toujours présents. Trois lits de repos dans les angles, une couchette de pensionnaire, deux tables en acajou et les planchettes où, levé de grand matin, Lamartine écrivait sur ses genoux. Au-dessus d'une des tables encore un Christ, car on le retrouve partout au foyer de cet homme qui, lui aussi, a eu ses calvaires.

« Mme la comtesse Valentine de Cessia de Lamartine (1),

(1) Décédée à Paris, à l'âge de 73 ans, ensevelie trois jours après, à Saint-Point (21 mai 1894). Fille d'une des cinq sœurs de Lamartine (Mme de Cessia), celle qui mérite d'être appelée l'Antigone du roi de la poésie, avait pris, depuis de longues années, le nom de son

nièce du poète, nous reçoit avec une grâce charmante. La ressemblance de son visage, un grand air de dignité rappellent absolument l'accueil de son oncle, au dire de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

« M. Dubois (juge de Cluny et exécuteur testamentaire de Lamartine), le fidèle, le courageux, le dévoué M. Dubois est là, vert encore sous ses 89 ans et c'est avec la plus profonde émotion qu'il nous est donné de serrer la main de ce vieil et excellent ami du grand homme. Nous sommes heureux d'entendre de sa bouche le récit de quelques anecdotes où éclatent la délicatesse de cœur, l'élévation de l'âme, la sensibilité exquise de Lamartine.

« Mais le temps presse, les pèlerins voudraient prolonger leur séjour dans cette chère demeure du poète, il faut aller s'incliner et prier sur son tombeau. Quelques marches y accèdent du côté du cimetière ; une grille en ferme l'entrée, tandis que, au-dessus, a été construit, grâce à l'exhaussement naturel du terrain, la petite

oncle. Installée auprès de lui, quelque temps avant la mort de Mme de Lamartine (1863), Mme Valentine le soigna avec une tendresse et une piété sans égales. Le poète mort (27 février 1869), on put, en échange du chalet de Passy que la ville de Paris lui avait offert et où elle l'avait soutenu dans ses derniers et intrépides travaux, obtenir pour elle, mais seulement en 1879, une rente de 12.000 fr. Elle eut pour ses restes la sollicitude qu'elle lui avait témoignée dans sa vie. Elle entretenait Saint-Point avec un culte scrupuleux et se plaisait à faire les honneurs de son musée Lamartinien. Dans son testament éclate, d'une façon particulière, son intelligente préoccupation de tout ce qui peut intéresser la gloire du poète et la conservation de son tombeau.

Le château de Saint-Point est maintenant la propriété de M. de Montherot, secrétaire d'ambassade, cousin de Lamartine. Le mobilier a été vendu, moins celui de la chambre à coucher et celui du cabinet de travail. On peut, comme par le passé, visiter la célèbre demeure.

chapelle gothique, où semble enseveli, dans le repos des morts, avec une famille de poètes, tout un siècle de poésie. Cette chapelle est très rapprochée de la porte du château, dans l'avenue même qui y aboutit. C'est un mausolée, à la fois simple et imposant.

« Arrivé à la grille de fer, on y suspend des couronnes : une en perles noires, de l'Académie de Mâcon ; une autre, fort belle, en violettes et églantines, avec une croix de violettes au milieu et cette inscription : « L'Académie Lamartine au poète chrétien. — Dieu, patrie, humanité » ; une troisième, en fleurs naturelles, apportée par la Société d'horticulture de Mâcon ; enfin, une large palme d'or, offerte par la rédaction de l'*Avant-Garde de Provence*. Tout le monde est découvert et se recueille. Après quelques minutes d'attente, je m'avance et, dominant avec peine mon émotion, je lis, comme délégué de Belley, la pièce de vers que la presse a bien voulu signaler ou reproduire... Puis nous entrons dans la rustique église de Saint-Point, plusieurs fois décrite et chantée par Lamartine, vieille et modeste église « où il venait sou- « vent, dans la solitude et le silence, s'agenouiller, « méditer et prier ».

« Cette église, ce château rempli de souvenirs, ce monument funéraire, cette vallée de Saint-Point où l'âme du poète parle encore et parlera toujours à ceux qui l'aiment, tout répand une mélancolie profonde et d'une tristesse douce. Il est vrai de le dire, la poésie paraît avoir voulu survivre près de la tombe de son chantre préféré.

« Ce sentiment, je l'éprouve davantage encore, lorsque, réunis sous une tente pour une collation gracieusement offerte par l'Académie de Mâcon, nous échangeons

quelques-unes de nos pensées. Je l'éprouve surtout lorsque la grande voix de Jacquier évoque, dans une magnifique improvisation, le souvenir de Lamartine et de Berryer, lorsqu'il nous montre l'illustre poète qui fut un grand orateur et l'immortel orateur qui fut un grand poète, lorsqu'il rapproche les inscriptions chrétiennes que tous deux ont réclamées pour leur tombeau : *Speravit anima mea. — Credidi propter quod locutus sum.* — J'ai espéré. — J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.

« Alors je me suis souvenu que cette espérance invincible, sœur inséparable de la foi, Lamartine l'avait prise dans le cœur de sa mère et dans l'enseignement que lui avaient donné ses professeurs au collège de Belley. Alors je me suis justifié moi-même d'être venu, comme habitant de cette ville et de cette région de Belley, si chers à Lamartine, comme ancien élève du collège qui fut aussi le sien, comme admirateur passionné du grand poète, prendre part aux fêtes célébrées en son honneur les 18, 19, 20 et 21 octobre 1890, sur l'initiative de l'Académie de Mâcon. Et aujourd'hui, si téméraire qu'ait été mon intervention, je me félicite d'avoir répondu au désir de mes compatriotes, en tenant à ce qu'une pensée tombât de Belley sur les restes du grand homme qui repose sous les arbres de Saint-Point... »

POÉSIE DE M. GABRIEL LA BATIE

Ces vers ont été dits d'une voix émue et vibrante. Ils ont été écoutés et lus avec plaisir, même après ceux de M. François Coppée. Leur rythme musical et l'accent du cœur qui les animent rappellent ceux du poète qu'ils célèbrent. Ils répondaient du reste aux sentiments des pèlerins

et de la foule des paysans qui s'étaient joints à eux pour apporter leurs hommages et leurs prières à Celui qui les a tant aimés.

A LAMARTINE

Après Coppée, après une muse divine
Formée à tes leçons et docile à ta voix,
Oserai-je, à mon tour, immortel Lamartine,
T'apporter le tribut de nos champs, de nos bois,
De nos agrestes monts, des riants paysages
Qu'enfant tu parcourus et qui gardent ton nom !
Je ne suis que l'écho du foyer des villages,
Du pâtre cheminant le soir dans le vallon...
Poète harmonieux, peintre de la nature,
Tu lui donnas la vie en lui prêtant ton cœur
Et d'en bas jusqu'à Toi s'élève un doux murmure,
Mystérieux concert de l'oiseau, de la fleur,
De la source, du lac bordé d'algues sauvages,
Des ruisseaux et du fleuve aux flots d'azur et d'or.
Ils s'unissent à nous pour t'offrir leurs hommages
Et, pleurant leur Orphée, ils le chantent encor !
Chaque fois que le soir, de sa voix argentine,
La cloche dans les airs lance ses sons pieux,
Elle semble évoquer tes beaux vers, Lamartine,
Et sur ses doux accords les porter jusqu'aux cieux.
Tout chantait dans ton âme et jamais l'harmonie
N'exerça sur nos sens plus souverain pouvoir ;
Vers le beau, l'idéal, élevant ton génie,
Tu sus rester partout l'apôtre du devoir.
Si ta parole ardente un jour sauva la France
En sauvant son drapeau, ta muse tour à tour
Fit palpiter nos cœurs, au doux nom de Laurence,
Sous le souffle enflammé de l'éternel amour,
Sous l'indignation que les erreurs du monde
Faisaient jaillir d'un cœur tout imprégné de foi,
Réclamant un flambeau dans notre nuit profonde...
Et ce flambeau divin Dieu l'allumait en Toi !...
Dors, Lamartine, dors à l'ombre des grands arbres
Et des grands souvenirs qui bercèrent ton cœur,

La mort n'est point l'oubli, tu revis dans les marbres,
Toute la France enfin s'incline en ton honneur.
Et, si jusques à Toi, ma faible voix s'élève,
Pardonne mon audace, écoute mes accents,
C'est un fils du Bugey, devant Toi, qui se lève,
C'est Belley, par mes mains, qui t'offre son encens.

Gabriel La Batie.

Tel fut le dernier hommage rendu par la ville de Belley au plus harmonieux des poètes de ce siècle. Mais cet hommage, qui n'a rien eu d'officiel et n'était dû qu'au généreux mouvement d'un de nos compatriotes, ne sera-t-il suivi d'aucun autre ? Ne reste-t-il pas une dette à acquitter envers Lamartine qui, lui du moins, s'est toujours souvenu du collège, de la ville, du pays, où ont eu lieu la formation de son âme et l'éclosion de son génie ? Ce collège, cette ville, ce pays ne doivent-ils pas un témoignage perpétuel de reconnaissance à celui qui les a chantés dans des vers admirables et dépeints dans des pages enthousiastes ?

Nous ajouterons : la France ne doit-elle pas une pensée particulière au Lamartine de Belley, au poète qui devait lui rendre, après une longue période de désastres et de stérilité littéraire, le flambeau de l'idéal ? Ne se trouvera-t-il pas assez d'âmes généreuses pour faire revivre, pour rappeler à la France, dans une nouvelle manifestation réparatrice, et ce poète, et cet idéal ? Et aujourd'hui que les souvenirs s'en vont avec les personnages qui disparaissent et qu'un cercueil de plus est étendu dans le caveau de Saint-Point — celui de Mme Valentine, la vaillante nièce du poète, la noble femme qui le soutint, avec une si pieuse constance durant le cruel drame de

ses dernières années et qui montra tant de joie à recevoir les visiteurs du 20 octobre 1890 — aujourd'hui que la dernière compagne de son foyer et de ses tristesses est allée le rejoindre dans la tombe, n'avons-nous pas, nous, les fidèles, une raison de plus pour préserver nos cœurs de l'oubli ?





XXII

Un souvenir nécessaire ; projets

Le poète, dont nous venons d'étudier la jeunesse classique et de suivre les traces à travers notre pays, mérite bien notre admiration, notre culte. Nous ne l'avons pas grandi plus que de droit, par attachement excessif à notre belle patrie Bugiste, à notre cher Belley. Ses pensées seront dignes toujours de la faveur populaire.

Ce n'est pas seulement l'ancien député de Belley, le spirituel et pondéré Cormenin, qui fait son éloge.

Sous la Restauration, Royer-Collard le présentait comme « le seul homme public et honnête de l'avenir » ; Thiers vantait sa « profusion d'images, d'idées de génie » ; Arago lui décernait le titre de « premier orateur révolutionnaire qui ait paru en France ».

« Lamartine, disait M. Sainte-Beuve, agissait avec cette divination de la pensée publique qu'ont les poètes et que n'eurent jamais les doctrinaires. » Et M. E.-M. de Vogüé, appréciant son rôle dans les affaires de l'Etat, ajoute judicieusement (*Revue des Deux-Mondes* du

15 janvier 1892) : « Si l'on prenait la peine de relire ses écrits politiques, ses manifestes et ses discours, on serait stupéfait d'y trouver tout l'esprit du temps présent, avec plus de largeur, avec un appui plus solide sur l'idée de Dieu comme fondement de toute justice ».

Il est de fait que, souverainement indépendant comme homme politique, il siégeait au plafond selon son mot célèbre et sut parfois soulever les acclamations de tous les partis ; il est certain aussi que nul poète ne fit entendre un langage plus merveilleux et plus neuf, ne trouva mieux le chemin des cœurs et ne fut doué d'une plus irrésistible puissance.

C'est de ce poète que Théophile Gautier a dépeint l'entrée sur la scène du monde avec les *Méditations*, et c'est à propos de ce livre, dont les premières pages portent le nom de Belley, qu'il a dit : « Ce fut comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement, comme une palpitation d'ailes qui passait sur les âmes. Les jeunes gens, les jeunes filles, les femmes s'enthousiasmèrent jusqu'à l'adoration. Le nom de Lamartine était sur toutes les bouches, et les Parisiens, qui pourtant ne sont pas gens poétiques, frappés de folie, comme les Abdéritains, qui répétaient sans cesse le chœur d'Euripide : « O amour ! puissant amour ! » s'abordaient en récitant quelques stances du *Lac*. Jamais succès n'eut de proportions pareilles...

« Quel accent profond et nouveau ! quelles aspirations éthérées, quels élancements vers l'idéal, quelles pures effusions d'amour, quelles notes tendres et mélancoliques, quels soupirs et quelles postulations de l'âme que nul poète n'avait encore fait vibrer... »

C'est ce poète que M. Brunetière définit en disant qu'il

est « le plus sincère et le plus universellement vrai des grands poètes de ce siècle » : M. Deschanel, en déclarant qu'il « spiritualise l'amour jusqu'à le diviniser », que « sa politique, c'est la grandeur d'âme », que son nom « demeurera éternellement cher et sacré » ; M. Emile Faguet, en l'appelant « la poésie dans ce qu'elle a de plus pur comme essence : l'amour chaste, la religion, la philosophie, le rêve du beau, les sensations suaves et fines ».

C'est ce poète, qu'au mois d'octobre 1890, pendant les fêtes de Mâcon, le ministre Bourgeois a cité comme le modèle du bon citoyen, du républicain patriote et indépendant, comme le précurseur des jeunes générations et dont il rappela le toast célèbre « à l'accomplissement régulier et pacifique des destinées de la démocratie française ».

C'est de ce poète que Tony Révillon a dit « qu'il avait l'amour éclairé de la patrie, qu'il était éloquent, courageux, qu'il possédait les larges vues de l'homme d'Etat, qu'il a ouvert son esprit, comme on ouvre les voiles au vent du large, aux idées du siècle et qu'il comprenait la démocratie, qu'il abolit l'esclavage et sut opposer, à la menace de la coalition des rois contre la jeune République, l'alliance des peuples, qu'enfin il est entré riche dans la politique pour en sortir pauvre ».

C'est ce poète qui, d'après le discours de M. Jules Simon, pensait que l'action est un devoir, qu'il faut faire aux hommes tout le bien qu'on est capable de leur faire : c'est de lui que l'illustre orateur ajoute : « L'amour des déshérités lui emplissait le cœur et c'est ce qui le poussa vers la démocratie. Il était de ceux qui veulent sans violence, mais avec hardiesse et avec foi, tenter enfin de

réaliser le beau rêve de l'égalité et de la fraternité... Il avait gouverné la France, il l'avait sauvée, il l'avait très grandement illustrée : et cependant il travaillait comme le plus humble d'entre nous... »

Et c'est lui qui mérita d'être appelé le juste, d'être comparé à Aristide et salué en ces termes par François Coppée :

> Mais la France a besoin de toi pour son service.
> Plein de l'amour du peuple et prêt au sacrifice,
> Te voici, fier tribun, sur les rostres monté.
> La houle des partis en bas s'agite et gronde ;
> Le poète ne sert que deux causes au monde :
> La Justice et la Liberté.

(*Compte rendu des fêtes du Centenaire*).

Voilà ce que devint l'enfant rêveur, insoumis, indiscipliné, qu'une mère anxieuse avait amené au collège de Belley, en octobre 1803, à l'âge de treize ans. Le grand poète, le démocrate fidèle et désintéressé, le modèle des républicains, le patriote tant vanté par le ministre Bourgeois, le député Tony Révillon et le sénateur Jules Simon, avait, comme tant d'autres hommes éminents, reçu la forte et religieuse éducation qui trempe les caractères et enfante les existences vraiment utiles (1). Il

(1) Nous avons donné, à la fin du chapitre XIV, les réflexions suggérées à M. Lavisse par l'état actuel de nos écoles où, selon lui, la moralité n'a pas marché de pair avec le progrès de l'instruction. Il les confirmait, il y a quelques jours, par cette réponse à un rédacteur du *Temps* : « L'éducation par l'école est singulièrement plus difficile en France qu'en Angleterre, où elle trouve la collaboration de la famille, des Eglises, de la religion et de cette religiosité, produit de nature et d'histoire, qui garde et défend la place de Dieu dans l'école anglo-saxonne. »

A rapprocher de cette citation l'aveu suivant : « Ce qui manque à

déclare à plusieurs reprises qu'il doit tout à ses maîtres affectionnés et il appelle Belley « sa patrie classique », ce qui n'est pas un médiocre honneur pour elle et son collège.

Après la nature — redisons-le pour exprimer la pensée générale de tout ce qu'on a lu — c'est la religion, source intarisable de poésie, qui vint jeter dans l'esprit de Lamartine ses clartés sublimes et embraser son cœur.

Qu'ils s'en souviennent ceux qui, pour faire la lumière — épouvantable inconséquence — veulent voiler le ciel aux yeux du peuple et, dans l'enseignement, se passer de Dieu ! C'est la religion (*religare*) qui lui donna ses ailes, ses harmonies célestes. C'est la religion qui l'a

notre éducation nationale, c'est une âme assez puissante, c'est-à-dire une foi assez ferme pour la relever de la vulgarité où elle se traîne et lui ouvrir de larges horizons. » — Notes d'inspection, par M. Félix Pécaut (adressées à M. Spuller, ministre de l'instruction publique). — *Revue pédagogique*, 1894.

Ajoutons ce passage de M. Jules Simon (discours à l'Académie des Sciences, sur M. Charles Lucas) : « Une bonne éducation repose sur la morale, et la morale sur Dieu..... Oui, il faut que le patron apporte l'idée de Dieu dans l'atelier, — que le maître répète son nom chaque jour dans l'école, — que le malade trouve son image à l'hôpital, — le citoyen, dans le forum et dans le prétoire, — le soldat, dans la caserne : sur le champ de bataille, ce nom lui fera braver la mort.....

« Avant tout, l'éducation, et, dans l'éducation, avant tout la crainte de Dieu.

« C'est un triste spectacle de voir une société acharnée à sa perte qui ôte, de sa poésie, ce qui est la source de toute poésie ; de sa philosophie, le principe de sa morale, l'éternité ; qui arrache le symbole de la divinité du chevet des malades et du prétoire de la justice ; qui ne les met pas sous les yeux des enfants et sur le cœur des mourants. »

Terminons par un mot curieux d'Ernest Renan sur l'éducation religieuse, considérée dans Lamartine, et le genre de libéralisme qui la caractérise : « L'éducation cléricale a une supériorité..... c'est sa liberté en tout ce qui ne touche pas à la religion. La littérature y est livrée à toutes les disputes. C'est ainsi que Lamartine, formé tout entier par l'éducation cléricale, a bien plus d'intelligence qu'aucun autre universitaire. » (*Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.*)

rendu poète. En cela se réduit la conclusion dernière de tous ses écrits et en particulier du portrait qu'il a tracé lui-même du grand poète tel qu'il le comprenait, portrait qu'il appliquait à un autre génie, mais qui s'adapte parfaitement au sien :

« Le grand poète, dit-il, ne doit pas être doué seulement d'une mémoire vaste, d'une imagination riche, d'une sensibilité vive, d'un jugement sûr, d'une expression forte, d'un sens musical aussi harmonieux que cadencé : il faut qu'il soit un suprême philosophe... ; il faut qu'il soit législateur... ; il doit avoir le cœur d'un héros... ; il doit être historien... : il doit être éloquent... : il doit avoir l'âme naïve comme celle des enfants, tendre, compatissante... comme celle des femmes, ferme et impassible comme celle des vieillards... Enfin, il doit être un homme pieux et rempli de la présence et du culte de la Providence, car il parle du ciel autant que de la terre. Sa mission est de faire aspirer les hommes au monde invisible et supérieur, de faire proférer le nom suprême à toute chose même muette, et de remplir toutes les émotions, qu'il suscite dans l'esprit ou dans le cœur, de je ne sais quel pressentiment immortel et infini, qui est l'atmosphère et comme l'élément invisible de la Divinité. »

Tel est le poète parfait, d'après Lamartine. C'est avant tout un homme pieux, un homme qui converse d'un côté avec la nature, avec l'humanité, de l'autre avec Dieu, un homme qui regarde en haut, un homme qui dit à son âme : « Va, parcours les mondes, élève-toi toujours plus haut ». Or, c'est à Belley que s'opéra, pour l'auteur des *Méditations* et le chantre des *Harmonies*, l'ascension divine accomplie par l'éducation religieuse dans l'âme de l'enfant et qui le porte à l'Infini. Son âme poétique s'est formée

presque tout entière sur le sol de notre cité. Mâcon et Milly peuvent se glorifier, avec un légitime orgueil, d'avoir produit l'une des plus généreuses natures qui fût jamais, de lui avoir fourni sa première chaleur, ses premiers rayons, toutes les grâces du foyer paternel et des collines du pays natal. Belley a le droit d'être fier de lui avoir donné la culture intellectuelle et morale, l'aliment religieux et les premières inspirations alpestres de ses pensées, d'en avoir fait un poète et d'avoir été nommé par lui *sa patrie classique*.

Mâcon s'est distinguée par des fêtes auxquelles la France entière a pris part. Lamartine avait l'esprit supérieur d'un Washington ou d'un Franklin et il a eu le privilège de grouper tous les partis autour de sa statue et de son tombeau, durant ces magnifiques journées, comme à la Chambre, quand il parlait, autour de sa personne. Le *Journal des Débats* l'a dit, au lendemain de la grande manifestation réparatrice : « La fusion des partis et des classes était complète. »

Puisse la France entière s'unir de même un jour pour faire graver sur un monument national, au bas de sa Constitution, ces paroles qu'il prononça, le 19 décembre 1848, à Mâcon, devant une immense assemblée populaire réunie sur la place d'Armes :

« Peuple, Dieu seul est souverain, parce que seul il est infaillible, seul juste, seul bon, seul parfait . . . .

. . . .

« Elevons nos pensées aussi haut que Dieu lui-même, pour qu'il inspire de plus en plus ce peuple ; pour qu'il donne l'ordre spirituel à la terre comme il a donné l'ordre matériel aux astres là-haut.

« Qu'il bénisse la Constitution !

« Qu'elle commence et qu'elle finisse par son nom !

« Qu'elle soit pleine de lui !

« Qu'elle multiplie, qu'elle pacifie, qu'elle sanctifie le peuple français. »

Mais si Mâcon, si la France entière doit célébrer la gloire de Lamartine, nous aussi nous avons, habitants de Belley, à le fêter par un souvenir spécial. On a parlé tout d'abord de faire l'achat d'un buste. On a émis le projet de donner son nom à la plus belle rue de la ville. Tout ceci pouvait, grâce à de favorables circonstances, recevoir une exécution prochaine et la première édition de ce volume en exprimait la pensée dans les lignes suivantes :

« Bientôt s'élèvera, sur la cour d'honneur du collège, la statue d'un autre ancien élève qui paya de sa vie son zèle à porter au loin la civilisation chrétienne avec le nom de la France. Le buste de Lamartine et celui du bon et savant docteur Récamier — tous deux issus du même foyer scolaire — seraient bien placés auprès du héros en soutane, de l'humble et sublime Chanel (1). Parmi les intrépides missionnaires qui s'élancent chaque jour à la conquête pacifique du monde, Chanel a le premier teint de son sang les terres d'Océanie. Chanel, Lamartine, Récamier, ce furent, en des genres différents, trois illustrations nationales, trois apôtres infatigables, trois grands serviteurs de l'humanité.

« La statue de Chanel au milieu de la cour, les bustes de Lamartine et de Récamier, de chaque côté de la grande porte qui conduit au jardin et aux bosquets de charmilles, quel tableau que ce groupement : au milieu,

(1) L'un des premiers membres de la Société de Marie, fondée à Belley, en 1818. Massacré à Futuna, le 28 avril 1841 et proclamé Bienheureux le 17 novembre 1889.

un prêtre, un saint, un martyr qui représente Dieu lui-même, la vérité immuable, le sacrifice ; à sa droite, le poète-orateur, personnifiant l'action politique d'un peuple et répandant sur lui, comme une rosée bienfaisante, les paroles de vie, de justice et d'amour qu'il a reçues du prêtre ; à sa gauche, le docte praticien puisant, au feu sacré de sa foi, la force de secourir ses semblables, en premier lieu les pauvres et donnant à tous la guérison souvent, l'espérance toujours ! Verra-t-on se réaliser, sur la cour d'honneur du collège illustré par Lamartine, cette trilogie de la statuaire et de l'idéal ? Oui, nous en avons la certitude. Le culte des vrais grands hommes vit toujours dans l'âme du peuple et nos compatriotes tiendront, tôt ou tard, à faire œuvre de gratitude, de justice et de goût.

« Mais pourquoi n'inscrirait-on pas de suite, sur une plaque de marbre, à l'entrée de la chapelle du collège (entrée intérieure) et près de la porte où passent les élèves, la strophe suivante, qui serait d'un haut enseignement pour les générations successives :

Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
S'écroulerait sur moi... temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encor ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris. »

(*Hymne au Christ.*)

Ce furent là les premiers projets. En ce qui concerne Lamartine, ils sont aujourd'hui dépassés. L'idée qui n'était qu'un simple vœu a pris des proportions grandioses. Il ne s'agit plus d'un buste pour le jeune poète de Belley. Il est question d'une statue. Faire revivre, dans une œuvre

digne de lui, le bel adolescent, personnification de la poésie et de la renaissance du commencement de ce siècle, le représenter en face des Alpes qui l'inspiraient et dans le site merveilleux où retentirent ses premiers accents, ce n'est pas une entreprise banale. Sa beauté, son opportunité à notre époque, où tant d'âmes ont besoin qu'on leur répète le *sursum corda*, les encouragements venus — dès la première heure — de hautes personnalités littéraires, dont plusieurs appartiennent à l'Académie Française, permettent d'espérer que le comité d'initiative pourra la mener à bien et compléter bientôt, avec éclat, les manifestations réparatrices dues à la mémoire de Lamartine.

Paris lui a élevé une statue assise : accablé sous le poids de sa laborieuse vieillesse, l'homme de lettres se repose dans un fauteuil : le poète médite, son chien fidèle est couché à ses pieds. Mâcon l'a fait représenter debout, dans un bronze majestueux haut de 3 mètres, à l'âge de l'orateur parlementaire ou de l'homme d'Etat. Il appartient à Belley de le montrer dans la splendeur de ses dix-huit ans, alors qu'il éprouve ses premières émotions de poète et murmure ses premiers vers, alors que naît dans son âme, spontanément éprise de la nature et de Dieu, le mystérieux langage qui bientôt va réveiller dans le fond des cœurs, avec la partie divine et immortelle de l'humanité, l'espérance et la foi.

Placé sur les hauteurs de la ville de Belley, non loin des bosquets de verdure qu'il aimait tant, dans ce pays qu'il appelait « avant-scène des Alpes » ou encore « patrie de ses yeux et de son âme », le poète apparaîtra dans le cadre qui est le sien. A le voir, on comprendra qu'il y a quelque chose au-dessus de ces lambeaux de

matière que se disputent les hommes, ce quelque chose que l'on voit briller au front de l'apôtre et du patriote, de l'artiste et du savant, ce quelque chose qui constitue le plus belle part du patrimoine national et la vie même des peuples. Comme le jeune homme que se représente M. Clarétie, dans un discours rappelé au cours de ce volume, il dira : « Regarde en haut ! ton chant de combat, c'est le beau et c'est le bien. » Ce sera l'apothéose du beau et du bien plus que celui d'un homme, et l'on verra Lamartine mort accomplir une fois de plus sur son nom ce qu'il réalisait, avec une si rare puissance, de son vivant : l'union de tous les hommes de cœur, de tous les Français.

Et quand le poète adolescent aura revécu sous le ciseau de l'artiste, quand il sera debout sur son piédestal, le regard tourné vers les monts d'où lui venait la lumière, alors peut-être apparaîtra le nouveau génie que la patrie réclame et que, dans quelque coin obscur, la Providence a préparé pour nous. Peut-être, par ces incessantes manifestations de l'esprit national, dans ce qu'il a de plus noble et de plus élevé, hâterons-nous le généreux mouvement qui nous tirera de l'abjection où nous plongent nos luttes intestines, nous délivrera du péril — péril du dedans et, hélas! aussi du dehors — et nous rendra, avec l'unité et la paix, inséparables de la liberté et du respect de tous les droits, la pleine possession de nous-mêmes et la force dont nous avons tant besoin.

En attendant, émerveillé des rencontres délicieuses que nous avons faites, le long de la route où nous avons suivi le généreux élève des Pères de la Foi, nous demandons la permission d'emprunter le langage de Mgr Perraud (Oraison funèbre prononcée à Mâcon, le 21 octobre 1890).

C'est l'illustre évêque d'Autun et Académicien qui va conclure pour nous en s'écriant, de sa voix autorisée, au nom de tous ceux que font agir les mêmes angoisses et les mêmes espérances :

« Grand poète ! dans ce cachot où ils se vantent d'avoir enfermé l'âme d'une nation spiritualiste et chrétienne, faites rentrer l'air et la lumière !

« Redites-nous, pour que, à notre tour, nous puissions les répéter à cette chère France, pour laquelle nous partageons vos patriotiques désirs, redites-nous quelques-unes des paroles que vous adressiez aux foules dans les circonstances solennelles où vous saviez si bien leur apprendre à quelles conditions un peuple se montre digne de la liberté politique et capable du progrès social. »





APPENDICE

EXTRAIT DE *Lamartine inconnu*, PAR LE BARON DE CHAMBORANT DE PÉRISSAT (Plon et Nourrit, 1891)

« On ne peut se faire qu'une opinion incomplète sur Lamartine, si on ne connaît pas les *Entretiens littéraires*, qui forment vingt-huit volumes.

« On peut juger le poète, l'historien, l'orateur, par les innombrables productions où son génie éclate dans une merveilleuse fécondité. On peut juger l'homme d'Etat par ses Mémoires, écrits avec autant d'élévation que de sincérité ; on peut même, si l'on médite avec bonne foi les critiques que Lamartine lui-même a portées sur certains actes de sa vie politique et sur certaines de ses œuvres, se faire une idée de l'exceptionnelle grandeur du caractère de l'homme : mais, pour trouver exposées d'une manière nette et décisive ses opinions vraies, définitives, sur les grandes idées du siècle ou les grands événements de son époque, comme sur le beau et le vrai de tous les temps, il faut lire le *Cours de littérature*.

« Là, dans des *Entretiens* d'un intérêt inégal, je l'accorde, mais tous très intéressants et très instructifs, au milieu de citations peut-être trop fréquentes, trop longues et tenant trop de place, mais fort belles néanmoins, Lamartine aborde les plus hauts sujets religieux, philosophiques, politiques, et, à ce propos, ouvrant les trésors de son âme et de son esprit, il laisse tomber de sa conscience et de sa raison des enseignements merveilleux. Le plus grand nombre donne un éclatant démenti aux accusations passionnées de l'esprit de parti : accusations anciennes, nées dans des jours d'implacable ressentiment politique, mais qui, malgré les tendances salutaires de l'esprit public vers plus de justice, agissent encore sur les jugements de l'élite des citoyens, parce que cette élite même ne sait pas. Un des phénomènes singuliers, quoique bien fréquents, de notre pauvre humanité, c'est l'ignorance si grande dans laquelle nous sommes généralement et nous restons à propos des choses dont nous parlons le plus, sur lesquelles nous jugeons et nous tranchons avec le plus d'assurance. Au lieu d'étudier, pour se faire une opinion sérieuse, on répète, du journal au salon, du salon au cercle, du cercle à l'histoire, et cela de générations en générations, d'iniques faussetés qui demeurent la chose la plus difficile à déraciner, c'est-à-dire un préjugé. Comme la vérité religieuse derrière la superstition, la vérité historique disparaît derrière le préjugé. C'est ce qui est arrivé pour Lamartine

« En relisant le *Cours de littérature*, j'ai été frappé d'admiration et d'étonnement : d'admiration pour les trésors de saine philosophie, de moralité chrétienne et de bon sens politique qui s'y trouvent accumulés : d'é-

d'étonnement que de pareils trésors demeurent dans un pareil oubli.

« Hommes de foi et de bon sens, avez-vous lu le *Cours de littérature* ? Vous croyez aux vérités du catéchisme, avez-vous lu le troisième *Entretien*, où, avant de prouver que la perfectibilité humaine n'est pas indéfinie, Lamartine appelle l'homme le prêtre de la création, c'est-à-dire un être qui, pour fonctions principales — tout le reste étant secondaire — a celles de croire, d'adorer, et de prier ?

« Vous pratiquez la doctrine de la soumission à Dieu, avez-vous lu l'*Entretien* sur Job, où Lamartine termine des pages admirables, en proclamant que la philosophie du monde tient dans trois mots qui ont été la philosophie du désert, mots que Job a dit avant nous et que nous devons redire après lui, parce que nous ne pouvons pas trouver mieux : « je m'humilie, je me repens et j'espère » ?

« Vous voulez, enfin, le triomphe de la morale et du droit de Dieu dans l'humanité, avez-vous lu les *Entretiens* sur J.-J. Rousseau, où, après avoir rendu hommage au style incomparable des *Confessions*, il en flétrit avec dégoût les turpitudes, où, en réfutant les absurdités de l'*Emile* et les sophismes du *Contrat social*, il oppose, à ce faux contrat appuyé sur les droits de l'homme, le vrai *Contrat social* basé sur les droits de Dieu ?

« En politique extérieure, évidemment, vous êtes pour que notre diplomatie soit conduite, selon les traditions françaises, dans l'intérêt français, par des hommes ne se laissant pas duper par le premier venu et ayant quelque prévision de l'avenir, et vous reprochez à Lamartine, à ce propos, de n'être qu'un rêveur et un poète.

« Mais, avez-vous lu l'*Entretien* où il raconte ses conversations politiques de 1848, avec les ambassadeurs des puissances étrangères paralysées par son admirable manifeste à l'Europe ?

« Avez-vous lu ceux dont nous avons parlé sur Machiavel et sur Talleyrand, sur l'Amérique ?

« Vous vous préoccupez enfin, à juste titre, de résoudre pacifiquement et religieusement cette question sociale, qui existe si bien qu'elle est la question capitale du présent et de l'avenir, et cette préoccupation sera votre justification, votre gloire dans ce siècle.

« Avez-vous lu, plus fréquemment peut-être dans les *Entretiens* que partout ailleurs, cette pensée constante de Dieu, non pas seulement comme un nom qu'il prononce pour ainsi dire malgré lui à chaque parole et à chaque ligne, mais comme une explication à tous les mystères et une solution à tous les problèmes, de telle sorte que, comme nous et avant vous, non seulement il a reconnu les droits du peuple, du travail, de la misère et de l'ignorance, et le devoir pour nous de les satisfaire dans la mesure du possible, selon la loi de Dieu, mais que sans employer les mêmes formules et proposer les mêmes systèmes d'application que tels ou tels chefs de nos écoles sociales les plus généreuses, il a le même principe, le même but, et proclame le même moyen théorique, qui est de calmer dans la justice les haines antisociales, en opposant à la doctrine fatale des droits antagonistes la doctrine chrétienne des devoirs réciproques ?

« Avez-vous lu tout cela ?

« Si vous ne l'avez pas lu, je déclare en âme et conscience que vous ne pouvez pas bien connaître Lamartine et que vous n'êtes pas en mesure de le juger. »

Extrait de *Souvenirs sur Lamartine*, par Charles Alexandre (Charpentier, 1884)

« Il y a, dans le foyer de Mme Valentine, dans sa chambre et son salon intime, deux portraits du grand mort. L'un représente un suave jeune homme, dans toute la grâce et la fleur de la jeunesse, une figure au duvet adolescent, aux traits délicats, aux cheveux bouclés, aux beaux yeux limpides, vêtu de la redingote au collet raide de la Restauration. L'image peinte à la sépia a été caressée par une main légère de jeune fille. Au revers du portrait on lit ces mots :

Portrait de moi, à 22 ans, par
Mlle Stéphane de Virieu,
Donné à Valentine par son oncle et ami.
Lamartine.

« L'autre portrait reproduit la figure de Lamartine à 78 ans, à son lit de mort. Il est étendu, les bras en croix sur le sein, le visage amaigri, son nez d'aigle arqué, les traits creusés par les souffrances de sa longue vie. Le crucifix (1) qu'il a chanté, ce don d'une main mourante,

Repose dans ses bras sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami.

« Quel long espace de temps, que d'événements entre ces deux portraits! Leur contraste saisit les yeux et le cœur. Que de félicités et de douleurs humaines ont passé

(1) Ce crucifix est maintenaut la propriété de M. l'abbé de Ligonès, supérieur du Grand Séminaire de Mende (Lozère), petit-neveu du poète.

entre ces deux images ! Tandis que la première, sans un pli, sans une ombre au front, brille de la fraîcheur de l'aube : la seconde a

> Les tempes ridées.
> Comme un lit dévasté du torrent des idées...

le teint plombé de la mort et l'ombre du soir. »

Le portrait de Lamartine, jeune homme, que M. Charles Alexandre a remarqué dans le salon de Mme Valentine doit être le fac-simile du dessin de Mlle Stéphanie de Virieu, dont nous donnons la gravure. La suscription que porte notre gravure : « Alphonse de Lamartine à dix-huit ans » est conforme aux indications de M. le marquis de Virieu, propriétaire de ce dessin.

Ibidem. — A citer, comme exemple de la clairvoyance patriotique de Lamartine et de son pressentiment des guerres futures, rendues inévitables par les fautes commises.

Il écrivait dans son *Cours familier*, en 1860 : « L'unité de l'Allemagne serait la crise incessante et le danger de mort perpétuel de la France. »

« Lettre à son ami Dargaud (9 janvier 1861) : Vous savez ma pensée sur l'*unité* italienne, prélude de l'*unité* allemande, deux stupidités et deux trahisons en une par des Français ! Jamais le *dementat quos vult perdere* n'a été aussi évident..... ».

Ces citations montrent bien que l'âme si haute et si chrétienne de Lamartine savait mêler aux généreuses envolées de la poésie le froid discernement de l'homme

d'Etat. Lorsqu'en 1839 il composa la *Marseillaise de la Paix*,

> Roule libre et superbe entre tes larges rives,
> Rhin! Nil de l'Occident! Coupe des nations!
> Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives
> Emporte les défis et les ambitions.....

la paix du monde lui apparaissait comme le résultat de l'amélioration morale des peuples et de la conscience universelle qui se forme par leur rapprochement. Mais, si le poète, remplissant alors le rôle naturel de la poésie, montrait aux nations ce généreux idéal à atteindre, l'homme politique ne perdait pas de vue les difficultés de son application.

Extrait du Figaro *du 1er août 1893 (article de Paul Bourget). — Cet article du célèbre romancier compare l'époque où parut Lamartine à l'époque présente.*

« Il y a sous la musique de ces beaux vers, poussés d'un tel souffle — « un souffle à remplir vingt trompettes », comme disait Veuillot, dans une triviale et forte satire — il y a un thème de sensibilité sans cesse pris et repris, et c'est l'accord entre ce thème et un des besoins les plus profonds de l'âme contemporaine, qui ajoute à cette magie de leur rhétorique une autre magie plus intime. De tous les grands poètes du siècle, Lamartine est celui qui s'est montré le plus constamment préoccupé des choses religieuses, et tous les observateurs de la vie française actuelle savent quelle place ces préoccupations reprennent dans la pensée de notre époque. Après avoir traversé une crise de fièvre scientifique, qui a trouvé sa notation la plus saisissante dans

l'étrange livre de jeunesse de M. Renan : son *Pourana*, comme il l'appelait — l'Avenir de la science — le siècle finit, comme il avait commencé, sur un nostalgique besoin d'au delà, sur un appétit douloureux de la grande espérance. »

ERRATA ET EXPLICATIONS

Page 12 (*Introduction*), lire : « dit M. le baron de Chamborant-Périssat », au lieu de : « dit M. E.-M. de Vogüé ».

Page 203, lire : « général Courtigis », au lieu de : « Coulligis ». L'Œuvre des petites filles de soldats, dont le général Courtigis, commandant le camp de Sathonay, et l'abbé Faivre, aumônier militaire, furent les fondateurs, a été créée quelque temps après la guerre de Crimée. Cette Œuvre put être définitivement constituée grâce aux secours accordés par le maréchal de Castellane, commandant l'armée de Lyon.

Le généreux donateur du château de Sathonay, où furent installées les intéressantes pupilles de l'armée, le comte Godefroy de Virieu, était officier d'ordonnance du maréchal.





LAMARTINE

POÈTE-PHILOSOPHE

par

M. FERRAZ

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DE LYON,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Etude adressée aux membres de l'*Association amicale des anciens élèves du Collège de Belley* et lue en réunion annuelle le 14 mai 1894 (1).

Messieurs et chers Camarades,

L'honorable secrétaire de notre Association m'a prié de vous entretenir quelques instants, verbalement ou par écrit, de Lamartine considéré comme poète-philosophe. L'état de ma santé ne me permettant pas d'assister à votre réunion, je vous adresse quelques pages sur ce sujet, non pour vous apprendre ce que vous savez aussi bien que moi, mais pour vous donner

(1) Nous considérons comme une véritable bonne fortune de pouvoir donner tout entière, ici, cette œuvre inédite, que nous avons plusieurs fois citée dans notre travail. — M. D.

une marque de bonne confraternité et pour vous confirmer dans le dessein d'ériger une statue à notre illustre condisciple.

On veut que je vous parle de Lamartine poète-philosophe. Mais y a-t-il des poètes-philosophes, et la poésie et la philosophie ne sont-elles pas séparées par une ligne de démarcation infranchissable? Elles diffèrent, en effet, par leur objet: car la première vise au beau et la seconde au vrai; elles diffèrent aussi par leurs procédés, puisque l'une est, avant tout, une affaire de sentiment et d'imagination, et l'autre une affaire d'analyse et de réflexion. Cependant, il est des circonstances où elles tendent à se rapprocher, à s'unir, presque à se confondre. C'est quand le même objet, qui sollicite la réflexion, remue le cœur et ébranle l'imagination. Le langage des philosophes eux-mêmes prend alors une élévation inaccoutumée et s'empreint d'un caractère presque poétique. C'est ce qui arrive, par exemple, à Pascal, quand il s'interroge sur la destinée de l'homme, quand il se le représente perdu, comme un atome, dans les espaces effroyables de l'univers, et se demande ce qu'il est, d'où il vient, où il va et pourquoi il a été jeté dans ce canton détourné de la nature. Si le problème de la destinée émeut si profondément un philosophe, quel ébranlement ne produira-t-il pas sur un poète doué de quelque esprit philosophique! Il fera jaillir de son cœur une poésie, à côté de laquelle la poésie ordinaire paraîtra une poésie d'enfants, qui se joue à la surface de l'âme, tandis que la première pénètre jusqu'à ses dernières profondeurs : « La vraie poésie, en effet, dit un philo-

sophe moderne, n'exprime qu'une chose : les tourments de l'âme humaine devant sa destinée. C'est là de quoi parle la véritable lyre, celle qui vibre avec une monotonie si mélancolique dans les poésies de Byron, dans les vers de Lamartine » (1).

I

Parmi les pièces de Lamartine auxquelles la préoccupation de notre destinée imprime un caractère philosophique, je vous citerai d'abord, Messieurs, deux pièces bien connues des *Méditations : le Désespoir* et la *Providence à l'homme*. Elles roulent toutes deux sur cette émouvante question du mal, qui, après avoir agité dans l'antiquité le sombre génie de Lucrèce, a reparu de nos jours dans les écrits amers de Léopardi et de Schopenhauer. Dans la première, l'auteur retrace, sous les plus noires couleurs, le mal physique et le mal moral dont le monde est le théâtre, puis il part de là pour nier, non pas l'existence de Dieu, mais sa bonté et pour le traiter de persécuteur. Ce point de vue auquel s'est également placée, de nos jours, Mme Ackermann, dans ses célèbres *Blasphèmes*, me semble moins naturel que celui de Lucrèce ; car je répugne moins à admettre un monde sans Dieu qu'un monde créé et gouverné par un génie malfaisant par essence. Cette réserve faite, *le Désespoir* me paraît une

(1) V. Jouffroy, *Mélanges* et aussi *Mon Spiritualisme*, p. 329.

pièce splendide. Elle offre une série de strophes lancées avec une incroyable vigueur et qui vont toujours renchérissant les unes sur les autres, jusqu'à la strophe finale :

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le malheur;
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur.

Mais Lamartine répugne au pessimisme. Aussi se hâte-t-il de revenir à l'optimisme, qui est le fond de sa nature. C'est ce qu'il fait dans la pièce suivante, où l'on peut également relever quelques belles strophes. La Providence dit à l'homme qui vient de la nier :

Tu n'étais pas encor, créature insensée,
Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein ;
Déjà comme son fruit l'éternelle pensée
Te portait dans son sein.

Vous reconnaissez dans ces derniers vers une réminiscence de la théorie des idées, telle qu'on la trouve dans Platon et dans saint Augustin tout ensemble.

Et plus loin :

« Non, tu n'es qu'un grand problème
Que le sort offre à la raison ;
Si ce monde était ton emblème,
Ce monde serait juste et bon. »
Arrête, orgueilleuse pensée !
A la loi que je t'ai tracée
Tu prétends comparer ta loi ?

Connais leur différence auguste :
Tu n'as qu'un jour pour être juste ;
J'ai l'éternité devant moi.

II

Mais ce Dieu dont notre poète vient de justifier le gouvernement, qu'est-il en lui-même, Messieurs, et comment faut-il le concevoir? A cette question, Bossuet et Fénelon avaient répondu, on sait avec quelle magnificence, l'un dans ses *Elévations sur les Mystères*, l'autre dans son *Traité de l'Existence de Dieu*, seulement aucun poète n'avait osé les suivre sur ce terrain. Ce que nul d'entre eux n'avait fait, Lamartine le fit, tantôt avec une rigoureuse exactitude, tantôt avec un emportement lyrique qui dépasse quelquefois le but, mais pour y revenir aussitôt. La philosophie la plus scrupuleuse a-t-elle rien à reprendre dans cette conception de l'Etre divin que j'emprunte à la *Méditation* sur Dieu, adressée à Lamennais :

Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi ;
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.

Est-il rien de plus grandiose, mais qui sente plus le panthéisme, que le passage suivant de la *Chute d'un Ange* :

Dieu, Dieu, Dieu, mer sans bords, qui contient tout en elle,
Foyer, dont chaque vie est la pâle étincelle,
Bloc dont chaque existence est une humble parcelle !

Mais l'auteur se corrige bien vite en ajoutant :

> Qu'il vive sa vie éternelle.
> Complète, immense, universelle,
> *Avant la nature, après elle !*

et ailleurs :

> Je suis celui qui suis.
> Par moi seul enfanté, par moi-même je vis.
> Tout nom qui m'est donné me voile et me profane;
> Mais pour me révéler le monde est diaphane,
> Rien ne m'explique et seul j'explique l'univers ;
> On croit me voir dedans, on me voit à travers.
> Ce grand miroir brisé, j'éclaterais encore.

Comparez, Messieurs, cette conception de Dieu, si noble et si haute et qui produit en nous comme un frémissement sacré, à la conception du *Dieu des bonnes Gens*, éclose dans le cerveau d'un chansonnier célèbre, et dites laquelle des deux offre le plus de poésie.

III

Lamartine ne se borne pas à chanter Dieu, notre commun principe, il célèbre l'homme et sa dernière fin. Un des derniers représentants du XVIIIe siècle, Saint-Lambert, dont le *Catéchisme* fit tant de bruit vers 1806 et fut même couronné par l'Institut d'alors, avait défini l'homme : une masse organisée et sensible, qui reçoit son esprit de ses besoins et des objets qui l'environnent. Un de nos contemporains, M. Taine, déclare de son côté que l'homme, à part quelques moments exceptionnels, est un pur animal :

« C'est un animal, dit-il ; sauf quelques minutes singulières, ses nerfs, son sang, ses instincts le mènent. La routine vient s'appliquer par-dessus, la nécessité fouette et la bête avance. »

Lamartine conçoit l'homme bien autrement. Ecoutez ces beaux vers de la seconde *Méditation* :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

C'est là une conception chrétienne et aussi platonicienne, comme les belles pages du *Phèdre* en font foi. Le poète continue :

Soit que déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire,
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur.

Ces deux derniers vers expriment, comme vous savez, une idée chère à Théodore Jouffroy et sur laquelle il se fonde pour établir l'immortalité de l'âme.

Lamartine cherche également à l'établir soit dans la *Mort de Socrate*, où il reproduit les arguments du *Phédon*, soit dans la cinquième *Méditation*, où il réfute les objections des matérialistes :

Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés...
. . . . Seul, malgré mon effroi,
Etre infaillible et bon, j'espérerais en toi ;
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

Sans doute il y a là moins de raisonnements que de sentiments et d'images : mais le propre des poètes est moins de raisonner que d'imaginer et de sentir.

IV

La philosophie ne se préoccupe pas seulement de la destinée des individus, mais encore de celle de l'humanité tout entière. Elle se demande en particulier si les peuples sont faits pour se combattre éternellement ou pour vivre en paix les uns avec les autres. Un auteur bien connu, Joseph de Maistre, se prononce pour la première alternative : Lamartine, pour la seconde. Vous connaissez, Messieurs, les pages enflammées dans lesquelles le philosophe savoisien non seulement amnistie, mais encore glorifie la guerre. Il proclame, avant Darwin, qu'une loi inflexible veut que tous les êtres vivants s'exterminent les uns les autres : « Mais, se demande-t-il, cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? Non sans doute. Cependant, quel être exterminera celui qui les extermine tous ? Lui : c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme... C'est la guerre qui accomplira le décret. N'entendez-vous pas la terre qui crie et demande du sang. Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des lois. » Il lui faut, suivant de Maistre, le sang des peuples eux-mêmes, surtout des peuples corrompus, pour les purifier et leur rendre le courage, le dévouement, toutes les vertus viriles.

Que la guerre soit une loi du monde et doive, à ce titre, être tenue pour divine, j'ai de la peine à l'admettre : car

ce serait admettre que le monde moral n'est qu'un simple département du monde physique et qu'il doit être régi par la même loi. Or, il en est parfaitement distinct et il a pour loi, non la force et la violence, mais la justice et l'humanité. Aussi à mesure que le genre humain s'éloigne de l'animalité et subordonne en lui la vie physique à la vie morale, il étend dans son sein le règne de la justice et restreint celui de la force brutale : il sent que la justice convient à l'homme, comme le disait déjà Cicéron, et la force brutale à la brute. (1)

C'est aussi dans ce dernier sens que Lamartine se prononce. Seulement, au lieu de tenir compte de ce qui est actuellement possible, comme il le fait quand il parle, non en poète, mais en homme politique, il se place d'emblée au sein de l'absolu et voit déjà en espérance le jour où des peuples séparés par des haines séculaires, où les habitants des deux rives du Rhin, au lieu de se combattre, ne demanderont qu'à s'embrasser, et il s'écrie, en s'adressant au grand fleuve :

Il ne tachera plus le cristal de ton onde
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain ;
Ils ne crouleront plus sous le caisson qui gronde
Ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main !
Les bombes et l'obus, arc-en-ciel des batailles,
Ne viendront plus s'éteindre en sifflant sur tes bords ;
L'enfant ne verra plus, du haut de tes murailles,
Flotter ces poitrails blonds qui perdent leurs entrailles,
Ni sortir des flots ces bras morts.

Quelle voix de poète, Messieurs ! Quelle langue divine

(1) V. *Mon Traditionalisme*, p. 46 (chez Perrin).

et comme on comprend bien, en lisant de tels vers, qu'on ait appelé la poésie le langage des dieux ! Mais aussi quel démenti infligé au rêve du poète que cette guerre, dont il avait prédit la fin, inondant de sang, quelques années après, non plus le fleuve qui bordait nos frontières, mais le cœur même de nos provinces et faisant vibrer partout la *Marseillaise* des combats, au lieu de cette *Marseillaise* de la paix qu'il avait chantée ! Il n'en reste pas moins vrai que cette dernière lui avait été inspirée par le plus noble des sentiments, par l'amour de l'espèce humaine.

V

Vous voyez, Messieurs et chers camarades, par les passages que je vous ai cités sur le gouvernement de l'univers, sur l'Etre infini, sur l'avenir de l'homme et sur celui des sociétés humaines, que Lamartine a été un poète-philosophe et du plus haut vol, et que, si sa poésie n'est pas toujours faite de raisonnements en forme, elle est toujours animée d'un sentiment profond et revêtue d'images éclatantes. Sans doute d'autres auteurs français ont introduit, comme lui, la philosophie dans la poésie : Voltaire dans ses *Discours sur l'homme* et dans sa *Loi naturelle* : Vigny dans ses *Destinées* et dans d'autres pièces de moins longue haleine. Mais le premier exprime une philosophie assez commune dans des vers sans mouvement et sans couleur dont les plus beaux ressemblent encore à de la prose : ni le cœur n'en est ému, ni l'imagination n'en est charmée. Quant au second, il a le senti-

ment profond des problèmes philosophiques : mais il aboutit à un pessimisme désespéré et il manque d'abondance et d'ampleur. On regrette, en le lisant, les débordements de tendresse de Lamartine, ses grands coups d'aile et ses envolées dans l'azur.

VI

Rechercherons-nous maintenant, Messieurs, pourquoi Lamartine a été un poète-philosophe ? Non, le temps ne nous le permet pas et vous avez hâte de vous livrer à des entretiens moins sévères. Disons seulement, en deux mots, que les trois catégories de la *race*, du *moment* et du *milieu*, dont un écrivain célèbre se sert pour expliquer tous les faits historiques, nous donneront peut-être une explication approximative de celui qui nous occupe. La noblesse des aspirations de notre poète et sa préoccupation des choses élevées, s'expliqueraient ainsi en partie par l'atavisme, c'est-à-dire par un héritage de nobles sentiments, transmis par une longue suite d'aïeux : c'est la *race*. Elles s'expliqueraient mieux encore et plus sûrement, par l'époque de son avènement à la vie intellectuelle, qui était l'époque de renaissance religieuse. accomplie avec tant d'éclat, sous les auspices de Chateaubriand : c'est le *moment*. Elles s'expliqueraient, enfin, par l'influence des personnes parmi lesquelles Lamartine vécut, celle de ses parents d'abord, celle de ses maîtres ensuite : c'est le *milieu*. Ce n'est pas que j'attribue au bon Père Wrintz, son maître de philosophie, qu'il ne donne nulle part pour un homme supérieur, une

action bien sensible sur son esprit. Mais enfin cette action ne dut pas être absolument nulle. La philosophie latine qu'il enseignait comprenait, en effet, la morale et la métaphysique. Elle pouvait, par conséquent, donner au jeune homme le sentiment des problèmes moraux et religieux bien mieux que les cours des écoles centrales, qui avaient partout remplacé les collèges et où l'on enseignait, pour toute philosophie, la grammaire générale d'après Condillac et Destutt de Tracy.

Mais ce qui contribua le plus à faire de Lamartine le poète-philosophe que nous admirons, c'est, je n'hésite pas à le reconnaître, l'influence de la religion, dont il fut de bonne heure profondément pénétré, comme vous pouvez vous en convaincre en lisant le livre si intéressant de notre camarade et secrétaire, M. Déjey (1). Elle l'habitua à dédaigner les choses périssables et à regarder de haut les petites compétitions de nos fourmilières humaines, en lui ouvrant journellement la perspective de l'au delà. A la différence des religions antiques, la religion chrétienne met, en effet, la vie future sur le premier plan, et rejette la vie présente sur le second : elle fait de la destinée humaine, le principal et presque l'unique souci des âmes, et crée pour ainsi dire en elles un nouveau sens, le sens de l'infini. C'est donc à elle surtout que nous devons le chantre des destinées humaines, le poète-philosophe que fut Lamartine, et c'est ici, dans ce cher collège et dans cette charmante ville de Belley, qu'il s'est formé et développé. C'est, je

(1) *Le Séjour de Lamartine à Belley*, ch. IV.

crois, une raison, Messieurs et chers camarades, pour nous, anciens élèves de cet établissement, habitants ou voisins de cette ville, de conserver le culte de cette grande mémoire et de ne rien négliger pour qu'elle soit entourée des honneurs qui lui sont dus.



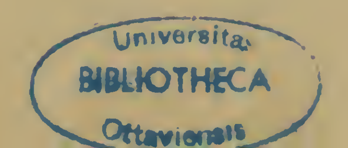
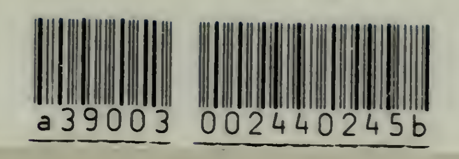


TABLE DES MATIÈRES

Grenoble, imp. E. Vallier et Cie, rue Docteur-Mazet


a39003 002440245b

